SÉRIE DE GUERRE 15 MAI 1940

La Vie Intellectuelle

et

La Revue des Jeunes

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VII[e]

Sommaire

15 MAI 1940

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS.... Jeanne et les Français... 186
D. DUBARLE, O.P. Vivre avec Dieu en France. 189

• *Regards sur les pays baltiques*, par J. DAGLONA, 210. — *Les Journées universitaires de 1940*, par UN « PAROISSIEN », 213.
• *Pensée moderne et catholicisme*, par R. TROUDE, 226.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS..... Le renfort de l'intérieur.. 230
H. MENDELSOHN. Une Française en Carélie pendant l'épopée finlandaise .. 233

PORTUGAL

F. I. PEREIRA DOS SANTOS. Le Portugal et son chef : Oliveira Salazar 245

• *Les travailleurs chrétiens au Portugal*, par A. DE VILA-BÔA, 268. — *Les origines portugaises et la France*, par R. RICARD, 270. — DOCUMENT : *Les idées de M. Salazar sur la propagande*, 274.
• *Chronique sociale et financière*, par H. GUITTON, 277. — *Campagnes de France*, par H. POURRAT, 282.
• *Livres*, par H. G., 285.

LES LETTRES ET LES ARTS

H. BREMOND. Lettres (recueillies et présentées par M. HAYOT). 288
M. SEUPHOR. Vincent van Gogh 299

• *Un poète catholique brésilien*, par DANIEL-ROPS, 307. — *Chronique littéraire*, par P.-H. SIMON, H. P. et M. CH., 310. — *Théâtre*, par H. GOUHIER, 314. — *Cinéma*, par YETTE JEANDET, 317.
• *Le mois artistique*, 319.

JEUNESSE

F. FLÉ, O.P..... Pourquoi vis-tu?..... 322

TÉMOIGNAGES

Maréchal LYAUTEY. Notes de jeunesse (présentées par P. HEIDSIECK). 329
***..... Lettres d'un légionnaire (présentées par F. PERROUX).. 346

• *Aux avant-postes*, par M. CH., 355. — *Chronique de la Rue*, par H. B., 359.
• *Livres*, 360.

SÉRIE DE GUERRE. - T. III. - N° 2 15 MAI 1940

LA VIE INTELLECTUELLE
ET
LA REVUE DES JEUNES

REVUE MENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Jeanne et les Français.*

Ne pas mépriser les hommes suppose qu'on exige beaucoup d'eux.

D. DUBARLE, O.P. *Vivre avec Dieu en France.*

Faut-il trouver à la France une *weltanschauung*? Il suffit que les hommes y vivent français. De cette manière française de vivre et de penser, la présente étude tente l'inventaire.

NOTES ET CHRONIQUES

J. DAGLONA. *Regards sur les pays baltiques.*

Chronique religieuse du Nord.

UN « PAROISSIEN ». *Les Journées universitaires de 1940.*

Discipline et sacrifice, devoirs actuels des enseignants.

R. TROUDE. *La pensée moderne et le catholicisme.*

Le beau livre de Jean Guitton.

Billet de Christianus

Jeanne et les Français

Lorsque la propagande allemande présente sur un ton d'objectivité dédaigneuse le tableau de la dégénérescence française, avouons que ses affirmations nous laissent parfois le cœur serré. Nous savons bien quels sont chez nous les éléments de décomposition et quelle nocivité ils ont en certains domaines. Il nous arrive de craindre que ces destructions — foyers disloqués, âmes vides d'espérance — soient décisives, et que toutes ces pentes de l'égoïsme individuel ou social ne puissent pas être remontées. Le poids de notre passé pèse lourd, ses conquêtes sont devenues nos propriétés, le fonctionnaire irresponsable a succédé au chevalier.

Pour autant, notre seule mission serait-elle d'aider la France à bien mourir? Si vraiment la France meurt, si vraiment il ne reste plus dans son peuple de raisons concrètes d'espérer, il resterait du moins cette attitude, pour ceux de ses fils qui ont conscience de sa vocation : vivre et mourir eux-mêmes, désespérément, comme *s'ils pouvaient la sauver, et ainsi l'aider du moins à* bien *mourir.*

Ainsi, en des heures plus tragiques encore que celles-ci, eût pu faire Jeanne d'Arc. Autour d'elle éclatait la même disproportion entre les buts de guerre français et la façon dont ils étaient effectivement voulus et poursuivis par les hommes de France : un roi livré à ses inquiétudes et aux intrigues de ses courtisans, des chefs découragés et divisés, ne sachant plus s'ils devaient encore se battre, ni même

pourquoi ils se battaient; la masse populaire plus soucieuse, ans doute, de la paix que de la patrie.

En prenant le parti de conduire ce roi à Reims, de regrouer autour de lui ces chefs et ce peuple, Jeanne refusa le ésespoir, Jeanne refusa que la France meure.

Ce faisant, elle ne visait aucunement à maintenir la surie d'une nation idéale, dont elle aurait porté seule, dans on cœur et sur ses étendards, l'image fidèle, loin des souilures de la trahison : le visage même de ses compagnons de uerre et de son roi hésitant lui cachait et lui livrait à la ois une image plus réaliste et plus exacte : celle de la seule rance qu'elle reconnût, la France des hommes de France. as de vocation sans appelés, pas de vocation France sans rançais.

Et ces Français, il faut les prendre comme ils sont, avec eurs faiblesses et leur médiocrité, avec leur découragement ussi. Il ne s'agit pas de désespérer d'eux. Ce serait une ttitude hautaine et, au fond, méprisante, un faux idéaisme, une exigence de pureté qui ne serait pas réelle. Il aut maintenir notre volonté de salut, notre idéal d'une ocation de la France. Mais on ne sauvera cet idéal qu'en cceptant la condition présente des Français.

Ne pas mépriser les hommes suppose qu'on exige beaucoup d'eux.

Il semble, si étrange que paraisse, en temps de guerre, ette affirmation, qu'on n'exige pas assez des Français. Il a en eux des ressources de générosité, de dévouement à la ause commune. On les laisse à l'état latent. Goebbels a dit le notre armée qu'il la « laisserait pourrir sur place »: ous ne craignons pas cela pour l'armée, mais pour l'enemble du pays. Il est inévitable que la longueur de l'atente, l'absence d'événements spectaculaires, les ménagements mêmes que l'Allemagne manifestement nous prodique, contribuent à diminuer la tension des âmes. On s'installe dans la guerre comme on avait fait si longtemps dans a paix. La même incurie, la même nonchalance se retrouvent. Transposées seulement à un autre plan, à l'intérieur de la nation mobilisée. Tout se passe comme si le choc

même de la guerre n'avait pas encore réveillé les énergies. Il est inouï d'entendre encore aujourd'hui des responsables affirmer que la conduite de la guerre a été jusqu'ici assez molle, qu'il faut enfin se raidir, qu'il importe d'intensifier les armements, que sais-je encore ? Comment cela ne s'est-il pas produit dès le premier moment ? Comment a-t-on laissé durer si longtemps cet assoupissement ?

Comme des velléitaires, toutes les trois semaines ou tous les trois mois, ce peuple déclare qu'il se redresse, que la guerre est à un tournant, que le temps n'est plus à des demi-mesures... Et sa ferveur bientôt retombe, jusqu'à ce qu'un nouveau péril le fasse se ressaisir... pour combien de temps, hélas !

Cela tient, croyons-nous, à ce qu'on n'a pas assez demandé à ce peuple. On n'a pas eu assez confiance en ses puissances d'abnégation. On ne lui a pas parlé, avec l'élan et la sincérité indispensables, du sacrifice *qui doit inspirer ses actions. Il semble aujourd'hui que ce grand mot religieux de* sacrifice *soit trop lourd à porter pour nous autres Français. Il est temps de moins parler du* drame *de la guerre, et un peu plus du* sacrifice *que constitue la guerre.*

Parlons un peu moins des « valeurs de civilisation » que défend la France. Il s'agit maintenant de savoir — Jeanne, en son temps, sut le découvrir — ce que valent les Français.

CHRISTIANUS.

Vivre avec Dieu en France

Après tout, nous n'avons guère besoin que l'on nous encourage au combat. Il y a chez nous assez de vie pour qu'en des moments durs nous sachions continuer de faire ce que les Français ont fait avant nous. Mais ces lents débuts d'une lutte nouvelle nous ont donné le temps de nous interroger et nous avons senti le besoin de comprendre à l'égal d'un devoir.

Tout ce que nous aimons, d'acquis est devenu enjeu. Devant l'immense menace, il ne suffit point de méditer sur ses origines et d'y relever les responsabilités. Désormais, le premier devoir est de faire face. Ce ne serait ni force, ni sagesse que de vouloir retourner à la paix à n'importe quel prix : le prix qui serait imposé à notre faiblesse passerait infiniment les sacrifices qui sont demandés à notre énergie... et la paix ne serait qu'une amère et brève illusion.

*
* *

Il nous faut faire face à la guerre. Ce que nous avons senti aux premières heures de la mobilisation, lors de ces rapides départs de tant d'entre nous, cette communauté de l'épreuve, cette communauté également de tout ce qui faisait chacun fidèle au devoir, les mois écoulés n'ont fait qu'en rendre plus forte la réalité. Menacés

ensemble dans notre *existence* même et dans ce qui nous fait Français, il nous faut, tous ensemble, sauver cette existence.

Nous avons, certes, à vouloir davantage. Les Français ne peuvent égoïstement se borner au salut de leur seule nation. Ils en peuvent tirer un immense parti pour améliorer autour d'eux la condition des hommes et des pays, en Europe et dans le monde.

Mais il faut bien que leurs efforts aillent d'abord à leur propre salut, au maintien de leur pays vivant. Qui de nous pourrait dire la misère que risquerait d'être pour lui la déchéance de son pays, détruit et asservi ? Si nous parvenions à la paix, je ne dis pas dans la détresse d'une défaite que l'on peut toujours porter noblement, mais dans la honte de nous être abandonnés nous-mêmes, la paix ne nous ferait point allemands, non, pas même, mais esclaves de l'Allemagne, chose toute différente. Il nous est peut-être difficile d'imaginer cela, tant notre tempérament nous renseigne peu sur l'usage cruel de la victoire. Des témoignages effrayants et irrécusables nous y contraignent pourtant. Autriche, pays tchèques, Pologne : triple exemple, gradué dans l'horreur.

Des populations paysannes arrachées à leur terre natale et transportées sans ressources sur un sol plus ingrat, des villes laissées aux prises avec le froid, la faim, le typhus. Des ouvriers déportés, conduits en des usines ou à des chantiers lointains, astreints à des tâches inhumaines, sans autre salaire que celui du forçat, angoissés sur le sort de ceux dont ils ont été séparés. Les fonctionnaires destitués de leur emploi. Tous ceux qui faisaient vivre la culture nationale, poursuivis, jetés dans des camps de concentration, ou obligés à l'exil. La moindre apparence de révolte, la moindre protestation, et d'atroces représailles se déchaînent. Il n'est plus même

besoin, pour périr, d'esquisser un geste de résistance à cette force qui se croit tout permis. Il suffit d'être connu pour aimer simplement son pays, tout comme chacun de nous s'y est attaché. On commence à savoir ce qui se passe aujourd'hui en Pologne, et lorsqu'on l'apprend, on doute si l'on rêve.

Or, c'est bien de cela qu'il s'agit, pour nous Français aussi. La même volonté d'extermination de toute notre vie nationale répondrait à nos abandons. Ce serait aussi tout notre être que ferait souffrir la contrainte étrangère. Et lorsque devant de telles menaces nous avons accepté de passer de la paix à la guerre, c'est qu'il n'y avait plus moyen de faire autrement. Nous ne pouvons pas vivre à l'allemande, moins encore en esclaves de l'Allemagne. Ce que nous sommes, ce que nous voudrions demeurer nous interdisait tout autre choix. Ce que nous voulons encore tous ensemble, c'est *vivre Français*.

*
* *

Mais qu'est-ce donc que vivre Français ? Avant toute réflexion, nous savons que nous ne voulons point cesser de vivre ainsi. Mais aux moments plus graves de notre existence de Français, nous avons à nous redire nos biens propres, nos honneurs, nos espérances et nos devoirs. Car si tout cela doit continuer par nous, nous ne sommes pas que d'inertes canaux. A nous de faire que toutes ces richesses soient encore des richesses.

Vivre Français, c'est le présent même de notre vie. Cette vie que nous menions en paix, si banale, dirait-on, avec son rythme quotidien, les rudes besognes, les soucis et les joies, comme nous y tenons par le plus profond de nous-mêmes! Car une expérience humaine, une pensée s'y cachent, s'y incorporent au point qu'elles n'ont

pas besoin de s'exprimer autrement. Il ne faut cependant qu'une menace pour que leur présence nous touche au plus vif, et si nous considérons ce qui s'éveille ainsi dans notre cœur, nous nous apercevons soudain qu'il y a là des volontés de vie auxquelles nous pouvons demander de nous dicter notre devoir.

1. La vie d'un Français est l'une des plus libres vies qui se soient jamais vues au monde. Ce n'est point un caractère acquis de fraîche date. Il y a sept siècles, nous avions le même besoin de liberté qu'aujourd'hui et, sous d'autres formes, il était satisfait tout autant qu'aujourd'hui. Il nous faut nous sentir maîtres chez nous, tout comme il nous faut respirer. Nous avons voulu manger le pain de notre champ et boire le vin de notre vigne, nous avons voulu choisir notre métier. Nous n'avons pas besoin qu'un autre organise les habitudes de notre vie et nul ne nous dictera nos amours. Nous savons bien d'ailleurs que préserver ces très simples franchises, c'est donner leur amorce à de plus hautes libertés, c'est préparer les plus belles réalisations de l'initiative spirituelle.

Car le génie d'un Français ne peut se développer dans un autre climat, ni sans doute les miracles de générosité humaine et chrétienne dont notre race se montre capable. Pas de génie français sans fierté, sans indépendance intérieure; pas de sainteté française non plus. Quand on nous montre l'enfance embrigadée, dérobée par l'État aux siens et à elle-même, absorbée par l'idéal immédiat qu'on lui propose, nous admirons malgré tout ce qu'il y a de grand dans cette vie jeune qui se donne, et jusque dans son exaltation. Mais nous admirons avec inquiétude, avec douleur. Nous devinons trop ce que détruirait en nous cette confiance totalitaire captée et non conquise dans la clarté du jugement. Si l'on veut nous imposer

nos pensées, finalement nous cesserons de penser. Si l'on veut enserrer notre initiative humaine dans le cadre d'un dressage, finalement nous perdrons toute générosité.

2. On a beaucoup parlé de l'individualisme du Français. Et il est vrai que nous nous sommes toujours fait une haute idée du moindre des hommes. Pourtant la France est aussi l'un des pays qui a le mieux su préserver l'homme de l'isolement et de l'égoïsme. Car il y a toujours eu chez elle le sens d'une vie familiale forte et le besoin de l'équilibre humain que cette vie seule est capable d'apporter.

Tout n'y est pas que vertu et nous savons nos défaillances. Les meilleurs d'entre nous les ont ressenties avec acuité. Mais tout, jusqu'à ces soucis attristés, témoigne de la vivacité de nos exigences. Et l'on aurait tort de croire que la vie française est déchue de cet idéal. Comme autant de sources d'un bonheur discret, un nombre immense de foyers sains vivifient silencieusement tout un peuple.

Un foyer, c'est d'abord une réalité que chacun de chez nous sait et peut construire. Il n'est besoin pour cela que de dons et de pouvoirs mesurés : du sens droit et de la force d'aimer dont nous n'avons jamais cessé de faire preuve. Certes, il faut savoir tirer parti de ressources souvent médiocres et c'est tout le problème d'une organisation de la vie matérielle qui se pose. Il faut savoir aussi équilibrer sagement l'autorité et l'amour, et chacun se voit ainsi demander l'apprentissage et le déploiement de la fonction de chef. Il faut encore savoir faire confiance à l'avenir : chaque enfant accepté dit un nouvel et généreux engagement consenti à la vie. Le labeur du foyer est souvent un grand labeur, mais aussi que de

contentement sa réussite met dans la vie! Ce n'est plus la joie d'un instant, mais la certitude d'une ferme réalité humaine rencontrée et possédée.

Ce grand accomplissement que chaque homme trouve ainsi à réaliser une œuvre, tout en France en témoigne. Il nous a été permis d'organiser le rythme de notre vie quotidienne, en restant les maîtres de cette foule de menus détails sur lesquels nous souffririons tant de nous voir contraints. Nous avons bâti nos maisons et disposé l'arrangement de notre intérieur où tout porte une marque individuelle. Nous avons voulu garder la charge et aussi le contrôle de l'éducation de nos enfants, soucieux de leur transmettre avec la vie, nos habitudes de vie préférées.

Mais un foyer, ce n'est pas seulement la leçon et l'expérience de l'œuvre que l'on construit, c'est aussi une leçon, une expérience d'amour. A chaque vie se propose une grave et douce intimité entre l'homme et la femme, cette tendresse qui ne craint ni ne cache d'être charnelle, car elle se sait si bien sanctifiée par la fidélité commune, par les pensées et les soucis partagés, par les joies et les épreuves vécues côte à côte. A chaque vie se propose aussi la générosité et le triomphe de sa propre transmission, non seulement par un acte passager, mais tout au long de ces années qu'il faut pour voir grandir un enfant, et guider avec humanité l'éveil d'une jeune vie humaine. Ce ne sont point là leçons ni expérience d'un jour. Mais nous ne sommes point si légers que nous n'aimions cette patiente continuité d'une vie qui obtient ce que la passion rapide ni le calcul satisfait ne pourraient apporter. Nous plaisantons souvent, mais pardessous la plaisanterie il n'est pas difficile de trouver en France l'honneur secret et jaloux que nous rendons aux profondeurs de l'amour.

Qui dira le nombre des vies françaises qui aujourd'hui même portent et veulent continuer à porter cet amour fidèlement engagé pour les siens? Ils sont beaucoup aujourd'hui ces ménages, tout jeunes encore, qui vivent, malgré tant de difficultés, d'une réalité humaine découverte comme aux premiers jours du monde. Ils sont beaucoup, ces foyers aux nombreux enfants où la vie semble aller d'un train incessant de conquête joyeuse, sûre de dominer soucis et labeurs. Ils sont beaucoup aussi, ceux qui, ayant connu bien des épreuves, ont gardé ou retrouvé dans leur cœur un juste sentiment de la grandeur du foyer et veulent que celle-ci soit à l'avenir mieux préservée en France.

Nous savons bien que l'homme risque bien de n'être plus homme s'il n'a pas cette double expérience : de faire œuvre humaine et, en aimant, de se transmettre jusque dans ses qualités les plus personnelles. Nous ne voyons pas que d'autres œuvres ni d'autres dévouements puissent venir en remplacement satisfaisant de ce que nous construisons ainsi ni de ce qui motive alors ce dévouement. La réalisation anonyme d'un État n'y suffira point, ni même la réalisation individuelle de ce qui est objet de technique, — alors que réaliser un foyer ne prive point de collaborer à ces tâches nécessaires. Et bien que nous ne refusions point toute estime à ceux qui se sont dévoués à ces abstraites mystiques dont nous voyons en face de nous les ravages, nous craignons que l'ivresse de ce dévouement, aux sources en partie artificielles, n'ait point la solidité de ces raisons prochaines et concrètes que la nature a inscrites dans notre cœur.

3. Peut-être à cause de l'équilibre qu'y ont trouvé le développement de l'individu et celui de la famille, la vie

de notre pays contient, en matière sociale, bien des aspirations et bien des données qui lui sont propres. Ce que nous avons acquis ne résout certes pas tous les problèmes. Il faudra créer. Mais déjà nous sommes porteurs de conditions et de moyens de création, dont la méconnaissance blesserait notre vie jusqu'au plus profond de ses ressorts.

Nous sentons avec vivacité l'originalité de chaque pays dans sa vie sociale. Nos habitudes ne sont pas celles d'un Espagnol ni d'un Suédois. Nos tâches ou nos possibilités ne sont celles ni de l'Italie ni de l'Angleterre. Nous avons en propre jusqu'à notre façon d'être dans l'aisance ou dans la pauvreté. Et, si nous allons plus avant, nous voyons que nous avons notre façon de faire entrer les sentiments humains dans les choses de la société. Notre pays en est marqué d'une personnalité souvent un peu déconcertante aux yeux de l'étranger.

On nous dit rationalistes jusqu'à cultiver l'esprit de système et vénérer l'ordre des règlements établis. Mais nul pays n'a craint davantage d'adopter des formes de vie sociale qui ne correspondraient point aux lois des choses elles-mêmes, avec toutes les difficultés que nous sentons leur être propres chez nous. Nous sommes capables de déterminations violentes. Mais il nous faut auparavant comme la longue accumulation de l'évidence des besoins. Et nous n'avons jamais voulu croire que les déterminations violentes créaient la justice, moins encore qu'elles puissent la créer au profit d'un parti.

Nous avons gardé et cultivé le goût passionné de cette justice qu'il faut rendre à chacun. On ne nous fera pas croire qu'il y ait un meilleur moyen de répondre à l'exigence des faits naturels dans les rapports entre hommes et dans la progression des sociétés. Le jour où nous le croirions, nous cesserions d'être Français.

Tous ensemble nous avons un désir immense de voir cette justice présider mieux à l'organisation de notre société. A la justice revient d'établir l'ordre et nous n'accepterions pas que la force le réalisât, ni un mécanisme aveugle, ni même une libéralité qui se croirait déchargée de toute obligation. Nous savons d'ailleurs que ce seraient de faux ordres d'où seraient douloureusement absentes toutes ces possibilités de compréhension mutuelle auxquelles nous n'avons jamais voulu renoncer.

Car le besoin de se faire connaître et aimer a toujours été une loi de la vie française. Pas de pays où la camaraderie soit plus spontanée ou plus simple. De nous-mêmes nous cherchons l'amitié. L'une des peines les plus dures que nous puissions éprouver est de nous heurter à ces murs d'hostilité que, hélas! bien des circonstances et peut-être l'enchaînement de bien des fautes, ont pu dresser dans notre vie présente. D'autres races s'accommodent mieux que nous certainement d'une atmosphère différente. Peut-être à la volonté de se faire aimer, l'Allemagne préfère-t-elle celle de se faire redouter. Mais le jour où nous serions obligés de changer en une telle préférence notre instinct le plus profond, nous ressentirions comme une infinie misère ce changement de notre âme.

Nous voulons encore ne pas nous voir retirer cette possibilité de chercher en commun, le plus paisiblement qu'il se pourra, l'équilibre nouveau de notre vie sociale. On peut bien ici défendre non seulement un acquis, mais des *devoirs* que l'on porte au plus profond de son être, et que l'on meurt de ne point accomplir. Nous sommes porteurs de devoirs de vérité et de mesure et nous avons peu à apprendre des exemples nouveaux de l'État, si ce n'est la leçon des fruits tragiques du mensonge et de la démesure. Plus que nul autre depuis les temps barbares,

l'État totalitaire s'est montré destructeur des sources naturelles du bonheur humain. On y a promis à chacun la domination des conditions économiques et voici que nulle part ailleurs l'on n'est plus durement astreint aux servitudes du labeur mercenaire. On y a pensé libérer l'individu de ses charges naturelles et l'on n'est parvenu qu'à accroître les contraintes d'une vie politique artificiellement construite. On y a cherché le renouvellement d'une culture et d'une joie populaires, et souvent les efforts très beaux qui ont été accomplis ont été rendus stériles par l'asservissement des esprits à l'arbitraire des exigences du parti ou de la race. Ceux qui voulaient penser et s'exprimer librement ont préféré s'expatrier.

Du reste, nous savons que l'avenir est chose grave. Nous nous défions instinctivement des améliorations aux conséquences mal calculées et de ces expériences hasardeuses qui engagent avec tant de légèreté l'existence et le bonheur de ceux qui ne les ont point demandées. Nous ne refusons pas l'expérience d'une vie nouvelle. Mais que cette expérience ne se solde point par un accroissement du malheur commun, au profit du stérile plaisir de ceux qui l'auront conçue. Les aventures totalitaires n'ont déjà que trop gâché de bonheur humain dans le monde moderne.

4. Notre existence dépasse nos frontières. Cette ligne de forteresses qui est un gage de sécurité, il serait inadmissible que nous la concevions comme une limite aux fonctions de notre pays. Ce que nous sommes, nous le sommes en Europe, dans une Europe qui a toujours écouté le rythme de notre vie et attendu que nous ne lui manquions point. Ne soyons point assez fats pour nous croire partout les premiers et partout aimés, mais soyons persuadés que rien ne nous fera moins aimer que notre

absence, ou que cette inexistente présence des sots et des égoïstes. Soyons aussi persuadés que rien ne ferait plus faible notre vie française. Il ne nous est point demandé d'être à la tête d'une Europe impérialisée. Mais il nous a toujours été demandé de faire temporellement contrepoids aux excès des impérialismes européens, de représenter une initiative spirituelle dont d'autres peuvent se réclamer. La France ne recherche pas la seigneurie de l'Europe, mais elle sait que sa vie interne s'étoufferait s'il ne lui était plus permis d'y porter un témoignage plus fécond en humanité que toute domination politique.

On nous a souvent reproché durant ces dernières années de ne savoir qu'apporter à l'Europe. On nous a reconnu, avec une sorte de dédain, le raffinement d'une culture trop dépendante du passé, la floraison de l'art et la science de la douceur de la vie. Mais les grandes puissances apparentes, les grandes formes de vie humaine du monde moderne, les grandes déterminations de l'avenir ont semblé venir d'ailleurs. Le communisme a été vécu par la Russie, le totalitarisme par l'Italie et plus violemment encore par l'Allemagne. Au-delà de l'Atlantique, les États-Unis préparent un monde de l'économique que nous ne devinons qu'à peine. Pour nous, passée cette première grande tourmente de la précédente guerre, nous avons essayé de continuer au mieux notre patiente histoire. Fatigue ou sagesse? La réponse est encore entre nos mains et rien ne montrera mieux cette sagesse instinctivement suivie que d'assurer désormais la tâche d'une juste paix de l'Europe.

Au reste, les événements nous fournissent plus que jamais les éléments d'une réponse singulièrement plus forte et plus noble que celle trop habilement prêtée à notre soi-disant frivolité. Quand nous avons voulu « en finir », il y a huit mois, ce ne fut point seulement avec

cette catastrophe à la petite semaine dans laquelle on voulait nous habituer à vivre afin de nous arracher la démission de notre vie française. Nous avons voulu et nous voulons encore qu'en Europe la vie humaine ne soit point indéfiniment la proie traquée des partis pris idéologiques, qu'il soit permis aux Tchèques d'être Tchèques, aux Polonais d'être Polonais, et aux hommes tout court d'être des hommes. Nous avons voulu et nous voulons encore que tout ne soit pas sacrifié à la frénésie de la construction politique et à l'instauration d'une seigneurie de partis. Nous savons que l'ordre humain n'est pas cela. L'omnipotence de l'argent est une chose atroce, et qu'il faudra abattre; mais les années écoulées nous ont fait sentir qu'il était des formes plus affreuses de l'injuste domination sur autrui. La première de nos fonctions européennes est de ne pas permettre plus longtemps leur malfaisance.

Ce que nous sommes, rappelons-nous encore que nous le sommes dans le monde. Un empire colonial nous a été donné. Nous n'avons ni le désir ni le droit d'en abdiquer la grandeur, les charges et les responsabilités. Beaucoup d'entre nous ont peiné pour nous acquérir ce sol colonial, beaucoup y ont consacré leur vie. La France commence à peine de savoir quelle source de richesse elle peut trouver dans ces colonies, quelles possibilités variées s'offrent à l'action créatrice de ses fils. Aujourd'hui ce patrimoine se trouve remis entre nos mains. C'est à peine également si nous commençons à savoir quel réseau de relations harmonieuses et fécondes notre empire nous permet d'avoir avec tout l'univers. Nous sommes présents aux rivages africains et au Pacifique. Nous n'avons pas partout de grandes possessions, mais des points d'attache en chaque région du globe. Sourdement encore mais avec une force toujours croissante, cette présence

même nous oblige à une compréhension nouvelle de cet univers et à un rayonnement français nouveau.

Il n'est pas permis à notre génération de défaillir devant cette vocation d'aujourd'hui. Une douloureuse diminution de notre vie française — et, soyons-en sûrs, de notre vie à chacun de nous, car les liens sont plus immédiats que nous ne pensons — serait ici la sanction de nos abandons.

Pour une nation, un empire n'est pas seulement une ressource ou un élément de succès. Il est, et peut-être est-il en définitive, pour nous Français, un service. Quelque chose appelle impérieusement nos énergies à transmettre ce qui les anime, à faire de cette transmission la fin d'une coordination nouvelle des morceaux humains du monde. L'action coloniale française a toujours senti vivement cette loi et ce qu'on peut lui reprocher ce n'est peut-être pas tant de s'y être refusée que de s'y être donnée avec une spontanéité par trop insoucieuse des conditions réelles de ce don. L'argent et l'orgueil ont certes toujours leur part dans les entreprises communes des hommes, mais l'entreprise coloniale française est une de celles que l'argent et l'orgueil ont le moins corrompues. C'est bien peu pour de l'argent, et bien peu pour des honneurs attendus que le chef de cercle africain établit son administration ou que le médecin colonial soigne ses lépreux. C'est bien peu pour de l'honneur et bien peu pour de l'argent que nous essayons d'associer à notre vie la vie de ces peuples que nous sommes allés rencontrer sous des cieux différents. Manquerions-nous alors à notre tâche? Ces terres, si nous y renonçons, ne vivront pas d'une vie indépendante. Elles vivront annexées à des destinées nationales autres et qui risquent fort de ne point même leur permettre ce que nous avons le devoir et la volonté de leur donner.

*
* *

Liberté de l'initiative individuelle, harmonie de la vi familiale, recherche d'un juste équilibre social, richesse et devoirs d'une position concrète en Europe et dans l monde, tels sont les principaux axes présents de notr vie française. Mais tout est loin, nous le savons, d tenir dans ce présent. Nous sommes pris dans une con tinuité temporelle. Dix siècles et plus de cohésion fran çaise avec de longues infortunes et de magnifiques réa lisations sont aujourd'hui encore un miroir de ce qu nous sommes et un exemple de ce que nous voulon être. Nous tenons à ce passé comme à une lumière su notre nature et sur nos devoirs. Quand nous voyons le statues de nos plus anciens monuments nous montrer dé visages si proches de ceux que nous rencontrons vivant chaque jour, nous nous disons que ces corps si sembla bles doivent envelopper des âmes parentes de tendance et de qualités. Ce qu'ont fait ces hommes qui firent notr pays, ce qu'ils ont voulu et aimé, nous saurons aussi vouloir.

Ce qu'ils ont voulu, ce qu'ils ont aimé, nous le portor en nous. La vocation française a été historiquemer jalonnée d'un certain nombre d'engagements qui n'o jamais cessé de nous guider.

Nous avons recherché une hiérarchie dans le gouve nement et une mesure rationnelle de cette hiérarchie. l besoin d'ordre est l'un des plus anciennement inscri dans notre nature. Mais nous avons aussi toujours pen que là où la raison cesse de mettre sa mesure, là ces l'ordre humain.

Nous avons recherché une liberté dans cet ordr Nous avons largement fait l'expérience de sa nécess

chaque fois que veut se dire humain l'ordre qui règne entre hommes. Nous avons perdu le goût d'inventer des pouvoirs absolus et des mécanismes sociaux définitifs. La France n'a jamais cessé de vouloir maintenir ouverte sa vie nationale et celle de chacun des siens.

Nous avons recherché une commune amitié. Le besoin d'être aimés et compris n'a cessé de nous travailler et nous a souvent fait beaucoup souffrir. Nous ne supportons rien plus mal que nos dissensions. Mais aussi il n'est point d'espoir qui nous soit plus tenace que celui de l'accord dans une commune estime de notre bien.

Nous avons aimé conquérir. Mais nous n'avons jamais pu nous borner à des conquêtes uniquement matérielles. Nous croyons n'avoir rien fait tant que nous nous bornerions à nous assujettir un homme. Sous des formes assez différentes, il nous a toujours fallu que la conquête soit d'abord la conquête non à notre puissance, mais à notre idéal. Le libre combat pour les idées est une réaction de notre race aussi vieille que son âme.

Rien de plus présent en nous que ces dons, ces enseignements et ces impulsions de notre passé. Nous ne faisons pas que vivre, en un petit moment du temps, notre vie française. Nous *continuons* de la vivre et nous ne pouvons admettre de laisser se disloquer une telle continuité.

*
* *

Nous ne sommes pas en totalité une nation chrétienne, encore que notre histoire soit celle d'un peuple imprégné de christianisme. Mais il y a en France assez de chrétiens vivant de leur foi et dans tous les esprits assez d'échos aux pensées chrétiennes pour que la position de ces chrétiens puisse et doive être exprimée lorsque l'on parle de la vie française.

Cette position est simple. Il n'est peut-être point de valeurs humaines plus chères au christianisme que ces vaeurs de la vie française. Les préserver, c'est concourir à sauvegarder aussi les conditions d'une vie chrétienne en France.

Et cependant la foi chrétienne se sait d'une essence si haute qu'elle n'acceptera jamais d'être tenue pour un simple argument aux fins de destinées terrestres. Nous croyons en un Dieu qui par l'entremise des chrétiens de la terre, individus et peuples, conduit une humanité sauvée par la Croix à une destinée plus absolue et qui ne passera pas. Et la plus haute noblesse des vraies grandeurs humaines, c'est qu'elles sont normalement conditions, moyens et images de la perfection que Dieu promet à l'ensemble des hommes. Mais précisément, malgré les dissentiments d'une longue histoire de la vie française, il demeure une profonde résonance entre ce que nous aimons en chrétiens et ce que nous aimons en Français. De part et d'autre, ce sont les mêmes choses, auxquelles notre vie chrétienne ajoute de nouveaux honneurs et de nouvelles dimensions.

1. Rien n'est plus accessible à un chrétien que cet esprit de la conquête française. Il appartient à la nature même de cette vie du chrétien de gagner par rayonnement et de sentir cette conquête rattachée par une foi à un objectif qui dépasse l'individu. La façon véritablement française de se dévouer à son pays est toute proche. Au cours de ces quarante dernières années, il s'est trouvé fréquemment que des hommes, forcés par leur pays même à s'expatrier, donnèrent aux contrées où ils vinrent s'établir le plus vivant témoignage français. Les religieux et religieuses français chassés de leur pays n'étaient certes pas accrédités; ils n'étaient pas non plus

férus de nationalisme et de propagande à tout prix. Mais leur vie et leur action de chrétiens laissaient tout naturellement rayonner les plus profondes qualités françaises. On ne s'y est jamais trompé à l'étranger et dans bien des lieux, la « maison de France » ce fut ce petit couvent de Sœurs venues d'un coin perdu de chez nous, ce pensionnat des Frères des écoles chrétiennes. Des infidèles, des païens y sont venus nombreux, car c'était là qu'ils sentaient en fin de compte la présence de l'image la plus juste, la plus digne des vertus intérieures qu'ils ont aimées dans notre race.

Qu'il soit chrétien ou non, il demeure en tout Français le sens inné du dévouement aux valeurs humaines de la chrétienté, et de la façon dont ces valeurs veulent qu'on se dévoue à elles. Notre vocation coloniale en est spontanément toute éclairée. Le missionnaire sait bien qu'il faut se faire colonisateur, car il faut préparer le champ humain dans lequel la vie chrétienne peut fleurir. Presque toujours le colonisateur sent très bien que son action prépare un résultat qui dépasse l'effet immédiat et tente d'élever l'homme vers une idée plus haute de la vie humaine. Il n'est point de sentiment plus cher au sens chrétien.

2. L'esprit chrétien s'est toujours prévalu d'un sens exigeant de la justice entre les hommes. Et en ces dernières années un travail immense s'est fait. De jeunes ouvriers se sont réunis par dizaines de milliers. Ils ont demandé au Christ de sanctifier leur laborieuse vie dans ce monde inquiet. Ils ont découvert, non pas certes le sens de la justice, qui ne peut s'éteindre, mais les possibilités nouvelles de sa réalisation chrétienne dans notre monde actuel. Certes. la masse de ceux qui aspirent autour de nous à un nouvel ordre mis dans les rapports

humains dépasse et enveloppe celles de ces jeunes hommes qui veulent y être le ferment. Mais leur aspiration humaine, nous savons qu'elle est digne d'une cause chrétienne, et qu'à travers tant de questions et tant d'efforts nous faisons tous en hésitant des pas nouveaux vers cette justice du royaume de Dieu.

Quant à cet instinct de mesure qui nous fait ici redouter la malfaisance des violences aveugles, ce n'est point le christianisme qui y contredira. Notre foi sait bien que les hommes sont à sauver un par un. La moindre perte temporelle d'un innocent nous fait horreur et nous ne pouvons tolérer l'inhumanité de ceux qui infligent résolument le malheur à de nombreuses existences humaines sous couleur de réaliser un bien dont nul n'a pu vérifier les qualités supposées. Notre foi même nous apprend à partir de ce qui est et à tendre vers mieux en écartant délibérément de notre volonté d'action ces phases de malheurs provoqués que seule peut prévoir froidement une intelligence désorbitée du christianisme.

3. Ne nous trompons point : c'est aux sources chrétiennes que la France a puisé l'inspiration de l'équilibre familial dont le bien lui apparaît aujourd'hui si précieux. Ce que l'homme droit sent et veut réaliser chez nous, c'est ce que notre vie chrétienne met toute sa joie à sanctifier. Le secret de nos foyers français, et de leur énergie créatrice d'un bonheur sans publicité, n'est-il pas d'abord un secret chrétien ? L'homme n'organise jamais aussi bien le temps qui lui est dévolu pour vivre et pour faire naître la vie, que lorsqu'il l'organise sur des mesures éternelles. Ce que la foi chrétienne est venue introduire dans le foyer humain, c'est cette mesure d'éternité qui transfigure les naissances et les morts et nos temporelles amours. Nous attendons de nos labeurs

que devant Dieu ils ne passent point, de nos joies et de nos plus chers biens qu'ils soient sauvés dans ce salut promis à tout notre être. C'est pourquoi nous tenons si fort à ces choses humaines, tout naturellement continuées, à celles d'une existences que les mains de Dieu ont formée et que Jésus-Christ a rachetée.

4. L'adhésion même de cette foi chrétienne que nous considérons comme notre bien premier a ses conditions humaines dont nous voulons plus que jamais l'intégral respect. Ce n'est pas assez dire que de rappeler l'esprit de liberté soufflant à travers l'annonce chrétienne de la parole de Dieu, et d'expliquer la leçon de respect d'autrui, de sa dignité et de sa conscience qu'elle a toujours donnée depuis qu'elle s'est fait entendre. Car c'est l'existence même de la foi du chrétien qui postule une essentielle liberté de l'homme, qui l'assure indéfectiblement. Jamais la conscience humaine ne se trempera mieux que dans le mystérieux dialogue de l'homme avec son Dieu à qui il se confie.

Chrétiens, nous sommes libres devant le monde; et nous savons certes que cette liberté nous la possédons radicalement et qu'au besoin Dieu même nous aidera à la garder inviolable. La vie chrétienne a derrière elle l'expérience de bien des persécutions... Mais nous savons aussi qu'en déclarant cela, non pour faire preuve d'un héroïsme tendu, mais pour chercher en Dieu une paisible assurance, nous n'avons pas tout dit. Car nous savons aussi que l'état de liberté chez l'homme est chose fragile. Il faut en général beaucoup de mesure, beaucoup de paix et pas trop d'adversités pour qu'il puisse subsister chez la plupart. Nous n'avons pas la présomption de nous ranger loin de cette commune condition. Il est possible à l'homme de vivre sous des cieux effrayants,

mais il ne se développe avec bonheur que sous les climats tempérés. Un instinct catholique nous avertit d'aimer pour notre foi ce que nous aimons pour celle de tous nos frères, de rechercher pour elle ce que nous recherchons pour celle du plus humble d'entre eux.

C'est pourquoi le chrétien se trouve naturellement ami de ces heureuses conditions de liberté qui veulent régner dans une société sagement humaine. Lorsque ces conditions se trouvent menacées, lorsqu'elles disparaissent, notre première réaction n'est peut-être point tant la crainte, mais une infinie tristesse. Nous sommes pris aux entrailles par le spectacle de cette masse humaine spoliée de ses droits les meilleurs. Il y a grande pitié de par toute l'Europe et cela vaut bien que nous nous levions pour y remédier.

Ces multiples, ces larges, ces heureux accords entre les grands axes de la vie française et ce qui nous semble les meilleures conditions humaines de notre vie de chrétiens nourrissent dans notre esprit une certitude simple. Nous avons longuement appris à équilibrer notre vie de Français et notre vie de chrétiens, et nous sommes assurés que, pour un chrétien de France, le maintien de cette vie humaine française est une condition naturelle du développement heureux de la vie chrétienne.

Nous savons que bien d'autres choses ailleurs peuvent être l'expression d'une vie sagement équilibrée et favorable au rayonnement de la foi. Un Allemand n'a certes pas besoin de se plier au tout de la vie française pour se préparer à vivre en chrétien. Il faut sans doute qu'il sache au contraire rester ce qu'il est en ce qui est droit et sain. Mais nés en France et pas ailleurs, grandis parmi les nôtres, nous sommes du tempérament que nous ont fait cette terre, ces habitudes de vie, ces ancêtres et

cette histoire. Ce qu'il y a de droit et de sain dans ce tempérament est, pour nous, la condition la plus heureuse de la vie chrétienne. Et cela touche si profondément aux fibres naturelles de l'existence humaine que la continuation de cette vie française est presque une question de vie ou de mort pour la communauté chrétienne de France. Lorsqu'on vient menacer chez nous ce que nous sommes, même humainement, il serait folie de ne pas voir jusqu'où porte la menace.

*
* *

Il est dur de mener une telle considération en présence même de la guerre. Car si chacun peut découvrir ce qui est menacé, chacun sait aussi ce qui est risqué par la défense de ce que nous aimons. A quoi bon le cacher? Il serait d'âme bien froide ou bien cruelle celui qui n'aurait jamais fait telle mise en balance et senti hésiter dans son cœur la pesée des plateaux. Mais quelque chose reprend en nous la parole : « Et si faute de risquer ces maux tu risques bien pire? »

Pour n'être que peu exprimé depuis le début de cette guerre, notre sentiment français n'en est pas moins très ferme sur toutes ces choses. Nous n'avons pas le goût des désastres et les maux que nous affrontons, nous ne les affrontons point de légèreté de cœur. Mais, risque pour risque, notre parti est pris depuis longtemps et ce ne sont pas les mois écoulés qui l'ont fait varier. La tranquille résolution du départ était sagesse. Cette sagesse n'a pas été démentie. Aujourd'hui nous savons bien que nos plus solides espérances dépendent de notre fermeté.

D. Dubarle, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Regards sur les pays baltiques

L'invasion de la Norvège a interrompu le service postal avec les pays baltiques. Raison de plus pour grouper les rares nouvelles que l'on possède.

Pour ce qui touche à l'*Estonie*, la crainte manifestée dans la chronique précédente (*La Vie Intellectuelle* du 25 janvier 1940, p. 39) ne s'est heureusement pas vérifiée. Le Père Jésuite français qui exerce là-haut depuis plusieurs années son ministère est toujours à son poste.

D'aucuns ont manifesté de l'étonnement au sujet de l'appui que donnait aux catholiques le gouvernement luthérien et très centralisé de la *Lettonie*. On ne déprécie pas cette aide en précisant que les catholiques estiment avoir droit à plus de liberté encore. Leur loyalisme patriotique de toujours légitime ces exigences, non moins que la part capitale prise par le clergé catholique dans l'instauration de l'indépendance de la Patrie, et sa reconnaissance par les autres États, tout particulièrement par le Saint-Siège, lors de l'effondrement de la puissance tzariste.

Au sujet de Liepaja (Libau), ancien port de guerre russe dont les Soviets ont exigé et obtenu le libre usage pour leur marine et qui est situé légèrement à l'écart de la ville, on est en état de préciser ce qui suit : un service de surveillance, qu'on pourrait comparer aux cordons sanitaires qu'on établit dans les ports pour les bateaux soumis à la quarantaine, a été dressé autour des zones occupées. Le régime de la ville n'en a pas été autrement troublé, même du point de vue religieux catholique. On ne saurait d'ailleurs dire qui, des deux pouvoirs, letton ou soviétique, a le plus d'intérêt à assurer l'efficacité de la surveillance.

Devant la réalité, le beau rêve que les propagandistes à gages faisaient miroiter aux yeux d'un peuple travailleur et fier s'est évanoui. Le Letton, à quelque classe sociale qu'il appartienne, sans omettre l'ouvrier et le prolétaire, a pu se convaincre de sa *supériorité évidente* en tout domaine sur le russe bolchevisé. Sans doute, nous ne le constatons que trop en France, la brutalité des faits ne suffit pas toujours à ouvrir les yeux de ceux qui ne pensent que par formules toutes faites, mais il semble bien que l'efficacité de la propagande communiste soit mise en échec par la leçon de chose que constitue le spectacle offert par les intrus eux-mêmes et que le danger de contamination morale soit plutôt réduit. Admirateurs, partisans, sympathisants des Soviets avouent en masse qu'ils se sont mépris. Demandons au Dieu qui est assez puissant pour tirer le bien du mal que l'immunisation gagne des cercles de plus en plus larges et que ses effets persistent jusqu'au règlement des comptes.

Le contact des troupes d'occupation soviétique a-t-il également en *Lithuanie* mis en plus grand relief l'incomparable supériorité des principes moraux et sociaux du catholicisme sur les conceptions bolchéviques et la nécessité de s'en inspirer davantage? Depuis la dernière chronique, les journaux ont parlé de la création par l'épiscopat lithuanien d'un institut de culture religieuse supérieure pour les laïcs, dont on ne sait malheureusement pas s'il est une étape vers l'autorisation d'ouvrir une Université catholique, que les milieux lithuaniens d'Amérique réclament non moins que les catholiques du pays, ou au contraire une initiative de plus pour parer à son absence.

Quoi qu'il en soit, un nouveau Nonce Apostolique a été nommé pour la Lithuanie et sacré évêque à Rome. On peut s'étonner qu'il n'ait point rejoint encore son poste. Faut-il en conclure que le gouvernement hésite ou n'a pas la liberté de prendre une attitude de collaboration loyale et confiante avec le Saint-Siège? — Il n'a jamais renoncé franchement à introduire certaines lois « laïques » que réprouve avec l'Église l'énorme majorité catholique du pays. — Faut-il y voir un signe de l'influence de Moscou? Mais après avoir donné toute licence au divorce, les communistes eux-mêmes, effrayés de ses effets, durent en restreindre (relativement) les facilités. L'influence de la maçonnerie? L'op-

position a bien parfois accusé certains chefs politiques influents de s'y être affiliés dès 1917 à Berlin et d'en recevoir les mots d'ordre. Mais voilà que le monde entier proteste de la nécessité de sauvegarder à tout prix les valeurs spirituelles. Serait-ce seulement, dans certains milieux, surtout universitaires, la persistance de l'esprit voltairien et des encyclopédistes avec tout ce que cela renferme d'hostilité sournoise à la religion et spécialement au catholicisme ? — Toujours est-il que les catholiques, impatients de voir réparer officiellement l'offense faite au Saint-Père lors de l'expulsion de son Nonce, cela semble déjà si loin ! souffrent de cette attitude pour le moins équivoque de leur gouvernement.

Ils se sentent d'autant plus blessés dans leurs convictions et leurs droits qu'en Lithuanie, plus même qu'en Lettonie peut-être, le clergé a joué un rôle prépondérant dans l'émancipation du pays de sous le joug moscovite et prussien, ainsi qu'en font foi jusqu'aux vignettes des timbres-poste commémoratifs de la déclaration d'indépendance du Pays : 1918-1938, où l'on peut distinguer plusieurs prêtres parmi les membres du Conseil qui, le 16 février 1918, promulgua l'indépendance de la Lithuanie.

A l'heure où les chefs des confessions les plus opposées, où les chefs de gouvernement venus des points de l'horizon les plus divers rendent hommage au Successeur de Pierre et à la haute autorité morale du Pape, qui douterait que M. Smetonas, qui prend part officiellement comme chef de l'État à la procession de la Fête-Dieu, qui confiait l'éducation de son fils aux Pères Jésuites, qui maintes fois a proclamé dans ses discours que la Lithuanie ne saurait être elle-même qu'en demeurant catholique, n'use de son autorité et de son prestige pour résoudre les questions pendantes conformément aux aspirations de son peuple et s'assurer devant l'histoire un titre de gloire nouveau, non moins que la reconnaissance de la postérité ?

20 avril 1940.

Jean Daglona.

Les Journées universitaires de 1940

I. — La Paroisse

Elle s'était rassemblée autour de M. Paris, prêtre de Saint-Sulpice et professeur de liturgie. Infirme à l'âme de lumière, ce prêtre, que torturaient de perpétuels et douloureux maux de tête, chez lequel un des yeux se trouvait presque complètement clos par une paupière qu'il avait fallu coudre à l'autre, dont la voix, enfin, était si lasse et si sourde qu'elle paraissait d'abord brisée, était un de ces privilégiés dont la souffrance même exalte le rayonnement.

Quand cette souffrance l'avait privé de sa chaire de grand séminaire, quand elle l'avait corporellement exténué, elle le préparait à une autre tâche où nul n'aurait pu, sans doute, le remplacer. Devenu le curé des instituteurs publics, et, avec ceux-ci, des professeurs de lycée et des professeurs de Faculté, M. Paris avait continué et fait grandir la tradition de Joseph Lotte dont il avait été le compagnon et l'ami. Peu à peu, il s'était identifié lui-même à cette élite catholique de l'Université française, car le prêtre ne fait qu'un avec la Paroisse. A la *Paroisse universitaire*, M. Paris avait apporté son dynamisme, sa spiritualité. Et il avait fait de ses paroissiens une fraternité dont les membres, venus de tous les horizons, et comprenant toutes les familles d'esprits, mais également conscients de leur foi catholique et de leur appartenance à l'Université, trouvaient, chaque année, une joie profonde à se réunir pour prier et s'édifier ensemble.

A cette Paroisse, il avait donné toute une prenante et ardente liturgie, reconstituée des anciennes traditions chrétiennes, il avait ressuscité par elle des hymnes des premiers siècles. Il lui avait choisi des prières propres : les litanies

des Saints de France, que la procession des universitaires avait tour à tour égrenées dans tant de grandes basiliques, une série d'invocations pénétrées à la fois de charité chrétienne et d'esprit apostolique, en même temps que de loyalisme universitaire, un acte d'oblation par lequel les fidèles offraient à Dieu leur personne en même temps que leur esprit et que leur pays tout entier.

Tous les ans, autour de M. Paris, en pleines fêtes pascales, éclairée par les vêtements blancs du prêtre, la Paroisse se rassemblait dans un chef-lieu d'Université. A travers ceux-ci, elle faisait son tour de France. Dieu donna à M. Paris d'en achever le cycle en 1939, avec les Journées de Grenoble. Et, comme si sa tâche était accomplie après ce périple symbolique, Dieu l'enleva alors vers Lui, laissant veuve la Paroisse universitaire.

Puis ce fut la guerre, et, avec elle, la mobilisation de la plupart des hommes de la Paroisse. Car celle-ci comprenait surtout des forces jeunes. La guerre lui enlevait même son chef laïque, le commandant Zeller, dans le civil professeur au lycée Condorcet. Qu'allait donc devenir, en 1940, le rassemblement pascal ?

II. — Montmartre 1940

Dieu, quand il veut bénir une œuvre, ne manque jamais pour elle, d'ouvriers. Le P. Brillet, déjà supérieur de l'Oratoire, avait bien voulu accepter de prendre la Paroisse universitaire comme seconde obédience. Deux mois avant Pâques, le commandant Zeller devait à sa qualité de père de famille nombreuse de pouvoir être rendu à l'Université en même temps qu'aux siens. D'emblée, il décidait que, malgré la guerre, le rassemblement pascal aurait lieu dans l'unité, et qu'il se ferait à Paris, autour de Montmartre, le samedi des vêtements blancs et le dimanche de la Quasimodo.

Et c'est ainsi que le 30 mars, à 8 heures, la journée s'ouvrait par la messe que le P. Ponsolle, ancien instituteur public, célébrait dans la basilique du Sacré-Cœur, revêtu des ornements mêmes qu'il avait portés pour son ordination, dans les Journées universitaires de 1937. Le P. Brille y prononçait la méditation.

Nul autre lieu ne pouvait être plus symbolique. Devant les représentants de l'Université de France, assemblés pour prier et méditer ensemble, le chœur de la basilique écrivait, en lettres majuscules, la formule du vœu national : « *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota* ». Et le soir de ce samedi, au jour déclinant, comme la foule des « paroissiens » sortait de la basilique en chantant l'hymne que lui avait appris M. Paris : « Nous te louons, Père invisible... », l'un des pèlerins, à l'extrémité du parvis, se sentit saisir le bras. « Comme c'est beau ! » lui disait son voisin en lui montrant à leurs pieds Paris. La grande ville tout entière s'étendait avec toutes ses églises, et aussi avec toutes ses maisons profanes, dans une brume bleutée. Elle semblait s'ouvrir à la prière dont les strophes, peu à peu, descendaient sur elle. Plus d'un membre de la Paroisse, devant ce spectacle, évoquait sans doute sous une lumière semblable, deux ans plus tôt, du haut du mont Saint-Michel, le même hymne descendant sur la mer.

Évidemment, l'assistance ne pouvait être corporellement aussi nombreuse qu'au cours des Journées du temps de paix. Au lieu de 1500 ou 2000 universitaires, ils étaient 500 à Montmartre, mais ils suffisaient déjà à peupler la nef. Surtout, les circonstances donnaient plus d'intensité encore à leur prière. Et ils savaient que, partout en France, et jusque sur le front, d'autres membres de la fraternité universitaire leur étaient accordés. Deux universitaires soldats servaient la messe. Aux premiers rangs de l'assistance il y avait des uniformes de toutes couleurs, de tous grades et de toutes les armes. Le climat de la guerre pénétrait la prière du peuple universitaire.

C'est à Montmartre encore que, le samedi soir, était donnée la bénédiction du Saint-Sacrement. C'est autour de Montmartre que se fit la procession des Saints de France, avant qu'on aille chanter complies à Saint-Pierre de Montmartre. Enfin, le lendemain dimanche, la messe était dite à 7 h. 1/2 dans la basilique, devant la même assistance, par Mgr Flaus, représentant son Ém. le cardinal Verdier. Et comme la veille, la presque totalité des présents s'unissait dans la sainte communion.

Même les repas, même les séances d'étude restèrent, pour ainsi dire, à l'ombre du grand sanctuaire. Le foyer des pè-

lerins leur prêta ses grandes salles, à peine suffisantes pour contenir le peuple. Et il n'est pas jusqu'aux sujets proposés aux Journées qui ne s'harmonisât, lui aussi, avec ce cadre.

III. — Les sujets de méditation

Pour cette année 1940, deux sujets conjugués : *Discipline et sacrifice*, étaient proposés à la méditation des Journées universitaires. Non, certes, qu'ils ne fussent antérieurs à la guerre actuelle, mais c'est celle-ci qui nous a tous, de force, obligés à les regarder en face. Nous nous en étions déshabitués. Après les grands sacrifices de la guerre 1914, la France, épuisée moralement, et amputée de son élite, avait cru pouvoir rayer ces mots de la vie. Il lui semblait avoir suffisamment payé le droit de ne plus faire de sacrifices. Chaque fois que les circonstances avaient paru en imposer, elle les avait fuis, pensant avoir mérité une sorte de vocation définitive à la tranquillité et au confort. La paix, hélas! pour la majorité des Français n'avait pas d'autre but, le progrès social n'avait pas d'autre sens. Parallèlement, la France s'était accoutumée, peu à peu, à pousser son goût de la liberté jusqu'au rejet des nécessaires disciplines. Et, brusquement, la leçon des faits s'était présentée, avec quelle éloquence! Les universitaires catholiques, pour la comprendre, sentaient donc la nécessité de rentrer en eux-mêmes et de réfléchir ensemble.

De réfléchir en hommes et en chrétiens. Car ce qui avait affaibli et ruiné les anciennes traditions de discipline et de sacrifice, c'est que le matérialisme ambiant les avait non seulement déchristianisées, mais déspiritualisées. Les mots n'avaient plus l'essentiel de leurs sens. Il n'y avait plus guère que les Ministres des Finances pour parler de sacrifices, comme s'il se fût agi d'un maître-mot annonçant des impôts nouveaux. Aux expressions de sacrifices et de discipline, il fallait donc restituer leur plein sens, humain et chrétien.

Il fallait les restaurer non seulement pour la guerre, mais pour l'après-guerre. Cette réunion d'enseignants, de maîtres à penser, avait à prendre conscience de la rééducation qui s'impose, comme condition nécessaire du relèvement individuel et collectif de notre pays. Dans une certaine mesure, les générations qui montent seront l'œuvre des éducateurs appelés à les former. Faire renaître dans ces générations le sens de la discipline et du sacrifice est donc au centre de la vie professionnelle et corporative des membres de l'Université. Et cela, pour un avenir indéfini!

Pourtant, on ne pouvait oublier, en ces Pâques 1940, que ce problème se pose dans le climat de la guerre. Si, pour l'avenir, il ne doit plus jamais être perdu de vue par l'enseignant, celui-ci a, pour le moment, à faire face à ses aspects les plus immédiats, aux

plus urgents, aux plus vitaux. Une étude s'imposait donc de la discipline et du sacrifice en temps de guerre.

Ainsi s'esquissait la division du sujet en trois rapports. L'un, rapport de base, posant la doctrine humaine et chrétienne de la discipline et du sacrifice, un second l'analysant spécialement dans la vie professionnelle des universitaires catholiques, le troisième en soulignant l'application en temps de guerre.

Sur les sujets ainsi proposés aux séances d'étude, allaient planer les méditations faites à la basilique par le P. Brillet et le P. Ponsolle. Tandis que le samedi matin, en effet, le P. Brillet montrait la vie de Jésus entièrement soumise à la discipline de la famille, de la société juive et romaine, avant d'en arriver à la discipline et au sacrifice de la Croix, le soir du même jour, le P. Ponsolle parlait sur le pressant appel du Christ : « Veillez et priez avec moi! »

IV. — Les trois rapports

C'est une ascension progressive de la discipline vers le sacrifice que M. Savatier a proposée comme thème de méditation au cours du premier rapport des Journées.

Sur le plan humain d'abord. La discipline s'y présente d'emblée comme un élément indispensable de l'ordre social. Cet ordre doit être imposé, car il est nécessaire à tous; et la discipline est due, en dépit des imperfections des chefs. Mais le devoir des subordonnés d'obéir même aux chefs imparfaits n'autorise pas ceux-ci à perdre de vue leurs propres obligations. L'ordre social et la discipline n'ont leur but, ni en eux-mêmes, ni dans le bon plaisir du chef. Ils ne sont que des moyens au service du bien commun. En d'autres termes, l'ordre et la discipline ne doivent être qu'une forme de la collaboration humaine. Et d'une collaboration qui, pour donner parfaitement son fruit, doit être volontaire chez tous. Elle exclut certes, chez les subordonnés, la critique purement stérile ou irrespectueuse, mais non l'intelligence et l'initiative. Déjà elle met l'homme au service conscient d'un idéal : le bien commun. Il l'invite à y sacrifier une partie de sa liberté, c'est-à-dire de sa personne même. Et ici se trouve la transition de la discipline au sacrifice, de la matière à l'esprit.

Car le sacrifice est une loi de la nature humaine. L'homme, quand son idéal est en balance avec sa douleur, ne fait que suivre sa condition humaine en faisant correctement la pesée, et en préférant souffrir lui-même plutôt que de laisser souffrir l'idéal. Trois éléments concourent donc au sacrifice : l'idéal qui le justifie, la douleur qui le constitue, enfin l'offrande volontaire faite, avec amour, de cette douleur pour cet idéal. Grâce à l'élan de volonté et d'amour qui couronne ainsi le sacrifice, celui-ci étend son champ bien au-delà de la discipline, et sa douleur même se change en

joie. Ainsi, la condition humaine conduit naturellement aux portes de la cité spirituelle. En se dépassant lui-même, l'homme se prépare à écouter la leçon chrétienne.

C'est donc au plan chrétien que conduit le plan humain. Le plan chrétien, lui aussi, comporte à sa base une discipline, celle de l'Église, non moins étroite que celle des sociétés corporelles, et de plus en plus accusée au cours des temps. Combien l'expérience en a montré la fécondité, puisque c'est grâce à elle que nous catholiques, nous avons la fierté d'avoir un Pape, avec tout ce que la papauté représente de force et de grandeur morale dans l'humanité d'aujourd'hui!

Toutefois, dans l'Église elle-même, comme dans toutes les sociétés, cette discipline n'est qu'un cadre préparant le sacrifice : le plus haut et le plus incommensurable des sacrifices! Car le sacrifice du Calvaire dépasse tous les autres par sa douleur, celle d'un Homme-Dieu crucifié, par l'idéal qui l'inspire, l'amour infini de Dieu pour l'humanité, enfin par l'acceptation volontaire : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne! » Mais ce sacrifice incommensurable est, aussi, incommensurablement fécond. Le Calvaire ne se sépare pas de la Résurrection. Et l'un et l'autre continuent, au cours des temps, à se perpétuer dans la messe, avec leur mérite et leur gloire.

Et tout chrétien, grâce au sacrifice divin, peut apercevoir, derrière l'idéal périssable pour lequel il est appelé à se sacrifier immédiatement, Dieu lui-même. Par là, l'idéal humain du sacrifice est surnaturalisé. Et cette transfiguration porte sur toutes les douleurs humaines. L'acceptation peut, grâce à la Croix, les muer, celles mêmes qui semblent humainement stériles, en sacrifices volontaires, offerts pour l'humanité souffrante. De la guerre elle-même seul le signe de la Croix peut tirer son fruit. La Croix reste l'espérance unique de toutes les résurrections!

Le second rapport, présenté par Mlle Leroy, débutait par un diptyque.

Sur le premier volet étaient décrits les résultats d'une expérience récente : l'évacuation, dans un centre de province, des classes parisiennes préparatoires à des concours d'enseignement masculins et surtout féminins. Installation improvisée dans des bâtiments mal préparés à cette utilisation. Dispersion des élèves rendant impossible la surveillance habituelle à l'internat. Ainsi, les moyens de la discipline imposée disparaissaient. Hélas! l'ordre disparut du même coup! Dans ce centre, jeunes gens et jeunes filles vivent et travaillent à leur guise, sans souci les uns des autres, sans souci non plus de se donner une règle de vie ou de labeur. La discipline intérieure manque autant que l'extérieure. Et elle manque parce qu'aucun idéal assez fort n'est là pour déterminer ces grands élèves à se l'imposer librement.

Alors, sur l'autre volet du diptyque, Mlle Leroy dépeignit un

autre jeunesse, la jeunesse hitlérienne, telle que l'a évoquée Robert d'Harcourt, dans son *Évangile de la force*. Garçons et filles soumis, dès l'enfance, au culte du Führer et de l'Allemagne, collectivement subjugués par cet idéal. Jeunesse dure, prête à sacrifier au Führer non seulement tous les agréments et toutes les douceurs de la vie, mais encore ce qui faisait les liens traditionnels de la famille et de la morale commune. Là, certes, existe une discipline, d'abord imposée peut-être, puis bientôt acceptée avec foi, avec enthousiasme, jusqu'au sacrifice. Et pourtant, au service de quels faux dieux!

C'est entre ces deux erreurs que l'éducateur français doit frayer sa voie. Mais, pour la tracer, il lui faut un point de départ. A la discipline acceptée et aimée jusqu'au sacrifice, il faut un fondement. Or, un difficile et grave problème se pose ici pour l'Université française. Son statut est celui de la neutralité. L'enseignant catholique ne peut pas donner à ses élèves les bases sur lesquelles sa propre vie est construite; il est privé du meilleur de sa force. Pourtant, il ne peut pas abdiquer, il ne doit ni renoncer à sa tâche d'éducateur, ni manquer à son salut. Où trouver sa base de départ? Sur quoi construire? Mlle Leroy demande qu'on veuille bien l'aider à déterminer tout cela. Car il faut que l'enseignant d'État trouve lui-même les moyens de former l'enfant à sa destinée humaine. La loi scoute, avec le culte de la loyauté, de l'entr'aide, de la pureté, peut donner une esquisse de ce point de départ. Mais, pour l'achever, l'exemple de la vie chrétienne du maître ne sera pas de trop. En terminant, Mlle Leroy indique un certain nombre de livres susceptibles de secourir l'éducateur appelé à faire comprendre le chemin de la discipline et du sacrifice. Elle demande que l'assistance l'aide à compléter cette liste.

Le troisième rapport, qui se plaçait le dimanche matin, était destiné à mettre les universitaires en présence de la discipline et du sacrifice dans la guerre. Il avait été confié à une institutrice mosellane, évacuée non loin de Poitiers, Mlle Michéa. Ainsi s'agissait-il moins d'un rapport que d'un témoignage singulièrement vécu. Mlle Michéa décrivit donc l'instituteur ou l'institutrice replié avec les familles de ses élèves, devenu le guide et le conseil de sa population évacuée, assistant, dans des villages éloignés de France, les déracinés d'Alsace ou de Lorraine, leur apprenant à offrir leur sacrifice pour Dieu d'abord et aussi pour la grande et la petite patrie. Elle montra ensuite l'instituteur ou l'institutrice aidant ces mêmes évacués à se reconstruire une existence, guidant les ouvroirs, les cours d'adultes, soutenant chacun, et s'oubliant ainsi pour le bien de tous.

Elle insista sur la fraternité universitaire qui avait valu aux institutrices lorraines les secours et les envois des autres membres de la « Paroisse »; car ceux-ci, enseignant dans les divers lieux de France, avaient appris à se connaître aux Journées.

Au début de son rapport, Mlle Michéa avait présenté un examen de conscience assez sévère des membres de l'enseignement placés en présence de la guerre. Mais, à la fin de son témoignage, elle se trouvait en droit de conclure que, tout de même, les universitaires savaient, quand ils le voulaient, se plier aux disciplines et au sacrifice. Les enseignants évacués avaient pu le faire d'autant plus facilement qu'ils y étaient aidés par une foi chrétienne; et Mlle Michéa de conclure que les catholiques de l'Université pouvaient et devaient devenir le levain qui soulèvera la pâte de la France de demain. Ce fut une véritable ovation qui salua en elle la Lorraine et l'Alsace. Une quête en faveur de celles-ci fut organisée aussitôt.

V. — La participation de la salle aux séances d'étude

Il faut avoir assisté aux Journées universitaires pour y apprécier la résonance des auditoires. Tout ce qui s'y adresse à la spiritualité commune vibre intensément dans la salle. Il en fut ainsi, notamment, dans le premier rapport, pour l'hommage rendu à la discipline de l'Église en la personne du Pape; dans le second rapport, pour la force de l'exemple personnel que peut donner le maître chrétien; dans le troisième rapport, pour les services rendus à tous par l'enseignante évacuée. Mais ce n'est pas seulement dans tel ou tel passage de leurs rapports, c'est dans tout le cours de ceux-ci que les rapporteurs se sentirent portés par la vivante fraternité universitaire, réunie en la recherche de sa voie dans le Christ.

Ce qui suivit les rapports ne fut pas une discussion, mais un entretien, magistralement conduit par le président, M. Zeller. A cet entretien, on avait cherché, cette année, à faire la place la plus large.

Les absents mêmes y participèrent. Et il le fallait, car sur les sacrifices et les disciplines de la guerre, les paroissiens mobilisés avaient leur mot à dire. La lecture de leurs lettres fut une partie substantielle de l'entretien qui suivit le rapport du dimanche matin. Plusieurs de ces lettres évoquaient l'âme complexe des combattants, qui reste, au front, celle des Français d'aujourd'hui, avec ses lacunes et, tout de même, ses grandeurs. L'une des lettres lues venue d'un officier de « Joyeux », notait que l'âge de ses hommes tous titulaires d'un certain nombre de condamnations, faisait coïncider l'époque de leur scolarité avec celle de la guerre de 1914. E cet officier demandait à ses collègues, dans un appel émouvant, de tout faire pour que le destin de ces malheureux ne se renouvelâ pas dans la jeunesse universitaire d'aujourd'hui. Surtout, l'ensemble des lettres reçues marquait la participation des absents aux prières et aux travaux du rassemblement universitaire.

Les trois ordres de l'enseignement public, respectivement représentés dans les trois rapports, participaient tour à tour aux échan

ges de vues qui suivirent ceux-ci. Les Facultés, le lycée, l'école primaire mêlaient leurs expériences. Et l'une des interventions les plus utiles fut, dans la dernière séance, celle d'une jeune institutrice du Pas-de-Calais qui, reprenant la question posée par le rapport de Mlle Leroy, et y répondant, montra ce qu'elle faisait dans sa classe pour donner à ses élèves non seulement l'instruction, mais une éducation digne de ce nom, les préparant aux disciplines et aux sacrifices de la vie.

De l'ensemble des observations de tous ces éducateurs se dégage une grave conclusion : celle de la difficulté de la tâche imposée. Même le climat de la guerre n'a pas suffi, semble-t-il, à rendre aux âmes françaises, dans leur ensemble, le souci profond des destinées humaines. La cuirasse de matérialisme, de légèreté, d'indifférence, résiste encore. Dans la guerre, beaucoup continuent à penser et à vivre comme dans l'avant-guerre. Peu ont pleinement compris la leçon des événements.

L'un des premiers problèmes de l'éducation est donc de faire renaître l'inquiétude, qui est le prélude et l'aliment nécessaire de la recherche spirituelle, et, finalement, de la foi. Il faudra, pour y aider, que l'éducateur, que le chrétien saisisse les occasions, rares, mais cependant certaines, où il pourra, en s'appuyant au besoin sur la souffrance, trouver le chemin d'une âme. Car le Français n'aime pas parler à tout propos de choses sérieuses. Il y a en lui une pudeur instinctive qui réagit immédiatement contre ce qui peut paraître littérature dans le domaine de ses sentiments profonds. Même le combattant cherche volontiers à cacher, sous des plaisanteries, l'hommage à demi conscient qu'il rend à l'idéal pour lequel il combat. Cette pudeur n'ouvre le fond des âmes que par échappées; d'un mot dit au moment qui le permet. Il ne faut pas laisser passer de tels moments, où l'homme est perméable à la grâce, sans dire ce qui convient pour ouvrir le chemin de celle-ci.

De tous les témoignages reçus dans la discussion se dégageait aussi un rapprochement. Entre les Journées de 1939, qui avaient traité à Grenoble de l'humanisme, et celle de 1940, il n'y avait pas seulement un lien de temps, mais aussi un lien logique. A la base de la discipline et du sacrifice, il y a la nature même et le développement de l'homme dans toutes ses virtualités. Rien ne pouvait mieux le rappeler que la conclusion admirable qu'apporta le P. Brillet à l'échange de vues du samedi matin. Le sacrifice, montra-t-il, se confond avec la vie humaine; et « celui qui n'a pas fait de sacrifice n'a pas vécu », il n'a pas été un homme. Puis, montrant dans cette loi de la vie humaine les fondations du christianisme, le P. Brillet couronnait sa conclusion en ajoutant que tout sacrifice pleinement conscient et dirigé vers le bien est déjà du christianisme qui s'ignore.

VI. — Le rayonnement de la Paroisse

L'année 1940 imposait tant de difficultés matérielles à l'unité corporelle du rassemblement universitaire que les provinciaux avaient été conviés à réaliser çà et là, dans la semaine pascale, pour ceux qui ne pourraient se rendre à Paris, des rassemblements régionaux joints par la prière et l'étude au rassemblement principal. Il y eut de ces rassemblements un peu partout. De Fontenay-le-Comte, par exemple, une trentaine d'élèves aspirants décidèrent de tenir à Nieul-sur-l'Autise, en plein Marais vendéen, une journée de récollection, et la firent le samedi et le dimanche de Quasimodo, en communion avec les Journées universitaires. Mais ce furent Bordeaux et Alger qui réunirent, dans la semaine pascale, autour du programme de méditations commun, le plus d'universitaires.

VII. — Bordeaux

Le succès des Journées de Bordeaux a montré que la décision de créer, en dehors du grand rassemblement de Paris, des centres locaux de rencontre répondait à une nécessité de l'heure. La rayonnante métropole d'Aquitaine, actuellement au cœur du « repliement » des Alsaciens, des Lorrains et de pas mal de Parisiens, s'y prêtait particulièrement. Et une Union régionale très vivante, qui possède en M. Garrigou-Lagrange le président le plus accueillant, en même temps que l'organisateur le plus sûr, y assurait aux Journées des conditions matérielles et intellectuelles de fonctionnement véritablement parfaites.

Dès le jeudi 28 mars, cent cinquante participants environ : Aquitains, Poitevins, Saintongeais, Toulousains et Languedociens, Pyrénéens même, étaient rassemblés dans la chapelle du Grand Séminaire où l'archevêque de Bordeaux, S. Exc. Mgr Feltin, célébrait lui-même la messe. Le Grand Séminaire ne prêtait pas seulement aux réunions et aux repas un cadre ample, lumineux, aimablement offert par son Supérieur; ces lieux évoquaient pour la « paroisse » Monsieur Paris qui, là précisément, empêché par la maladie

de vouer son activité à ses frères dans le sacerdoce, avait offert ses souffrances pour l'Université et s'était tourné vers son service. Et, dans ce cadre même, le P. Brillet représentait — avec quelle délicatesse d'affection — la continuité de la Paroisse dans le temps, et son unité jusque dans la dispersion des lieux.

Pour les séances d'études qui se déroulaient dans ce cadre, Bordeaux a pensé que le thème même de cette année prescrivait la *discipline*. Au risque même d'un *sacrifice* d'originalité, il s'est efforcé de se tenir exactement au cadre élaboré par le Comité central. Et la division tripartite des séances a été la même qu'à Paris. Les trois « maîtres de jeu » se sont efforcés d'être aussi peu « rapporteurs » que possible, de soulever des problèmes, non sans cependant fixer des jalons précis et assez fermes pour contenir la fantaisie universitaire.

A M. Latreille revenait de poser le problème général : il eût aimé le situer sur le plan social et civique. Il lui semblait que, sur ce plan, l'histoire récente, l'altération des idées chrétiennes de discipline et de sacrifice sous l'influence de courants de pensée mêlés aux milieux universitaires, et, tout de même, leur survie attestée dans des heures comme celle de la mobilisation générale, invitaient à considérer le problème. L'auditoire, fidèle aux préférences constantes des « amphi » des Journées universitaires, a toutefois placé surtout son intérêt dans l'analyse, tentée ensuite par le rapporteur, du contenu des notions de sacrifice et de discipline devant la raison et devant la foi. Là on revenait à la spiritualité. Et une discussion serrée sur l'élément douleur et sur la part de joie qu'il faut inclure dans la définition du sacrifice mit aux prises les théologiens, qui se révélèrent nombreux et, naturellement, fermes sur leurs positions.

MM. Colin, dans l'après-midi du jeudi, et Pons, dans la matinée du vendredi, ont ramené l'auditoire aux aspects professionnels et pédagogiques de la question. Dans une analyse très complète et toute chargée de l'expérience d'un maître qui est en même temps un père de famille très nombreuse, Colin a décrit l'apport de sacrifices et de discipline qui est demandé aux élèves d'une part, aux professeurs de l'autre, dans l'enseignement. Pons parla plus particulièrement des devoirs de l'enseignant en temps de guerre. Il en traita avec cette chaleur qui est sienne. Il y mit, à la fois, ses souvenirs de 1914, du temps où, enfant, il avait connu ces classes de guerre, privées des jeunes maîtres enthousiastes et où l'angoisse de l'heure rendait tout travail plus difficile, et ses constatations de 1939, où, professeur replié avec une cagne de Paris, il a été amené

à se poser de multiples questions devant la désorganisation de l
vie scolaire.

L'auditoire a ratifié par une entière adhésion les deux proposi
tions avancées dans ces rapports, contradictoires en apparence seu
lement. L'enseignant doit faire la classe comme si la guerre n'exis
tait pas, en ce sens que, jamais, ses jeunes auditeurs ne doiven
porter le poids des impatiences, de la nervosité à quoi l'entraîne
raient ses soucis personnels, la préoccupation des événements, e
que toujours la leçon doit garder son intention de culture désin
téressée, de travail en profondeur, pour atteindre, — comme san
souci de l'actualité, — les valeurs éternelles. Mais aussi l'enseignan
doit *parler*, il doit *être* de telle sorte que pas un instant la pensé
de la guerre ne quitte son esprit, que pas un instant les âmes de
enfants n'en soient distraites : ainsi, par son ton, par son orienta
tion, obligera-t-il les élèves à une gravité de tenue, à un sérieu
dans l'effort conforme aux circonstances présentes. Et ce rapport
a fait surgir à Bordeaux les mêmes problèmes qu'à Paris. Institu
teurs et professeurs présents, de tous les degrés, ont avoué le
préoccupations générales, parfois angoissantes, que leur cause l
problème de la restauration, dans les consciences, des notions d
règle, d'effort moral et d'effort intellectuel. Sur quelles bases fon
der cette restauration? Jusqu'où en étendre les exigences (une mis
au point fort judicieuse a été faite sur les distractions permises, e
nécessaires, aux élèves, et sur celles qui deviennent choquante
aujourd'hui, comme les bals dits de charité) ? Et n'y a-t-il pas, d
la part des professeurs, un devoir strict de réagir contre la tendanc
à l'indulgence systématique, contre le glissement vers une sorte d
démagogie de la faiblesse, dont la session de baccalauréat de 193
a donné le spectacle, pour réaffirmer que les diplômes ne seron
pas donnés « en raison de la guerre », et qu'au contraire, jamais l
travail soutenu n'a été plus indispensable ?

Questions essentielles pour ceux de l'intérieur. La présence d'u
ami permissionnaire, qui avait vu la mobilisation, puis la vie du
front et de la zone des armées, y a ajouté le témoignage de l'ensei
gnant aux armées. Le lieutenant Dumaine a dit, avec une gravit
émouvante, comment, après les heures d'amitié parfois exaltant
de septembre, il a craint que l'amitié française, la discipline mo
rale, individuelle et collective ne se dissolvent dans l'inaction, n
soient rongées par l'ennui ou assoupies par l'habitude. Il a mon
tré qu'un des moyens de lutter contre ce péril résidait dans le
initiatives qu'un enseignant peut prendre en obéissant à sa voca
tion même. Le professeur-officier a pu proposer à ses hommes, en
majorité des paysans de la Dordogne et de la Corrèze, de cause
avec eux, de réfléchir sur ce qui les concerne : métier, vie profes
sionnelle..., de faire en commun un travail de revision de leur
connaissances grammaticales et historiques ou géographiques. E
il a trouvé assez de compréhension pour conclure que partout, dan

ST. ALBERT'S COLLEGE

l'armée française l'officier qui voudra (souvent aussi le sous-officier : il est même arrivé qu'un soldat, muni de son brevet élémentaire ait groupé ainsi une vingtaine de camarades), partout l'officier qui voudra pourra rassembler une partie de ses hommes pour des cercles instructifs. Peu importe que ce soient des équipes sociales, des clubs, des cercles d'études; il y a là pour des enseignants plus qu'une belle perspective, un vrai devoir social. Au prix, bien entendu, car il faut toujours en revenir à ces deux termes, qui fixent les pôles entre lesquels oscillèrent toutes nos méditations, d'une discipline personnelle qui ne s'abandonne pas, et de sacrifices qui d'ailleurs trouvent leur récompense dans bien des joies ?

VIII. — Alger

De même que le commandant Zeller, le capitaine Mesnard, dans le civil professeur à la Faculté de lettres d'Alger, venait d'être démobilisé, grâce à une famille nombreuse et sur le point d'être à nouveau bénie. Son retour à la vie civile survenait juste au moment convenable pour l'organisation du rassemblement africain des universitaires catholiques. Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, et le P. Dieux étaient là pour prêter à ce rassemblement sa direction religieuse et son dynamisme. Soixante-cinq universitaires de l'Afrique du Nord, réunissant Alger, Constantine, Oran, le Maroc français, se réunissaient donc, pratiquant la liturgie universitaire en union avec les Journées de Montmartre. Sans doute, ce rassemblement pouvait-il être déjà regardé comme l'esquisse et la préparation locale des grandes Journées universitaires nationales qui se tiendront quelque jour à Alger.

A la différence de Bordeaux, fidèle au canevas venu de Paris, Alger avait brodé en toute liberté autour du thème central des Journées, sans s'astreindre au même plan, et son initiative avait proposé trois études vécues pour la méditation des universitaires présents.

La première, de Pierre Mesnard, sur *La Vie dure*, traduisait l'expérience du temps présent pour ceux qui veulent rester pleinement fidèles à leur condition d'universitaires à la fois chrétiens et français. Puis c'étaient, dans les deux rapports suivants, les grandes vies de Martel et de Péguy qui servaient de champ à la discipline et au sacrifice. Mlle Pallass entretenait, en effet, l'auditoire de *La vie offerte d'An-*

toine Martel, puis M. Ricard de *La mystique du travail chrétien d'après Charles Péguy*. Là encore, les entretiens qui suivirent les rapports mirent en valeur la fécondité du travail en commun. Le problème du rôle respectif de la contemplation et de l'action, celui des rapports des vertus morales et de la grâce y furent traités avec les étincelles qui résultent du contact de la théologie et du monde universitaire actuel.

Mais ce que ces rassemblements eurent de plus intime et de plus réconfortant, ce fut le transport sur la terre africaine de la liturgie et de la fraternité des « Journées ». Ce fut la prière commune, dans la petite chapelle de l'enclos des Sœurs Franciscaines Missionnaires. Ce premier sanctuaire consacré à la Vierge, après la conquête d'Alger, se trouvait, écrit un témoin, l'oratoire à la fois proportionné au cœur et à la taille de l'assistance. Souhaitons, selon le vœu du même témoin, que le temps soit proche où la basilique de Notre-Dame d'Afrique s'ouvre à des Journées universitaires nationales, cadre proportionné, lui aussi, à leur cœur et à leur multitude !

UN « PAROISSIEN ».

La pensée moderne et le catholicisme

Ce livre est modeste d'apparence. Il est anonyme — oh ! un anonymat qui ne peut tromper personne, et que l'auteur lui-même consent à rompre parfois en renvoyant aux autres œuvres... de Jean Guitton. Il paraît en fascicules chez un éditeur provincial [1]. Il ne s'est fait autour de lui aucune publicité. C'est sans doute trop de discrétion, et j'en veux un peu à l'auteur de n'avoir pas mis plus libéralement à la disposition de tous ceux qui la réclament une nourriture bien faite pour apaiser leur faim.

Oh ! ne vous attendez pas à un traité d'apologétique à la manière traditionnelle. Le ton est celui de la causerie amicale. Il faut dire qu'en principe et sauf exceptions assez notables (ainsi tout le fascicule 1 est formé comme de travaux d'approche, entre autres des

1. Cinq fascicules actuellement parus. Imprimerie d'éditions provençales, 16, rue du Maréchal-Joffre, Aix-en-Provence. 15 francs par fascicule. Les cinq fascicules : 70 francs.

belles leçons aux Semaines sociales sur la Charité et sur les raisons de l'incroyance contemporaine), il s'agit de lettres adressées à des correspondants désireux de s'instruire dans une religion qu'ils professent et qu'ils admirent, mais ont besoin de mieux connaître pour pouvoir la mieux défendre contre ses adversaires. Ces lettres furent d'abord publiées dans une revue d'institutrices catholiques. Mais je ne doute pas que l'auteur ait bientôt songé à un public plus élargi. En tout cas, c'est ce très large public qu'il mérite.

Ne me demandez pas de trop préciser le plan de l'ouvrage. Il y en a un, certes, et on le devine bien quelque peu, s'il n'apparaît pas d'abord aux yeux; mais on est séduit, embarqué, et par tous les détours on est ramené au but.

Et quel est ce but? tout simplement de résoudre une des plus grandes questions de l'heure, pour beaucoup d'entre nous *la* question : l'accord du catholicisme avec la pensée moderne. Est-il vrai que cet accord soit impossible, comme l'ont dit et cru tant d'écrivains au siècle dernier, les uns par ignorance des limites exactes du dogme, les autres par méconnaissance des exigences légitimes de la pensée scientifique? Est-il vrai que cet accord ne puisse être obtenu que par l'abandon des positions essentielles de l'orthodoxie, comme l'ont pensé ceux qu'on a appelés les modernistes du début de ce siècle?

Guitton prend nettement parti contre ces deux thèses; ni séparation ni confusion : collaboration; non seulement « les acquisitions de la pensée moderne n'annoncent pas la mort du catholicisme intellectuel, mais elles aident au contraire à mieux comprendre la foi et à la mieux fonder ». Mais cela à deux conditions : la première est de dégager l'essence de la foi des *mentalités* [2] qui ont parfois servi à l'exprimer. La seconde est de dégager la pensée moderne de certains *a priori* : postulats, théories ou systèmes, qui l'ont souvent corrompue.

D'autre part, un double problème doit être préalablement résolu : celui de la connaissance et celui du changement. Si on part d'un relativisme agnostique qui, d'entrée de jeu, refuse toute forme de surnaturel, comment pourrait-on étudier impartialement les origines et l'histoire du christianisme? Si on part d'un évolutionnisme radical qui refuse d'admettre toute identité dans la durée, comment pourrait-on accepter la permanence du dogme et des institutions religieuses?

Pour répondre à la première question, il faut mettre au point la méthodologie scientifique, faire la « critique de la critique » (notamment méthode historique et valeur des témoignages) : on trouvera tout cela dans le fascicule 4.

2. Les lecteurs des belles thèses sur saint Augustin et Newman sont familiers avec cette expression; la mentalité, c'est ce que chacun de nous reçoit du milieu et du moment, comme disait Taine, ou de la conscience collective, comme disait Durkheim; bref, c'est ce par quoi *je* suis *nous*.

Pour répondre à la seconde, il faut résoudre le problème de l'adaptation : faut-il juger la Tradition au nom de la pensée actuelle, ou la pensée actuelle à la lumière de la Tradition?

Il en est une solution fausse : c'est celle de M. Loisy. Voilà pourquoi notre auteur consacre une bonne partie de son 3e fascicule à l'étude attentive et scrupuleuse de l'œuvre de cet historien-exégète. Il montre le principe de ses erreurs dans une philosophie inconsciente de ses propres exigences, dans une foi, naïve au fond, en la valeur des méthodes critiques, aboutissant à une foi non moins naïve, et si floue, en l'avenir terrestre de l'humanité [3].

Mais avant Loisy, il y avait eu Renan; et, par une coïncidence frappante, au moment même que Renan, à vingt-deux ans, descendait les marches du Séminaire Saint-Sulpice — exactement : deux jours après, le 8 octobre 1845, — au petit village de Littlemore, Newman, alors dans sa quarante-cinquième année, terminait l'enquête qu'il avait entreprise depuis quinze ans en se faisant recevoir dans la communion romaine. La matière prêtait à un de ces « parallèles » qui ne sont pas seulement un admirable exercice de rhétorique, goûté de tous les lettrés, quand ils sont faits de main de maître (comme c'est le cas ici) — mais qui peuvent être aussi très riches en enseignements : celui-ci nous révèle ce que devient un rayon de vérité, reçu mais dévié et corrompu chez l'un, chez l'autre « coloré toujours sans doute et parfois incertain et frissonnant, mais non point dissocié et gardant, après la période de réfraction, sa pureté et sa direction primitives ». Car il a été donné à Newman, non seulement de formuler la réponse juste au problème de l'adaptation de la vérité religieuse au temps, par son admirable théorie du Développement, mais de préfigurer l'avenir, de prophétiser que « les acquisitions véritables de la science montreraient l'accord substantiel de la foi et de la raison », l'entente entre les fils de la Tradition et ceux de la Lumière; et la raison profonde en est que « le catholicisme est un facteur essentiel au progrès et à la sécurité des sciences, car il est seul pratiquement capable d'empêcher la science de conduire à l'adoration du monde » et de l'homme.

Arrivé sur ce sommet, on entrevoit les développements futurs de l'ouvrage. Souhaitons que le trouble des temps et ses obligations militaires n'empêchent pas Guitton de nous donner bientôt les fascicules promis.

R. Troude.

3. M. Loisy s'est ému de cette critique, conduite pourtant avec la plus entière loyauté. Il a jugé bon d'y répondre par un massif in-octavo de quatre cents pages, que la charité nous oblige à ne pas apprécier. Nous nous bornerons à un seul mot : la réponse est indigne à la fois et de son auteur et de son adversaire. Au reste, elle était inutile, car elle confirme pour l'essentiel toutes les inductions de J. Guitton.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *Le renfort de l'intérieur.*

H. MENDELSOHN. *Une Française en Carélie pendant l'épopée finlandaise.*

Une Française, engagée volontaire, découvre le visage d'un pays sous la menace de la mort.

PORTUGAL

En contribution aux fêtes du Centenaire portugais.

F. I. PEREIRA DOS SANTOS. *Le Portugal et son chef : Oliveira Salazar.*

Un portrait, qui nous semble objectif, d'un professeur devenu l'éducateur de tout son peuple.

A. DE VILA-BÕA. *Les travailleurs chrétiens au Portugal.*

R. RICARD. *Les origines portugaises et la France.*

DOCUMENT

Les Idées de M. Salazar sur la propagande.

CHRONIQUES

H. GUITTON. *Chronique sociale et financière.*

Épargne et finances.

H. POURRAT. *Campagnes de France.*

LIVRE

Néo-libéralisme, néo-corporatisme, néo-socialisme, par H. G.

Le renfort de l'intérieur

Rien n'empêchera qu'il n'y ait en ce moment deux sortes de Français : ceux qui se battent et ceux qui continuent à vivre loin du danger. Des uns aux autres, malgré les liens du cœur et les échanges matériels, et bien que les regards de tous soient fixés sur la ligne terrestre, maritime, aérienne, où l'on tue et où l'on meurt pour la défense du pays, un abîme s'est creusé. Il apparaît dans les pensées, les habitudes et le « ton de la vie ». Il n'est pas jusqu'au langage qui ne diffère. Les mots sonnent faux quand on veut les transférer de l'avant à l'arrière ou réciproquement. La réalité d'aujourd'hui confirme une fois encore l'impression que nous avions éprouvée il y a vingt ans. Deux peuples vivent l'un devant l'autre dans une seule nation. Le peuple qui peine durement sous le harnais de guerre, qui à tout instant est prêt à répondre à l'appel de la mort, qui a sacrifié sa liberté, ses affections, son bien-être, son métier, son avenir, et le peuple qui n'a point cessé de vivre dans son milieu, dans ses habitudes et dans ses aises.

A cela, reconnaissons-le, nul ne peut rien sinon tendre à maintenir l'accord des deux parties. Je vois que la littérature et les journaux font un effort méritoire pour s'ajuster à la manière de penser, de parler et d'agir du front. Que n'avons-nous pas entendu contre les couplets de bravoure et les bourrages de crâne ! Mais plus on s'évertue à contenter nos combattants, et moins, semble-t-il, on y réussit. Ils redoutent jusqu'à l'effort de leur agréer. Quoi de plus naturel que de complimenter sur sa bonne mine l'aviateur qui hier a bravé mille morts dans sa carlingue, ou le fantassin qui sort de sa tranchée ? Et cependant cette sollicitude est peu goûtée. Une bonne volonté louable organise des fêtes de charité pour alimenter le budget des œuvres militaires. Soyons assurés cependant que l'idée d'une réunion où l'on rit et chante à leur intention est pénible aux soldats qui en reçoivent là-bas le bénéfice.

Cela est ainsi. La guerre crée une séparation entre ceux qui la font et ceux qui ne la font pas.

Où voulons-nous en venir ? A ceci qu'il est important de connaître le malentendu pour travailler à l'atténuer, et quand il est inévitable essayer d'en tirer le meilleur parti pour le bien de tous. Il faut montrer qu'il y a pour l'arrière une besogne de guerre qui, si elle n'est pas comparable à celle de l'avant, donnera cependant tout son prix à cette dernière et toute sa fécondité à la semence glorieuse du sang répandu. Certes, nous estimons à leur valeur les travaux de l'usine sans lesquels le combat serait impossible, ou l'ingéniosité du zèle consacré au soulagement et au réconfort matériel des combattants. Mais on attend de nous que nous prenions une part plus directe à la victoire. Elle n'est pas seulement, comme on l'a cru par erreur, l'écrasement et la capitulation de l'adversaire mais l'ouverture d'un chantier qui exigera des plans et des ouvriers. Elle est un enfantement dans la douleur. Elle ne prend tout son sens que par l'être nouveau qui fait son apparition dans le monde.

Le cri « il faut en finir » ne s'applique pas seulement aux entreprises de la violence hitlérienne. Ce que l'on ne doit plus revoir, c'est aussi cet état de délabrement moral, social et politique dont la situation actuelle est d'ailleurs issue, et qui est une chute lente vers la mort. Je crains qu'à l'intérieur nous sentions moins vivement que sur le front la nécessité de cette rupture avec le passé d'hier. Nous y sommes trop engagés pour ne pas céder à l'accoutumance. Les combattants sentent fortement le besoin d'un changement, mais ils n'ont pas le loisir et la tranquillité qui permettraient d'en étudier les moyens. Il appartient donc aux non-combattants de préparer le lendemain de la victoire. C'est leur contribution véritable à la guerre. Ils s'associent ainsi plus étroitement à l'effort de nos défenseurs et de façon conforme à leurs vœux.

L'opinion ne prendra pas conscience de cette tâche si l'on n'a soin de l'en avertir et de la lui représenter comme un devoir pressant. Nous l'avons dit, elle s'y montre assez peu disposée. Qu'elle soit convaincue cependant que, la guerre terminée, tout ne sera pas fini. Renonçons à l'idée funeste qu'il suffira de relever les ruines et de nous livrer à la joie

du soulagement. Une autre guerre commencera où nous serons nous-mêmes notre propre adversaire. Pas plus que l'autre, elle ne tolère d'impréparation.

Voir notre mal, être résolus à le guérir, entreprendre sans tarder le traitement, tel me semble être le programme à proposer.

Si nous avions une claire vue du mauvais état de notre santé morale et physique, la volonté de l'améliorer ne ferait pas défaut. Nous comprendrions en même temps combien il est urgent de travailler aux transformations nécessaires. Le véritable obstacle est dans la peine que nous éprouvons à nous persuader que c'est le moment de songer aux grands remèdes. J'aimerais voir tous ceux qui en sont assurés se mettre sur l'heure à cet examen de conscience nationale aux résultats duquel est lié le sort du salut public. J'entends bien que les partis se flattent d'y procéder chaque jour. Mais ce n'est pas de bonne besogne. Je parle d'un examen de conscience lucide et dépouillé de passion partisane. S'il devait se tourner en acte d'accusation, exception faite pour le crime des traîtres avérés, il n'en sortirait qu'une sorte de guerre civile, épouvantable couronnement de l'autre.

Tout est à revoir et à reprendre : la santé publique, la famille, la vie industrielle et rurale, l'État, les relations internationales. Le mal chronique et profond se présente comme un cas de médecine générale. Un traitement localisé serait sans effet durable.

Il s'agit de refaire une civilisation humaine dont la civilisation chrétienne demeure le type idéal. Il serait peut-être trop beau d'espérer, du premier coup, atteindre cet idéal. C'est du moins le but vers lequel il faut tendre en ralliant un grand nombre de bonnes volontés hier encore hésitantes, mais aujourd'hui éclairées.

Souhaitons leur prompt rassemblement et leur mise au travail.

C'est le plus important des renforts que le front attend de l'arrière.

CIVIS.

Une Française en Carélie pendant l'épopée finlandaise

Depuis plus de deux semaines, un peuple de trois millions cinq cent mille habitants, décidé à défendre chèrement sa liberté, forçait l'admiration du monde entier, par le courage et l'énergie avec lesquels il tenait tête à l'envahisseur oriental cinquante fois plus nombreux, lorsque je décidai de quitter la France, pour accompagner en Finlande deux voitures ambulances offertes par la *Section sanitaire automobile féminine*, ce qui me permettait, pour une bien modeste part, de témoigner mon admiration pour l'héroïque attitude des Finnois et de leur faire sentir que la France, qu'ils connaissaient peu, était de tout cœur avec eux.

Les difficultés de toutes sortes que j'entrevoyais dans une aventure pareille pesaient bien peu dans la balance à côté de la satisfaction immense que j'éprouvais à l'idée de pouvoir enfin participer à la souffrance qui submerge le monde depuis que la loi du plus fort préside aux destinées des plus faibles. Les consciences se réveillaient, il ne suffisait plus de lire le matin dans son journal, en prenant son thé, que des hommes étaient torturés et leurs maisons détruites, et de soupirer, il fallait agir. C'est ce que les Alliés font en se battant pour la bonne cause, c'est ce que les Finnois faisaient envers et contre tous.

*
* *

Je ne connaissais rien, je l'avoue, à la Finlande ni aux Finlandais. N'ayant pas eu le temps de me documenter, c'est donc sans aucune idée préconçue que j'arrivais à Stockholm où je suis restée quelques jours et où j'eus mon premier contact avec les pays nordiques.

La Suède, farouchement neutre, ancrée dans ses habitudes confortables, souffrait sentimentalement des malheurs de sa courageuse voisine, lui offrait une aide matérielle illimitée, mais rien de plus! Elle me faisait l'effet de ces gens très riches qui ne se rendent pas compte qu'il y a tout de même des choses qui ne s'arrangent pas avec de l'argent! Stockholm, cette ravissante capitale, brillamment illuminée, aux jeunes gens rieurs, parcourant les rues couvertes de neige, me faisait l'effet, pour moi qui arrivais de la France en armes et obscure, et allant dans un pays déjà meurtri, de vivre en marge du temps.

Aussi lorsque je débarquai à Abo, par une température sibérienne de — 35°, fus-je tout de suite conquise par la souriante simplicité, cachant une volonté de fer, des Finnois.

Grâce au violent bombardement dont fut saluée notre arrivée, je pus également apprécier leur calme et leur résignation. Plusieurs maisons furent détruites et brûlaient, une bombe était tombée transversalement dans un abri y tuant vingt-cinq personnes; lorsque je traversais la grande place, un garage flambait; dans une maison à côté à moitié effondrée, sans fenêtres, un lustre en cristal brillamment illuminé s'y balançait mollement. A l'hôtel, nous avons retrouvé nos effets saupoudrés par des éclats de vitre. Nous descendons dans la salle

à manger où plusieurs personnes prenaient tranquillement leur café, comme si de rien n'était! Nous ne pûmes qu'en faire autant.

*
* *

J'ai été étonné de la rapidité avec laquelle l'armée finlandaise dont nous dépendions nous fit confiance et nous affecta immédiatement sur le front de Carélie au sud de l'isthme à quelques kilomètres des lignes. Ils avaient bien compris que nous voulions être placées là où nous pouvions nous rendre le plus utiles.

Nous partagions la vie simple et fruste des Finnois, vie faite de travail, de patience, d'endurance.

Tout d'abord je saisis la différence entre les Finlandais et les Finnois proprement dits : les Finlandais d'origine suédoise parlent le suédois, mais mal le finnois, ont des noms à consonance suédoise, sont plus cultivés, plus raffinés, voire même plus civilisés que les Finnois qui forment la race proprement dite d'origine mongole, mais non de type mongol (ils sont blonds aux yeux gris bleu). Les Finnois, d'un type plus robuste, d'une culture plus récente, parlent seulement le finnois (ils ont pu se développer surtout depuis leur libération de la tutelle russe), sont mystiques; de religion protestante, très pratiquants, ils écoutent avec recueillement le sermon du pasteur, qui leur parle de leur foyer et de leur patrie et chantent des psaumes avec ferveur. Ils sont contemplatifs, aiment la nature, les chants, la poésie et sont extrêmement courageux.

La Finlande cherche à retourner à ses origines primitives dans lesquelles elle veut puiser une énergie nouvelle, essaie d'orienter la jeunesse vers une littérature

essentiellement finnoise. J'ai même eu l'occasion de rencontrer des Finlandais ayant changé leur nom suédois en nom finnois et parlant ostensiblement le finnois de préférence au suédois. A ceux-là il ne faut pas dire : Helsingfors en parlant de la capitale, mais : Helsinki, sinon ils vous corrigeront d'eux-mêmes. Les Finlandais feront exactement le contraire! — Un étranger non averti s'expose donc à de nombreuses erreurs!

Malgré un certain antagonisme, les deux races sont unies par une même haine ancestrale contre leur puissant voisin dont elles ont également souffert.

La Carélie, formée de lacs, de forêts de sapins et de bouleaux, de routes vallonnées et sinueuses, de villages aux maisons en bois, qui vit de ses arbres, de ses pâturages et de ses vaches, est une contrée assez pauvre que l'on pourrait comparer à l'intérieur de la Bretagne. Ses habitants y sont également sauvages et mélancoliques, difficiles à connaître, mais lorsque vous arrivez à conquérir leur amitié, elle vous est acquise pour toujours.

Les Caréliens aiment beaucoup leurs bêtes dont ils prennent grand soin, surtout leurs chevaux qui sont robustes et trapus avec une longue crinière dorée qui retombe sur leurs yeux. Leurs chiens, qui se roulent dans la neige, sont petits à longs poils fauves et semblent des descendants directs des chiens chinois : Chow. Ils sont sauvages et difficiles à apprivoiser.

Les oiseaux ont d'étonnants plumages dignes d'oiseaux des îles : jaune, rouge, bleu turquoise, etc. Je ne sais quelle nourriture ils peuvent trouver par ces températures glaciales. Peut-être de l'écorce d'arbre?

Les maisons sont étonnamment bien chauffées, avec du bois qui flambe vite et fort. Un grand hôpital, situé dans un ancien sanatorium de dix étages était entière-

ment chauffé au bois par chauffage central avec des radiateurs. Dans un bâtiment séparé se trouvaient deux immenses chaudières dans lesquelles on enfournait du bois à longueur de journée.

Les lacs sont, paraît-il, très poissonneux; ils se pêchent beaucoup en été et même en hiver en faisant un trou dans la glace. Bien entendu, en temps de guerre, les hommes n'avaient pas le temps de pêcher.

Les forêts sont giboyeuses : lièvres, espèces de chevreuils, ours et loups, réveillés cette année par le bruit de la guerre, et quelque gibier à plume : gelinottes, etc.

Les soldats finnois, bien vêtus d'un uniforme gris foncé, ne sont pas exagérément couverts, malgré les températures extrêmement basses en hiver. Ils cherchent surtout à protéger les pieds, les mains, le cou et les oreilles. Les pieds sont recouverts par de larges bottes de feutre épais, gris ou noir, faites d'une seule pièce, dans lesquelles ils mettent une paire de grosses chaussettes et des chaussons de feutre. Aux mains, de larges moufles faits de peau de mouton ou encore de chien, de ces jolis chiens finnois aux longs poils roux. Le cou est entouré d'une large bande tricotée et les oreilles protégées par deux petits couvercles en feutre noir attachés par un élastique.

Ils sont tous très bons skieurs. Mais le ski qu'ils pratiquent sur terrain plat n'a aucun rapport avec le ski de montagne. Ils se servent de skis extrêmement étroits, longs et légers, où le pied n'est attaché que par le bout. Ce qui permet de bien soulever le talon et de glisser en s'aidant des bâtons qui sont très grands. On les voit passer à toute vitesse en actionnant violemment leurs bras. Bien entendu, tous ont accroché à leur ceinture le

fameux couteau finnois (puko) dont ils savent jouer à l'occasion.

L'armée finlandaise n'est pas une armée strictement entraînée et disciplinée, mais c'est une armée où chacun se bat avec son courage, son intelligence et même son initiative. Les cadres excellents sont constitués par des officiers supérieurs ayant fait leur instruction en Allemagne ou en France. Malheureusement ils sont peu nombreux et ils ont été décimés pendant cette guerre si meurtrière où dix-huit mille Finnois ont été tués et quarante mille blessés.

Une grande simplicité règne dans les rapports entre les officiers et les soldats. Un soldat est rarement puni, on obtient tout d'eux en faisant appel à leur orgueil et à leur sentiment du devoir.

*
* *

Lorsque j'arrivai sur le front, je demandai où était la ligne Mannerheim. On me répondit : « Elle n'existe pas, c'est une invention de journaliste. » C'était un symbole : la ligne Mannerheim était constituée par la poitrine des Finnois. La ligne Mannerheim se trouve là où est le front qui est constitué par des casemates qu'ils appellent des *corsos*. Quelques-uns étaient bétonnés, mais la plupart étaient creusés sous terre recouverts d'une couche de bois et de pierre. — Il y avait même un *corso* spécial pour leurs vaches, car ils se nourrissent en grande partie de lait.

Avec une poignée de trois cents hommes, ils arrivaient à encercler une division russe de dix-huit mille hommes. Ils utilisaient si bien leur connaissance du terrain pour se cacher, que chaque fois que les Russes essayaient

de percer les lignes finlandaises, les Finnois tiraient sur eux du haut d'un arbre, d'un buisson, etc. Les Russes reculaient, croyant avoir affaire à des puissances maléfiques! Le comble de l'audace pour les Finnois était d'attendre qu'une autre division russe vienne au secours de la première et de l'encercler également! Le cas s'est produit. Les Finnois attendaient patiemment que les Russes soient gelés et venaient tranquillement ramasser le matériel, du reste toujours en mauvais état et mal entretenu, ainsi que les chevaux mal nourris. Des monceaux de cadavres jonchaient la neige, raidis par le froid. Trois cent mille Russes ont péri pendant la guerre.

Les Finnois ont un mépris total du danger et de la mort, ce qui fait leur force et en même temps leur faiblesse. Leurs conditions d'existence, extrêmement difficiles vu le climat et la pauvreté du pays, les obligent à être durs envers eux-mêmes et envers les autres.

Aucune difficulté ne les rebute. A l'opposé du fatalisme slave qui laisse courir les événements, le Finnois, sans aucun plan préconçu, se dit toujours qu'il finira bien par triompher de l'obstacle. Aucun bombardement, aucun raid d'avion même très nombreux (ils n'hésitaient pas à nous envoyer chercher des blessés, même lorsque des dizaines d'avions ennemis sillonnaient le ciel), aucune tempête de neige ne les empêchait de parcourir les routes avec des camions chargés de munitions, de ravitaillement. Ils essayaient simplement autant que possible de circuler seulement la nuit. Mais les dernières semaines de la guerre, ils roulaient de jour également. Ils déblayaient continuellement les routes avec des chasse-neige très primitifs. — En temps de paix, on ne circule en Carélie qu'en traîneaux.

Les routes, en Carélie, étroites, tortueuses, bordées

de chaque côté d'un profond fossé recouvert de neige, n'étaient souvent qu'une piste creusée de deux profondes ornières qu'il fallait faire bien attention de ne pas quitter. Il était extrêmement difficile de croiser une autre voiture. Chaque trajet que je faisais, conduisant l'ambulance, était une bataille avec le volant, et ceci dans l'obscurité ou avec la lumière des phares recouverts d'une épaisse couche de peinture bleue et d'un écran en zinc attaché par des fils de fer.

Voici deux lumières clignotantes dans la nuit, devant nous, deux toutes petites lumières. Quelque voiturette de l'état-major. J'avance. C'est un énorme camion de marque américaine utilisé pour le transport des munitions. A lui seul il occupe toute la largeur de la route. Je m'arrête. Il s'arrête, tout le monde descend pour étudier la nature du terrain. Ma compagne piétine la neige, pour voir exactement où commence le fossé, indique au camion d'avoir à reculer un peu pour se ranger plus à droite, et je commence le passage à l'extrême ralenti, ayant juste quelques millimètres pour croiser.

Un peu plus loin, il faut prendre la pelle et tasser la neige avant de se risquer. Il fallait aussi se méfier des passages anti-tanks qui sont constitués par six trous profonds, espacés et bordés de chaque côté par des blocs de rochers. Mais il règne sur la route une grande solidarité et chacun s'aide avec bonne humeur à se tirer, se pousser, se sortir du fossé! Évidemment, mon précieux chargement de blessés m'obligeait à une prudence extrême, car je ne pouvais me payer le luxe de tomber dans le fossé!

*
* *

C'est en Finlande que, pour la première fois, je vis

des blessés; je vis des hommes jeunes et robustes faits pour travailler, procréer, mener une vie paisible, aux chairs labourées par le fer et la cruauté des hommes. Je me suis habituée peu à peu à les regarder, même lorsqu'ils avaient des blessures affreuses, à les encourager d'un regard ou d'une parole, avec les quelques mots de finnois que j'ai pu apprendre.

Les Finnois n'avaient jamais l'air de souffrir. Pas un cri, pas un gémissement, pas une plainte. Je n'ai jamais vu un visage crispé par la douleur. Ils ont tous l'air résigné, une lueur grave au fond des yeux, confiants qu'on fera le maximum pour les sauver, mais préparés à mourir s'il le faut. Lorsqu'ils se sentent sérieusement atteints, ils demandent au docteur :

— « Est-ce que je vais mourir? »

Si le médecin leur fait comprendre que leur cas est désespéré, ils disent :

— « Ne me faites rien, laissez-moi mourir dans un coin, occupez-vous de ceux qui peuvent être sauvés. »

Le pasteur attaché à l'hôpital, secondé par la main féminine d'une Lotta, venait les aider dans le passage difficile.

Les Russes, eux, se plaignaient et gémissaient lamentablement, même légèrement blessés; ils essayaient d'apitoyer médecins et infirmières par des simagrées de toutes sortes.

Les Finnois traitaient les prisonniers très humainement, les considérant comme des êtres irresponsables. Ils n'avaient de haine que pour les aviateurs. Un jour, on nous montra un capitaine aviateur russe prisonnier et on nous dit :

— « Regardez ceux qui viennent tuer nos femmes et nos enfants! »

Ce capitaine était du reste parfaitement illettré et on

avait trouvé sur son avion un appareil de précision valant, paraît-il, trois cent mille francs, dont on avait la preuve qu'il ne s'était jamais servi. Les Finnois étaient enchantés de se l'approprier.

Les Finnois craignaient beaucoup de tomber prisonniers des Russes, sachant comment ils seraient traités. Une fois, un officier finnois fait prisonnier put être dégagé par une patrouille finlandaise, mais les Russes avaient attaché ses mains tellement serrées, qu'elles étaient gelées et on dut les couper.

*
* *

Les Finlandais avaient été sauvés des Russes en 1920 par dix mille Allemands venus à leur secours, aussi leur en avaient-ils gardé une grande reconnaissance et ne comprenaient-ils rien à l'accord germano-russe ni pourquoi leur ancienne alliée ne venait plus à leur secours.

L'allemand était la seule langue obligatoire dans les écoles. Aussi ai-je eu beaucoup de mal à me faire comprendre, ne parlant qu'anglais et français. La propagande allemande était certainement très grande. Nous eûmes la surprise même d'être prises parfois pour des Allemandes par des soldats finnois; ils n'imaginaient pas qu'une aide étrangère puisse leur venir d'ailleurs que d'Allemagne.

Mais je dois dire que le jour de la signature de la paix russo-finlandaise, les Finnois ont compris qu'ils avaient été joués et leur première réaction a été de vouer une haine féroce à leur ancien allié. Un jeune médecin me dit : « Je ne recommanderai plus jamais à mes malades des spécialités allemandes! » Un représentant de commerce me demanda : « Où peut-on commander en

France des thermomètres médicaux ? » D'autres encore se sont présentés à la Légation de France, voulant s'engager pour venir se battre sur la ligne Maginot.

Deux médecins réfugiés allemands qui avaient offert leurs services dans un hôpital du front se virent congédiés un peu brutalement à la fin des hostilités, le médecin-chef ne voulant pas d'Allemands, même réfugiés, sous son toit!

*
* *

La paix conclue, je fis un long voyage pour rentrer à Helsinki. Sur la route, je dépassais des colonnes de soldats qui redescendaient des lignes, épuisés et vaincus non par la force, mais par le nombre. Les Finnois, pendant les deux derniers mois de la guerre, n'ont pour ainsi dire pas reculé. Nous avons vécu pendant deux mois au même endroit, à une dizaine de kilomètres des lignes ennemies, et ce n'est que quelques jours avant la paix qu'on commençait à parler d'évacuation.

Le miracle ne pouvait plus durer, les forces humaines ont quand même des limites, on ne pouvait demander aux mêmes hommes qui étaient depuis le début de la guerre, c'est-à-dire quatre mois, en première ligne, sans aucune relève, de continuer. Ils étaient épuisés, dormant n'importe où, dans n'importe quelle position, assourdis par le bruit d'une canonnade perpétuelle, les Russes ne ménageant guère leurs munitions.

*
* *

Sur le chemin du retour, je traversai des villes et des villages, les uns épargnés, d'autres effondrés sous les

bombardements et les incendies. Je vis des usines, des hôpitaux, des écoles, des églises, le tout d'un style ultra moderne, des ponts, des viaducs sauvés par la maladresse des Russes. Je fis les derniers cent kilomètres sur un véritable autostrade et j'arivai enfin à Helsinki où de nombreux monuments sont inspirés de Le Corbusier.

La Finlande s'est élevée, a bâti, s'est enrichie en vingt ans par la seule volonté de son peuple jeune, fort, honnête et travailleur. La Finlande n'a aucune autre ambition que de vivre libre et heureuse, avec ses forêts, ses lacs, sa poésie et ses chants nostalgiques et mystérieux, et du produit de son dur travail de bûcherons.

HENRIETTE MENDELSOHN.

Le Portugal et son chef : Oliveira Salazar

Le Portugal, qui se prépare à fêter solennellement le double centenaire de sa fondation en 1140 et de sa restauration en 1640, a joué dans le monde un rôle considérable en raison de sa large participation à la croisade des pays chrétiens contre les Maures et surtout en vertu de ses exploits maritimes qui marquent l'aube de l'histoire moderne. Placé à l'extrême-Occident de l'Europe et voisin d'un pays puissant, il a su garder jalousement son indépendance, malgré le prestige de la culture espagnole, la force du nombre et de nombreuses tentatives armées d'absorption. En 1580, Philippe II d'Espagne réussit à se faire proclamer roi de Portugal. Mais le 1er décembre 1640, les Portugais chassèrent les Espagnols qui, après plusieurs années de luttes meurtrières, durent renoncer au rêve de l'unification de la Péninsule.

Le passé du Portugal est chargé de glorieux souvenirs. Dès le début de son existence, il a été empoigné par la séduction de l'Océan. Ses navigateurs fouillèrent la mer en tous sens, fournissant aux autres pays européens la possibilité de s'enrichir et de s'étendre. A l'époque glorieuse des découvertes, le Portugal fut le premier. Aucun autre pays du monde n'a collaboré aussi largement et efficacement que lui à l'entreprise d'hégémonie

de l'Europe et d'expansion de la civilisation chrétienne.

Mais la vie des peuples, comme celle des individus, n'est pas uniforme. A une période de gloire succèdent souvent les crises, la déchéance, parfois la mort. Le Portugal a subi, au cours du dernier siècle, la crise la plus grave de son histoire. D'autres pays, qui ont adopté le régime parlementaire sans y être préparés, ont réussi à s'y adapter après une période plus ou moins longue de troubles et d'agitation. Au Portugal, le parlementarisme fut inauguré après une longue série de luttes intestines qui ont ruiné le pays, et depuis lors celui-ci n'a presque plus connu la paix, condition indispensable de tout progrès social. Avec la chute de la monarchie, le désordre ne fit que s'accroître.

La multiplicité et l'indiscipline des partis, le manque d'éducation politique du peuple, l'esprit révolutionnaire entretenu par les propagandistes républicains et plus tard par les meneurs communistes, le faible rendement de l'agriculture et des rares industries, l'état arriéré de l'outillage économique, tous ces facteurs ont provoqué un malaise profond qui s'est traduit par la débâcle financière, les luttes sociales et le gâchis politique.

Au point de vue financier, il suffit de remarquer que le déficit budgétaire était chronique depuis plusieurs années. On n'osait y toucher.

Le total des déficits accumulés depuis dix ans dépassait deux milliards et demi d'*escudos*; le Trésor devait à la Banque de Portugal un milliard et demi environ; les Bons du Trésor en circulation étaient passés (toujours en dix ans) de 33.763.000 escudos à 1.245.800.000. L'État avait emprunté à 9, 10, 11 et 13 %. Son compte débiteur à la Caisse générale des Dépôts, de 51 millions en juin 1918, allait à 600 millions en 1928. A l'étranger, la dette flottante, qui était de 27 millions d'*escudos* en 1918, atteignait 147 millions en 1928. Il n'y avait plus de prévisions ni de comptes. On dépensait sans savoir comment. Il n'y avait même plus

e budgets. Celui de 1922-1923 avait présenté un déficit supérieur u total de toutes les recettes, ordinaires et extraordinaires; le suiant ne put être approuvé qu'après un retard inconstitutionnel; elui de 1924-1925 ne put même pas être discuté. C'était le régime les douzièmes à jet continu [1].

Les essais de relèvement de 1892, de 1907 et de 1917 chouèrent lamentablemnt. L'étalon-or fut abandonné n 1891 et depuis lors la valeur de la monnaie n'a cessé le diminuer, par suite des inflations successives et du lésordre politique et social. On évaluait à soixante-dix nillions de livres le total des capitaux expatriés [2]. L'État erdait peu à peu tout crédit à l'intérieur comme à l'étranger.

Quant aux luttes sociales, l'agitation révolutionnaire égnait au Portugal depuis des années. On s'était habitué aux mutineries et aux coups d'État périodiques, et certaines années furent marquées par deux ou trois soulèvements révolutionnaires. Dans l'espace de quinze années, on compte plus de vingt révolutions. Elles n'étaient le plus souvent que de simples *pronunciamientos* entrepris par des politiciens qui voulaient à tout prix s'emparer du pouvoir; mais, par la suite, elles prirent un caractère social qui les rendait dangereuses, ce qui n'a rien d'étonnant : toutes ces révoltes étaient une école permanente d'indiscipline. Les attentats terroristes, les grèves se multipliaient. De 1920 à 1925, — la période la plus agitée de la vie politique portugaise, — trois cent vingt-cinq bombes éclatèrent à Lisbonne, faisant un nombre considérable de victimes.

En ce qui concerne l'organisation politique, le désor-

1. P. Lavagne, *La renaissance financière et économique du Portugal,* dans *Revue des Sciences politiques,* juillet-septembre 1935.
2. Cf. M. Caetano, *A obra financeira de Salazar viala pelo professor Mascelo Caetano,* Lisbonne, 1934, p. 4.

dre était complet. Les gouvernements se succédaient au pouvoir et s'effondraient les uns après les autres comme des châteaux de cartes. Il y en a eu quarante-quatre depuis la proclamation de la Constitution républicaine (21 août 1911). Les élections n'avaient aucune signification politique, du fait des fraudes et des marchandages auxquels les caciques recouraient pour faire triompher les partis qui les entretenaient à leur service.

Le pays était las; on ne voyait pas d'issue. Le 28 mai 1926, le général Gomes da Costa, commandant du corps expéditionnaire portugais pendant la Grande Guerre, se souleva avec le concours de toute l'armée et, sans avoir besoin de recourir à la violence, prit le pouvoir. Tout le monde était d'accord sur la nécessité de chasser les politiciens. Le général Gomes da Costa était un militaire de haute valeur et de grand prestige, mais il ne connaissait rien aux problèmes complexes de la gestion des affaires publiques. Son mouvement, surgi du fond de la conscience nationale, accepté avec enthousiasme dans tout le pays, n'avait pas de programme bien établi. On voulait sauver le pays, mais on ne savait comment résoudre les difficultés énormes que soulevait ce relèvement.

Lors de la constitution du premier gouvernement dictatorial, on avait parlé au général d'un professeur de Coïmbre, très compétent dans les questions financières. Il le fit venir à Lisbonne et il lui offrit le portefeuille des finances. Salazar refusa, à moins qu'on n'acceptât certaines conditions qu'il estimait indispensables. Elles étaient les suivantes :

a) Chaque ministre s'engage à ne jamais dépasser les crédits que lui attribuera le ministre des Finances.

b) Les actes des différents ministères susceptibles d'augmenter les dépenses ou de diminuer les recettes de l'État seront préalablement soumis au ministre des Finances.

c) Ce dernier pourra opposer son *veto* à toutes les augmenta-

ons de dépenses, si les crédits correspondants ne sont pas assu-s.

d) Le ministère des Finances collaborera obligatoirement avec s autres ministères à toutes les mesures relatives à la réduction es dépenses ou à la perception des recettes, afin que tout puisse organiser, autant que possible, selon des règles uniformes.

Ces conditions ne furent pas acceptées et Salazar etourna à son enseignemnt de Coïmbre. Le malaise aggravant, on s'adressa au Comité financier de la ociété des Nations en vue d'obtenir un emprunt. Des xperts vinrent à Lisbonne; après une étude minutieuse e la situation, le comité exigeait certaines garanties, t notamment le contrôle de l'application de l'emprunt. ette exigence, d'ailleurs compréhensible, souleva une ive réaction dans le pays. Elle eut l'heureux effet de isposer le peuple à consentir les lourds sacrifices que le edressement financier du pays demandait. En présence e cette réaction, on rappelle Salazar : il regagne Lis-onne en déclarant que, si on l'empêche de travailler, il epartira pour ne plus revenir. Mais qui était Salazar?

*
* *

Salazar est né en 1889 au sein d'une famille modeste Santa Comba Dão, petite ville de la province de Beira lta. Il fit ses premières études au séminaire de Viseu et, yant abandonné les études théologiques, prit le grade e docteur en droit à l'Université de Coïmbre. A l'âge e vingt-sept ans, il est professeur à cette même Uni-ersité, charge qu'il a exercée jusqu'à la date de son ntrée dans le gouvernement (28 avril 1928). Il ne s'est mais occupé de politique. Catholique fervent, il gure parmi les fondateurs du Centre Académique e la Démocratie chrétienne, organisme destiné à

répandre la doctrine philosophique et sociale chrétienne parmi les jeunes universitaires. Il collabora également à la fondation du Centre Catholique, qui défendait les droits de l'Église et de la conscience chrétienne contre la démagogie anticléricale. Les dirigeants du Centre Catholique le firent élire député, mais il n'assista qu'à une séance. Les luttes politiques et le verbiage du Parlement l'écœuraient.

Devenu ministre, il apporta aux problèmes de l'administration publique l'attention méticuleuse et l'étude approfondie qu'il employait dans la préparation de ses cours d'Économie politique et de finances. Dès le début il a conçu son plan et il le réalise patiemment et méthodiquement sans défaillance et sans relâche. En prenant le portefeuille des Finances, il déclare :

C'est en vain que l'on espérerait voir les circonstances de la vie portugaise changer miraculeusement, comme d'un coup de baguette magique. On obtiendrait même de bien pauvres résultats si le pays n'était pas disposé à tous les sacrifices nécessaires et décidé à me suivre avec une entière confiance en mon intelligence et en mon honnêteté — *confiance absolue, mais sereine et calme, sans enthousiasmes exagérés ni découragements.* Je l'éclairerai sur le chemin que je compte prendre, sur les raisons et la signification de tout ce qui ne sera pas clair par soi-même; il aura toujours à sa disposition tous les éléments nécessaires pour juger la situation. *Je sais très bien ce que je veux et où je vais,* mais que l'on n'exige pas de moi que j'atteigne le but en quelques mois. Au demeurant, que le pays étudie, fasse des observations, réclame, discute, mais qu'il obéisse quand sera venu pour moi le moment de commander [3].

Fidèle à ce programme, Salazar se met au travail et ne s'interrompt que pour parler au pays et lui rendre compte de l'œuvre accomplie et du travail à réaliser. Se

3. O. Salazar, *Une révolution dans la paix,* Paris, s. d., p. 45.

iscours ne ressemblent guère à ceux d'autres hommes olitiques. Il n'est pas un tribun. « Il s'exprime en ter-nes précis et calmes, dépouillés de tout effet oratoire, ur le ton d'un président de conseil d'administration 'adressant à ses actionnaires [4]. »

Il ne cherche pas l'éloquence, déclare M. Maeterlinck, et, s'il la encontre, ne la remarque point. Il se contente de dire, aussi irectement, aussi exactement que possible, ce qui lui dicte son evoir. Ces harangues sont plutôt les confidences d'un grand hef, d'un grand administrateur qui rend compte à sa patrie de e qu'il a voulu faire et de quelle manière il l'a fait. De ces con-dences émanent spontanément, peut-être à son insu et sans qu'il s souligne, les plus sages, les plus urgentes, les plus efficaces çons politiques [5].

En effet, le recueil de ses discours constitue un véri-able traité de philosophie politique et sociale. Sans le ouloir, il est toujours le pédagogue qui cherche à ins-ruire ceux dont il s'occupe. Mais on aurait tort de pren-re Salazar pour un théoricien qui, épris de certaines loctrines, cherche à les réaliser sans tenir compte des aits.

Certes, Salazar a une doctrine qu'il a puisée large-nent dans les documents pontificaux et dans la sociolo-gie chrétienne. Il a un idéal qu'il n'abandonne jamais, nais il possède à un degré supérieur le sens des réalités. l sait choisir le moment opportun pour prendre une lécision. Sa politique représente une marche ascension-nelle vers l'État corporatif chrétien, mais une marche ente et prudente. L'improvisation politique lui semble oujours funeste. Tandis que Mussolini, essentiellement opportuniste, change souvent de politique et parfois

4. E. Schreiber, *Le redressement portugais,* dans *L'Illustration* du 23 juillet 1938, p. 399.
5. M. Maeterlinck, dans l'introduction du livre *Une révolution dans la paix,* p. 11.

même de doctrine, — ne l'a-t-on pas vu devenir raciste ? — Salazar possède une doctrine et veut à tout prix la réaliser. Les institutions qu'il a créées sont le fruit de ses réflexions personnelles sur les problèmes politiques. Mais les institutions politiques portugaises ne sont pas seulement la mise en œuvre d'une doctrine [6], elles sont un essai heureux de réajustement du politique au social et elles se caractérisent par une adaptation fidèle aux besoins du pays et à la tradition nationale. Dans ses discours, Salazar a souligné à maintes reprises la place importante qu'il faut réserver à la tradition dans l'organisation politique et il a flétri la politique idéaliste de ceux qui, « obsédés par leurs doctrines ou par leurs rêves de portefeuilles, ne se soucient point de connaître les hommes ou de savoir comment vivent les nations et prétendent plier le monde à leurs vues abstraites [7] ».

Arrivé au pouvoir en 1928, il n'a fait publier la Constitution et la législation corporative que cinq ans plus tard, en 1933. Les Constitutions politiques sont généralement des documents rigides, destinés, dans l'esprit de leurs auteurs, à la perpétuité. De là, les obstacles qui rendent très difficiles et parfois presque impossibles les révisions constitutionnelles. Dans le Droit Constitutionnel moderne, on remarque une tendance à faciliter ces changements. Mais aucune Constitution n'accorde autant de facilités dans ce domaine que la Constitution portugaise. Promulguée le 19 mars 1933, la Constitution a déjà été retouchée, bien que légèrement, à plusieurs reprises [8].

6. Que nous avons cherché à dégager dans notre ouvrage : *La constitution sociale et politique portugaise.*

7. O. Salazar, Discours prononcé le 28 avril 1938, lors de la clôture de l'Assemblée nationale.

8. La première Assemblée nationale étant pourvue, d'après l'article 139, de pouvoirs constituants. D'autre part, de dix en dix ans

Dans la conduite politique de Salazar, point de ces
olte-faces qui caractérisent la politique de certains dic-
teurs. Le pays sait ce que veut son chef et peut être
ir qu'il y arrivera, le moment venu. Salazar est doué
une volonté forte que rien ne décourage. Tout autre
ue lui eût renoncé. Outre les difficultés de sauvetage
es finances ruinées, il y avait d'autres obstacles : les
trigues politiques, l'esprit partisan et routinier de
ombreux fonctionnaires, les complots révolutionnaires,
s luttes d'intérêts particuliers, les mauvaises habitudes
ntractées au cours du dernier siècle, enfin les graves
fficultés d'ordre international, survenues après le dé-
enchement de la guerre espagnole. D'autre part, il
nvient de remarquer qu'à l'encontre d'autres dicta-
urs, Salazar n'a pas de parti politique pour le soute-
ir et lui garantir l'exercice du pouvoir absolu. Sa force
ît dans son prestige et dans l'œuvre accomplie. Et, à
longue, ses collaborateurs, ses chefs (Salazar n'est
evenu Président du Conseil qu'en 1931) et le pays ont
û se convaincre qu'on ne pouvait plus se passer de lui.
ux heures les plus difficiles, quand il veut imposer une
éforme qui suscite de graves mécontentements, Salazar
recours à son arme la plus puissante, la menace de
oucler ses valises et de reprendre définitivement à
oïmbre sa vie tranquille de professeur. Cette simple
enace a dérouté plusieurs adversaires.

Les interventions de Salazar dans les divers domaines
e l'administration publique sont décisives. Plusieurs
éformes qu'il a prises au cours de ces dernières années,

Assemblée nationale en exercice jouit de pouvoirs constituants et
Président de la République peut encore, moyennant certaines
onditions, déterminer que l'Assemblée nationale à élire sera douée
e pouvoirs constituants relativement à certains points concrets
pécifiés dans le décret (art. 134 et 135).

il n'a pas osé les décréter plus tôt parce qu'il sentait ne pas pouvoir le faire encore, il n'aime pas la violence, et sa dictature a été la plus bienveillante de toutes celles que l'Europe a connues. Mais, le moment d'agir arrivé, il tranche dans le vif, détruit les abus et organise les services en vue de leur plein rendement, sans se laisser impressionner par les plaintes ou les protestations. Ainsi, il y a deux ans, d'une série de décrets réorganisant l'armée. Problème difficile. Aucun des ministres de la guerre précédents n'avait osé y toucher, de peur de s'y brûler les doigts. Il fallait modifier des situations depuis longtemps établies, déraciner des habitudes, léser certains intérêts qui affectaient les hauts commandements de l'armée. Salazar se fit nommer ministre de la Guerre par le Président de la République, il fit appel au concours d'un jeune officier, investi des fonctions de sous-secrétaire d'État à la Guerre, et, après plusieurs mois d'étude approfondie des problèmes militaires, publia la réforme depuis longtemps attendue.

Un autre trait caractéristique de la personnalité de Salazar, auquel nous avons déjà fait allusion, est son indépendance [9]. Le pays sait que l'exercice du pouvoir lui impose de durs sacrifices et un rude travail. Le pays sait qu'il n'a pas de parti, ni de clientèle, qu'il ne conserve pas les rênes du pouvoir pour son avantage personnel, et cette conviction donne à Salazar une autorité et un prestige que d'autres gouvernants, appuyés sur la force armée ou sur la cohésion d'une majorité instable, peuvent lui envier. Quand on se sacrifie pour le bien du pays, on a le droit de commander. Or, à l'intelligence et à la volonté, Salazar allie un désintéressement absolu. On raconte qu'un jour, en se rendant au Ministère de

9. Voir G. de Reynold, *Portugal,* Paris, 1936, p. 268.

inances, il fit une chute qui causa une fracture compliquée. Ayant dû séjourner longtemps dans une clinique, le gouvernement lui fit savoir que les dépenses seraient couvertes par le Trésor, l'accident étant survenu dans l'exercice de ses fonctions. Il refusa et préféra contracter un emprunt.

Le peuple sait aussi que Salazar mène une vie simple. Il a vécu jusqu'ici dans une petite maison, comme un employé. A l'heure actuelle, il réside dans une villa qui communique avec le palais de l'Assemblée nationale, où sont installés les bureaux de la Présidence du Conseil. Il fuit délibérément toute popularité. On le voit très rarement dans les grandes manifestations ou dans les banquets politiques.

*
* *

N'aura-t-il donc pas de défauts ? Il a les défauts de ses grandes qualités. On lui reproche parfois d'être démesurément attaché à ses opinions personnelles. Mais n'est-ce pas un trait caractéristique de toute personnalité forte ? On le dit aussi autoritaire à l'excès. D'autres, à l'extrême droite, lui reprochent d'être trop peu sévère à l'égard des ennemis du régime. Sa prudence leur semble timidité et lenteur exagérée. M. Olof Hoijer s'est fait l'interprète de cette tendance dans un article publié dans la revue *Sciences politiques* du mois d'août 1937 sous le titre : *Derrière la façade de la dictature portugaise*. Dans un entretien accordé à M. Henri Massis et publié dans le *Je suis partout* du 8 avril 1938, Salazar a déclaré :

Ce que je me propose, c'est de faire vivre le Portugal *habituellement*! Voilà qui déconcerte et qui déçoit surtout les jeunes. Ils voudraient vivre d'une vie intense, frénétique. Les démonstrations grandioses et tumultueuses de la vie allemande ou italienne,

le style de Hitler ou de Mussolini fascinent leur imagination. Ils souhaitent que je les enflamme d'une sorte de haine sacrée, que je les dresse farouchement contre leurs ennemis ! Ce n'est pas mon but : je veux *normaliser la nation* : la révolution, je la fais dans la paix.

D'autres critiquent son isolement de la foule. Mais cet isolement est à la fois une caractéristique de son tempérament et une défense contre le temps perdu.

Je n'arrive pas à comprendre, dit-il, comment il serait possible à un ministre d'aller partout, de présider des banquets, des cérémonies, des sessions solennelles, de paraître à toutes les fêtes et à toutes les réceptions [10].

On peut faire un autre reproche à Salazar et celui-ci nous semble le plus grave et le plus fondé. Il ne s'est pas encore préoccupé suffisamment du délicat et important problème de former des collaborateurs et des exécutants. Notamment en ce qui concerne l'organisation corporative, le manque de dirigeants et de propagandistes dévoués au bien de la communauté est une des causes du mauvais rendement de plusieurs organismes. Certaines réformes se sont révélées inefficaces, faute d'une exécution loyale, intelligente et adéquate. Le Portugal est un des rares pays de l'Europe où il n'y a aucune école de sciences sociales ou de sciences politiques, lacune d'autant plus regrettable que plus vaste est la portée de ses lois et de ses institutions sociales. Malheur à ceux qui croient à l'omnipotence de la loi et du règlement! Si les belles déclarations sociales de la Constitution et du Statut du Travail national ne doivent pas rester lettre morte, il faut que la vie politique et sociale portugaise, toute pétrie de l'individualisme qui a régné en maître

10. A. Ferro, *Salazar, le Portugal et son chef*, Paris, 1934, p. 170.

absolu pendant plus d'un siècle, change complètement d'orientation. La loi est impuissante pour corriger les opinions et redresser les sentiments. Pour que des idées nouvelles et hardies arrivent à prendre corps et entrent dans le domaine des faits accomplis, il faut un long travail de formation et de pénétration qui a été très délaissé par les gouvernants portugais. Le ministre de l'Éducation nationale a fondé récemment un mouvement dénommé *Jeunesse Portugaise,* qui poursuit le développement physique des jeunes et leur formation politique et sociale. Mais l'action de cet organisme nous semble insuffisante. La réforme politique et sociale portugaise ne réussira que si elle est soutenue par une élite de jeunes bien formés dont la bonne volonté soit au service d'un esprit éclairé et riche de connaissances sociales.

La misère profonde dont les ouvriers, surtout agricoles, sont victimes, est une tache qui ternit la beauté du régime portugais. En dépit des efforts déjà poursuivis en vue du relèvement de la classe ouvrière, tels que la fondation nationale pour la *Joie au Travail,* la construction de quartiers ouvriers, les contrats collectifs et les améliorations obtenues par eux, etc., les conditions de vie des travailleurs dans l'ensemble du pays sont déplorables. Dans l'agriculture, et même dans les travaux publics, les hommes touchent des salaires dérisoires pour un travail dur et prolongé. Certains principes sociaux consignés dans la Constitution et dans le Statut du Travail national sont loin d'être appliqués; et, chose plus regrettable encore, l'État est parfois le premier à les transgresser dans sa conduite envers les petits fonctionnaires et employés. Dans les réformes administratives déjà publiées, on a remarqué avec surprise que les petits employés subissaient une réduction de leurs modestes traitements, tandis que les hauts fonctionnaires voyaient

augmenter directement ou indirectement leurs revenus. Ainsi notamment du personnel des P.T.T. Salazar, dont nous avons souligné l'œuvre remarquable à plusieurs points de vue, ne s'est pas encore suffisamment préoccupé du gros problème de l'amélioration des conditions de vie des travailleurs.

Certains abus pratiqués sous le couvert de l'organisation corporative, encore par trop bureaucratique et centralisatrice, provoquent d'assez nombreux mécontentements, parfois légitimes.

La censure, toujours en vigueur au Portugal, suscite aussi des mécontentements et des révoltes, d'autant plus que les censeurs, recrutés parmi des officiers sans formation adéquate, la rendent odieuse par un exercice souvent abusif et maladroit. La critique juste, modérée et constructive des lois et des actes des ministres joue un rôle précieux dans le gouvernement des peuples. Salazar l'a affirmé à plusieurs reprises; mais on refuse pratiquement la publication de toute opinion censée contraire aux vues et aux agissements du Gouvernement.

Telles sont les principales critiques que l'on adresse à la politique de Salazar. D'autres griefs sont le reflet de passions partisanes, ou le fruit de généralisations indues et d'observations hâtives. Quelles que soient ses préférences politiques, l'observateur consciencieux se voit obligé de rendre hommage à l'effort poursuivi [11]. L'ins-

11. Voici quelques témoignages significatifs : « ... C'est en Salazar qu'il faut voir le modèle du gouvernant compétent, la plus belle incarnation de l'homme d'État » (A. Frantzen, *La leçon de Salazar,* dans *Revue de l'ordre corporatif,* mars 1937, p. 374.

« Salazar représente dans le monde moderne la spiritualité et l'intellectualité pures, imposant son prestige à la force brutale de la matière » (L. de Poncins, *Le Portugal renaît,* Paris, 1936, p. 197).

Salazar a établi au Portugal « la dictature la plus honnête, la

'abilité mentale et politique est sans doute un des traits es plus caractéristiques de la vie contemporaine et une les sources les plus fécondes de malaise et d'inquiétude dans le monde où nous vivons. Il y a des pays où la contradiction règne à l'état permanent. Il y a des gouvernants passionnés et aventureux toujours prêts à abandonner comme surannés les principes et les alliances qui hier encore étaient la base de leur activité. L'Europe est devenue un vaste champ de manœuvres politiques où toutes les valeurs qui étaient à la base de notre civilisation sont mises en discussion. Duperies, coups de force et volte-face sont à l'ordre du jour. Dans ce monde troublé et inconstant, Salazar offre l'exemple d'un chef politique qui sait ce qu'il veut, le déclare ouvertement et reste fidèle à ses principes en dépit des difficultés.

La conduite du Portugal vis-à-vis de la guerre d'Espagne manifeste la fermeté et la cohérence qui caractérisent la politique extérieure de Salazar. L'éclosion de la lutte a placé Salazar devant des problèmes d'une extrême gravité. D'un côté, la menace d'une révolution sociale et le danger d'être broyé par l'avalanche communiste. De l'autre, l'influence naziste dans l'Espagne de Franco représentait un danger pour la sûreté nationale et pour la paix européenne. Salazar a pris dès le début de la guerre espagnole une position nette et il a parlé au monde, à Genève, au sein de la Commission de non-intervention et dans les chancelleries, le langage fort de la vérité. Il a été longtemps mal compris, mais les faits se sont chargés de lui donner raison. Et, lors du discours prononcé le 27 octobre 1938, Salazar a pu affirmer que le

plus sage et la plus mesurée de l'Europe, en même temps qu'une des plus fermes et les plus persévérantes dans ses applications » (J. Bainville, *Les dictateurs,* Paris, 1935, p. 270).

Portugal n'avait pas à rectifier la position prise dès le début du conflit, « position qui était la seule conforme à notre éthique politique et aux intérêts réels du pays ».

*
* *

Il nous reste à étudier un dernier point dont l'importance n'est pas à souligner. Quels sont les rapports entre le régime portugais et le régime fasciste? Certains esprits simplistes prétendent englober sous la désignation de fascistes tous les pays qui ont abandonné le système parlementaire. Pour eux, il n'y a que deux régimes possibles : le régime parlementaire, qui est celui des peuples adultes, et ce qu'ils appellent dédaigneusement les régimes fascistes. « C'est une erreur de notre temps, écrit M. G. de Reynold, de vouloir à tout prix opposer la thèse à l'antithèse; c'est oublier qu'il y a toujours un troisième terme. Ici, le troisième terme, c'est précisément l'autorité [12]. »

Interrogé par M. Ferro sur les traits de ressemblance entre le fascisme et le régime portugais, Salazar répond :

> Notre Dictature se rapproche, évidemment, de la Dictature fasciste par le renforcement de l'autorité, la guerre déclarée à certains principes de la démocratie, par son caractère nationaliste, sa préoccupation de l'ordre social. Elle s'en éloigne, cependant, par ses procédés de rénovation. La dictature fasciste tend vers un césarisme païen, vers un État nouveau qui ne connaît pas de limites d'ordre juridique ou moral, qui marche à son but, sans rencontrer ni embarras ni obstacles.

Il n'en est pas de même au Portugal où le pouvoir de l'État est limité par le droit et la morale, où la Constitu-

12. G. de Reynold, *Portugal,* Paris, 1936, p. 231.

ion définit les droits des individus, des familles et des autres corps sociaux dont l'assemblage forme la nation.

L'État nouveau portugais, au contraire, affirme encore Salazar, ne peut fuir, et n'y pense pas, certaines limites d'ordre moral qu'il juge indispensable de maintenir, comme balises, à son action réformatrice [13].

Salazar a rejeté à plusieurs reprises la confusion, fréquemment rencontrée à l'étranger, entre le régime portugais et le fascisme, notamment dans les discours du 28 avril 1938 à la clôture de l'Assemblée nationale, du 28 mai 1936 à Braga; il y a exposé les bases de l'État nouveau portugais : *Dieu, Vertu, Patrie, Tradition, Autorité, Famille, Travail.*

Nous n'avons pas à discuter Dieu. [...] Nous avons besoin d'absolu, et nous n'allons pas créer de nos mains, du sein des choses contingentes et éphémères, ce qui existe en dehors et au-dessus de nous, ni faire dévier vers l'État la fonction de décréter le culte, de définir les principes de la morale. Cette attitude nous a conduit à considérer le pouvoir comme limité moralement, et nous a valu de ne pas commettre l'erreur ou le crime de déifier l'État, la force, la richesse, la technique, la beauté ou le vice.

Plus loin il ajoute :

L'autorité est un droit et un devoir, devoir qui se renie lui-même s'il ne s'exerce pas; droit qui a sa meilleure assise dans le bien de tous. Et elle est aussi un don magnifique de la Providence, car sans elle ni la vie sociale ni la civilisation humaine ne seraient possibles.

Cependant,

l'autorité n'existe jamais pour elle-même, mais pour les autres; ce n'est pas une propriété, c'est un fardeau [14].

13. A. Ferro, *Le Portugal et son chef,* Paris, 1934, pp. 147-148.
14. O. Salazar, *Une révolution dans la paix,* Paris, s. d., pp. 266 et 268.

De ces déclarations catégoriques à souhait que nous pourrions multiplier ressortit la distance énorme qui, au point de vue idéologique, sépare le régime portugais du fascisme et des autres régimes analogues [15].

En ce qui concerne les institutions politiques et sociales, la différence n'est pas moins profonde. Tout d'abord il convient de remarquer que Salazar n'est pas un dictateur absolu. Il est placé sous la dépendance du chef de l'État qui peut le renvoyer quand bon lui semble. Le chef de l'État, lui, est élu par toute la nation et pour une période de sept ans. Pendant la durée de son mandat, il jouit de très larges pouvoirs, mais il ne peut pas les exercer sans la collaboration de son gouvernement, puisque le contreseing ministériel est exigé pour tous les actes présidentiels, à peu d'exceptions près. Quand il s'agit de certains actes plus importants prévus par la Constitution, il doit entendre l'avis du Conseil d'État. Si le maintien au pouvoir du gouvernement ne dépend aucunement des votes de l'Assemblée nationale, il lui reste cependant subordonné en ce qui concerne la gestion financière. En effet, c'est à l'Assemblée nationale que la Constitution accorde le droit de voter le budget. C'est à elle aussi qu'incombe le contrôle de la politique internationale, l'autorisation de contracter des emprunts, la ratification des traités, etc. Rien de semblable dans les régimes totalitaires. D'autre part, il n'y a au Portugal aucun parti d'État dont les membres jouissent d'une situation juridique particulière, comme c'est le cas du parti fasciste en Italie, du parti national-socialiste en Allemagne et du parti communiste en Russie. L'Union

15. « Ce qui fait la différence entre le régime de Salazar, d'un côté, et celui de Mussolini et d'Hitler, de l'autre, *c'est que, pour Salazar, l'individu a encore des droits irréductibles* » (M. Manoilesco, *Le parti unique,* Paris, 1936, p. 222).

ationale, fondée le 30 juillet 1930, n'est pas un parti olitique et ses membres ne jouissent d'aucun avantage égal. C'est une association dont tous les Portugais euvent faire partie; son but est la réalisation et la défense des principes fondamentaux de la Constitution.

En ce qui concerne l'organisation corporative, la différence est aussi très considérable. En Italie, le pouvoir central a créé de toutes pièces et jusqu'aux moindres détails l'organisation corporative; au Portugal, on s'est borné à créer les organismes-bases : syndicats nationaux, associations patronales, maisons du peuple, maisons des pêcheurs, etc., et les organes centraux : unions, fédérations, institut national du travail et de la prévoyance sociale, etc.

La république portugaise, écrit M. Salazar, est donc par définition un État corporatif, ce qui ne veut pas dire que l'organisation corporative se trouve en fait déjà réalisée dans tous les domaines où l'on reconnaît qu'elle est possible et qu'elle serait bienfaisante. Au contraire : au lieu d'une marche accélérée, une marche lente, mais sûre, tout comme si l'on essayait un système qui n'aurait encore jamais été pratiqué d'une façon assez générale pour que l'on puisse agir sans une extrême prudence [16].

Les corporations, dans le régime fasciste, sont essentiellement des organismes étatiques et constituent « une incarnation nouvelle du pouvoir dictatorial » [17]. Il n'en est pas de même au Portugal, où elles sont des organismes sociaux appelés à jouir d'une certaine indépendance

16. O. Salazar, *Une révolution dans la paix,* Paris, s. d., p. XXIII.

17. M. Prelot, *L'empire fasciste,* Paris, 1936, p. 250. — « Pour des fins de prospérité nationale — communes à tous les pays —, l'Italie et le Portugal organisent la corporation, mais ils lui assignent un rôle complètement différent. Rouage direct de l'État, selon la volonté de Mussolini, elle est un organe social contrôlé par l'État, selon la volonté de Salazar » (L. Salleron, *Un régime corporatif pour l'agriculture,* Paris, 1937, p. 100).

dans le domaine propre de leur activité. Si dans cette première phase d'organisation les organismes corporatifs sont encore soumis à un contrôle très sévère de l'État, cette situation n'est qu'un pis-aller requis par les conditions du pays et par le manque de formation des dirigeants corporatifs. Le but poursuivi est, d'après les déclarations de Salazar, la mise en valeur de l'initiative privée, « véritable ressort d'une vie sociale progressive » [18], tout en cherchant à concilier les intérêts particuliers à l'intérêt national. Salazar a répudié à maintes reprises l'intervention abusive de l'État dans le domaine économique, à ses yeux extrêmement dangereuse et qui mènerait à l'esclavage [19]. A l'économie dirigée par les gouvernants, il préfère « l'économie auto-dirigée, formule incontestablement supérieure » [20]. « L'insuffisance technique ou financière de nos entreprises particulières, déclare-t-il, nous contraindra, en l'occurrence, à aller trop loin à notre gré. Mais, bien décidés à aller jusqu'où il faudra, nous n'irons pas au-delà [21]. »

Mais le régime corporatif portugais ne s'écarte pas seulement du corporatisme fasciste par son esprit et son but, mais aussi par son organisation interne. L'organisation corporative fasciste vise les seules activités économiques; dans la Constitution portugaise, on prévoit que les corporations peuvent poursuivre des buts désintéressés : « des objectifs scientifiques, littéraires, artistiques ou d'éducation physique; d'assistance, de bienfaisance ou de charité ». Toutes les associations, y compris celles qui poursuivent le perfectionnement moral et

18. O. Salazar, *Une révolution dans la paix,* Paris, s. d., p. 183.
19. O. Salazar, Discours prononcé à la séance de clôture de l'Assemblée nationale, le 28 avril 1938.
20. O. Salazar, *ouv. cité,* p. 183.
21. O. Salazar, Discours du 28 avril 1938.

spirituel de leurs membres, ou développent une action susceptible d'élever le niveau spirituel de la nation » peuvent s'organiser corporativement, aux termes de l'article 45 du Statut du Travail national et de l'article 17 de la Constitution. Il y a encore au Portugal des organismes tout à fait caractéristiques, comme les maisons du peuple et les maisons des pêcheurs. Ils s'adressent à tous ceux qui vivent dans le milieu agricole ou maritime. Unitaires, ils comprennent tous ceux qui trouvent leurs moyens d'existence dans l'agriculture ou dans la pêche, sans distinction de patrons et d'ouvriers. Pour les maisons du peuple, seuls les chefs de famille jouissent du droit de vote dans les assemblées générales. Le législateur leur a assigné un but éminemment social : tout ce qui peut contribuer au relèvement des conditions de vie, matérielle et morale, des classes agricoles. Toute activité politique leur est interdite. On pourrait signaler encore d'autres différences, comme l'organisation de la Chambre corporative, qui, en raison de sa composition et de l'influence qu'elle exerce dans la vie politique portugaise, est un organisme tout à fait différent de ceux que l'on rencontre ailleurs.

L'État corporatif portugais est un État nationaliste, mais il s'agit d'un nationalisme qui n'a rien d'agressif. Dans le rapport qui précédait le projet de Constitution approuvé par le plébiscite du 19 mars 1933, on lit : « Un État totalitaire qui subordonnerait tout sans exception à l'idée de nation ou de race par lui représentée, en morale, en droit, en politique et en économie, donnerait naissance à un absolutisme pire que celui auquel les régimes libéraux avaient succédé. »

Enfin, qu'il nous soit permis de signaler un dernier trait caractéristique. Le corporatisme qu'on cherche à réaliser au Portugal, — celui qui, sans aucun doute,

« présente un caractère plus libre » [22] et par là se rapproche le plus du corporatisme d'association, — n'est aucunement un article d'exportation.

Sans vouloir dire que le régime politique du Portugal vaut plus ou moins qu'un autre, affirme Salazar, c'est un fait que, contrastant avec le passé, le régime actuel procure au pays ordre, stabilité, progrès, force, renaissance de la conscience nationale, prestige parmi les Nations. Et c'est ainsi que, *sans vouloir conseiller son régime à personne*, le Portugal n'aurait aucun avantage à échanger le sien contre celui des autres pays [23].

Dans son étude remarquable sur la personnalité et l'œuvre de Salazar, M. G. de Reynold porte ce jugement bien justifié :

La pensée de Salazar rend un son catholique et latin, elle révèle un catholicisme sans démocratisme clérical, une latinité sans préjugés de race. Car Salazar est un Romain. Il l'est par la mesure, la raison, l'humanité. Il l'est par son sentiment des hiérarchies, sa *pietas*, cette union en lui de l'amour et de la force. Nous voyons par là de quelle manière profonde Salazar diffère d'un Hitler et même d'un Mussolini. Il admire ce dernier, il emprunte parfois au fascisme des méthodes, un détail d'organisation, une idée pratique. Mais il possède un esprit critique beaucoup trop aigu pour imiter et pour s'inféoder. Il n'a rien d'un totalitaire. Il a tout fondé sur la libération de la personne. Il veut ce que les libéraux et les démocrates ont voulu, mais tout autrement. Il veut refaire ce qu'ils ont manqué, faute à la fois de réalisme et de doctrine [24].

A ceux qui, ayant perdu la foi dans les utopies de la démagogie libérale, ont encore le souci de la sauvegarde des droits de la personnalité humaine, la vie et l'action de Salazar proposent un exemple réconfortant. Salazar

22. R. Pré, *Le bilan du corporatisme*, Paris, 1936, p. 117. — Cf. F. Perroux, *Capitalisme et communauté de travail*, Paris, 1937, p. 120.
23. O. Salazar, *Une révolution dans la paix*, Paris, s. d., p. XLI.
24. G. de Reynold, *Portugal*, Paris, 1936, pp. 282-283.

clare : « Je n'admets pas qu'un individu, quelle que it sa valeur, soit proclamé dieu, pas plus qu'un peue, pas plus qu'une race [25]. » Pour lui, « rien n'est plus structif que l'amoralité ou l'immoralité des gouvernents et des peuples, notamment en matière politique, onomique ou financière » [26]. Il cherche une voie interédiaire entre l'individualisme démagogique et le totarisme païen. Ce qu'il désire, c'est rendre sa patrie mblable « à une maison blanche et ensoleillée, bâtie ns un jardin soigné, où la vie est pacifique, joyeuse et gne » [27], comme celles qu'il fait bâtir pour les ouvriers ns les collines des environs de Lisbonne.

*
* *

Certes, il reste beaucoup à faire. La misère, surtout ez les petits paysans, est encore un véritable fléau dont us ne tenons aucunement à dissimuler l'extension et la avité. Si, dans son discours du 28 avril 1938, Salazar pu affirmer que les finances ruinées, les budgets déficiires, la trésorerie épuisée et l'émigration des capitaux partiennent déjà à un passé mort, il n'en est pas de ême des abus et des vices d'ordre moral et social qui égradent la vie individuelle et collective. La nonchance, l'égoïsme, l'esprit routinier et bureaucratique qui évit dans l'administration publique et même dans les rganismes corporatifs, sont des réalités bien actuelles. Iais les résultats déjà acquis permettent d'espérer un venir prospère, pourvu que les gouvernants se décident

25. Entretien accordé à M. Émile Schreiber publié dans *L'Illustration* du 6 août 1938, p. 475.
26. *Ibid.*
27. *Ibid.*

à intensifier l'éducation civique, morale et sociale du peuple.

Le Portugal a contracté vis-à-vis de Salazar une lourde dette. Il lui doit la paix sociale dont il jouit à présent. Il lui doit de renaître aujourd'hui à sa mission civilisatrice, au sein de son vaste empire colonial, et de reprendre sa place dans la croisade pour la défense du patrimoine latin et chrétien, menacé par une nouvelle invasion de la barbarie.

F. I. Pereira dos Santos.

Les travailleurs chrétiens au Portugal

Les travailleurs chrétiens ont, au Portugal, leur *Maison du travailleur chrétien* où fonctionnent un *Cercle d'études*, une organisation de type mutualiste : *Les Services sociaux et sanitaires*, et une *Coopérative de consommation*.

En liaison avec la Maison du travailleur chrétien paraît un journal de petit format intitulé *Le travailleur*, qui est devenu un grand moyen de défense des travailleurs en général tout en se faisant le guide des travailleurs chrétiens.

Ce journal a eu l'heureuse idée de s'offrir à ses lecteurs travailleurs comme leur interprète auprès des Pouvoirs publics, et spécialement auprès de l' « Institut National du Travail », pour leurs justes réclamations : respect de l'horaire du travail, de la loi des salaires minima, abus du patronat, etc.

Au Portugal, il n'y a pas de syndicats libres, chrétiens ou autres; seuls les syndicats nationaux sont autorisés. C'est, en conséquence, le journal qui remplit auprès de ses lecteurs le rôle du syndicat chargé de les défendre et de les orienter.

Puisqu'il n'y a que des syndicats nationaux et pas de ndicats chrétiens, comment maintenir et cultiver la men-lité propre du travailleur chrétien ? Celle-ci est naturelle-ent différente de celle du travailleur orienté par l'école du ationalisme intégral.

On a tâché — au moyen du journal — d'envisager spé-alement l'aspect « humanisme du travail », selon l'ex-ression adoptée en France (entre autres par François Per-ux et Étienne Borne).

En effet, l'école du nationalisme intégral se préoccupe de rdre plus que de la justice; au contraire, l'école sociale rétienne veut plus de justice sociale. Par exemple, les availleurs chrétiens désiraient voir au Portugal, où il n'y pas d'allocations familiales, des institutions telles que les Caisses de compensation » et les « Caisses d'assurances ciales » et autres institutions qui, en France et en Belgi-ue et dans d'autres pays, ont tant protégé la famille.

L'existence du journal et du groupement des travailleurs rétiens est peu connue en dehors du milieu catholique ouvrier; il a passé aussi inaperçu des observateurs étran-rs, lesquels, comme il arrive presque toujours, n'accordent ucune importance aux « petites choses ». Et cependant, our l'observateur compétent et attentif, ce mouvement et, rtout, l'existence d'un courant d'opinion du type nette-ent social chrétien a une certaine importance, surtout si t observateur se souvient qu'en Autriche la différence en-e le type du régime corporatif chrétien et travailliste et régime existant n'a été que trop tard admise, en fait ou moins en intention. On en tombera d'accord en relisant intéressant article qu'Otto Maria Fidélis a publié l'an der-ier dans la *Cité chrétienne* de Bruxelles sur la *Leçon so-ale de l'Autriche*. L'*Osservatore Romano*, au tout début régime autrichien, attirait l'attention de ses dirigeants ur le danger qui résulte toujours, pour un régime corpo-atif, de sa tendance naturelle à servir de « paravent » aux cès du capitalisme.

Au Portugal, l'existence d'une masse de travailleurs chré-ens qui ont des points de vue très identiques à ceux de la *gue des travailleurs chrétiens* belges et à ceux de la *Con-dération française des travailleurs chrétiens* empêche le mmentateur consciencieux et perspicace de classer le ré-

gime corporatif portugais sous la même catégorie que le régime corporatif autrichien ; il est conduit à le désigner comme plutôt « nationaliste intégral » — justement parce que son but suprême est l'ordre et non la justice sociale.

Nous croyons qu'il est intéressant de rappeler que, dans l'histoire des régimes politiques, ce sont souvent les « petites choses » qui obligent à modifier ainsi les classements.

Et nous croyons intéressant de rappeler ce fait, précisément à une époque où, en majorité, les hommes éprouvent exclusivement l'attraction des grandes forces, des grands courants d'opinion, des grandes organisations, et oublient l'importance qu'ont toujours eue dans le monde, et que toujours auront, les plus petites choses.

Antonio de Vila-Bôa.

Les origines portugaises et la France

Bientôt vont commencer au Portugal les grandes fêtes et les grandes cérémonies par lesquelles ce pays doit célébrer deux événements capitaux de son histoire, on pourrait dire sa naissance et sa renaissance : 1139, année de la bataille d'Ourique, d'où la tradition date généralement la monarchie portugaise, 1640, année où le Portugal, rattaché à l'Espagne depuis 1580 par une union dynastique qu'il avait mal acceptée, se sépara de la nation voisine. Le premier de ces événements nous intéresse davantage, non seulement parce que sans lui le second n'aurait pas été possible, mais aussi parce que la France tient une place, ignorée de beaucoup de Français, dans les origines du Portugal.

*
* *

On me permettra de me borner aux points essentiels. Cela est d'autant plus nécessaire que, dans le détail, l'histoire des origines portugaises comporte encore bien des obscurités. Le nom même de Portugal apparaît dans les documents dès 938 pour désigner la vallée inférieure du Douro et, d'une façon plus générale, toute la région située au sud du Minho, par opposition à la Galice. Dans ce pays se fortifièrent peu à peu des familles nobles, et certains de leurs membres, ayant pris le titre de comtes, réussirent à exercer une influence importante à la cour de Léon, dont leurs possessions dépendaient encore. Mais le fait décisif se place en 1087. C'est l'année, en effet, où une expédition de chevaliers français passa les Pyrénées pour aider le roi de Castille et de Léon Alphonse VI, dans sa lutte contre les Almoravides venus du Maroc. Beaucoup de ces chevaliers regagnèrent la France au bout de peu de temps, mais quelques-uns d'entre eux restèrent en Espagne. Parmi ceux-ci figurait le comte Henri de Bourgogne. Après des événements que je suis obligé d'omettre ici, Alphonse VI confia en 1095 au comte Henri, devenu son gendre, le gouvernement du versant occidental de la Péninsule, depuis le Minho jusqu'au Tage, et en 1097, un document donne à celui-ci le titre de comte de Portugal.

On a cru pendant longtemps que le Portugal avait constitué la dot de l'infante Teresa, la fille d'Alphonse VI que Henri de Bourgogne avait épousée. Les spécialistes inclinent aujourd'hui à penser que la concession faite par le roi de Castille à son gendre fut une espèce d'apanage, comme l'indiquait dès 1846 notre compatriote Ferdinand Denis dans son *Histoire de Portugal,* et qu'elle comportait, de manière expresse ou tacite, l'octroi d'amples droits souverains. Toutefois, le caractère héréditaire de cette seigneurie n'impliquait aucune autonomie. Mais, lorsque Alphonse VI fut mort

en 1109, Henri de Bourgogne adopta une attitude plus ouvertement indépendante et se fit appeler seigneur de tout le Portugal. Quand il disparut à son tour, en 1112 ou 1114, il laissait un tout jeune fils, Afonso Henriques, c'est-à-dire Alphonse fils d'Henri. A sa majorité, celui-ci ne parvint pas sans mal à prendre possession du pouvoir qui lui revenait et que la régente, sa mère, ne voulait pas abandonner. Mais alors il se fit attribuer la qualité de roi, et de roi des Portugais; en mars 1139, il s'intitule : *Alfonsus portucalensium rex.* Trois mois plus tard, il remporte sur les envahisseurs musulmans la victoire d'Ourique en Alentejo, libérant le pays d'une dangereuse menace, et, en 1143, à la conférence de Zamora, le roi de Castille et Léon Alphonse VII le reconnaît comme roi de Portugal. Ainsi le premier souverain du Portugal était le fils d'un chevalier français, et, s'adressant à un de ses successeurs, le roi de France Philippe le Bel pouvait s'exprimer en ces termes : *Vous qui êtes de notre lignage.*

***

On se donne parfois beaucoup de peine, au Portugal, pour démontrer que l'apparition de la nationalité portugaise était un événement nécessaire, imposé par les conditions géographiques, qui faisaient de la bordure atlantique de la Péninsule un pays extrêmement différent des hauts plateaux de l'intérieur. On y a passionnément critiqué la position de grands historiens comme Herculano et Oliveira Martins, qui ont insisté sur les origines proprement historiques de leur patrie. On leur a reproché, surtout au second, d'avoir attribué à un simple hasard la naissance du Portugal, et l'on a accusé Oliveira Martins d'avoir pratiqué une espèce de « défaitisme » historique. Je crains que l'on n'ait été injuste et, pour tout dire, peu clairvoyant. Dans la vie de l'humanité, il n'y a sans doute pas plus de hasard qu'il n'y

la d'événements nécessaires. La géographie est une condition, mais une condition empêche ou permet, facilite ou restreint, elle n'impose rien. Comme l'a fait justement remarquer un excellent historien portugais, M. Damião Peres, dans un récent travail sur le sujet qui nous occupe, la géographie rendait le Portugal possible, elle ne le rendait pas nécessaire. Aussi bien la véritable question ne me semble-t-elle pas être celle-là. Une nation n'est pas seulement un territoire, et il s'agit de savoir où doivent résider ses meilleurs titres de gloire, dans le sol sur lequel habitent ses membres ou dans le travail que ceux-ci y accomplissent et dans la mission qu'ils remplissent à travers le monde. En quoi le Portugal nous apparaîtrait-il plus grand si l'on réussissait à nous prouver que son existence tient à un impérieux déterminisme géographique, et non à l'action personnelle du comte Henri de Bourgogne et du roi Afonso Henriques? Il me semble infiniment plus honorable et plus glorieux pour une nation de devoir son origine et sa persistance non pas à je ne sais quelle fatalité matérielle, mais à la volonté libre et intelligente des hommes.

Robert Ricard,
Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.

ST. ALBERT'S COLLEGE

DOCUMENT

Les idées de M. Salazar sur la propagande

On a beaucoup écrit et parlé dernièrement sur la « propagande ». Le sujet reste d'actualité. Le chef du gouvernement portugais, M. Antonio Oliveira Salazar, a prononcé à Lisbonne, le 26 février dernier, un important discours qui mériterait d'être traduit tout entier, et dans lequel il a repris et développé certaines de ses idées sur la propagande. On sait qu'il existe au Portugal, depuis 1933, un Secrétariat de la Propagande nationale. Ami du travail silencieux, ce n'est pas sans répugnance que M. Salazar avait consenti à cette création (voir Une révolution dans la paix, *Paris, 1937, pp. 172-178). Il n'en est que plus intéressant de connaître la conception qu'il se fait de la propagande et le rôle qu'il lui attribue. Nous détachons donc du discours du 26 février les pages qui s'y rapportent.*

Et d'abord entendons-nous sur la signification ou le contenu de cette propagande qui est à la base de toute activité politique.

Beaucoup sont enclins à y voir une machine dont le but serait de faire avec banalité l'éloge systématique des hommes et des choses et qui ne respecterait ni le sens des proportions ni les exigences de la vérité. Bien que l'on ne puisse pas refuser aux hommes qui se dévouent à la cause publique la justice qui est due à tous ni le réconfort de l'estime générale, quand ils la méritent, pour leur capacité et leur labeur, la propagande, en toute vérité, ne consiste pas à leur décerner des louanges.

Beaucoup d'autres sont portés à se la représenter comme un puissant véhicule qui circule sur les routes de la vie sociale et qui transforme l'argent de la nation en bruit et en poussière — bruit pour étouffer les plaintes, les protestations, les appels à la justice, poussière pour dissimuler les déficiences, les misères, les actes de favoritisme, ou la corruption du pouvoir. Encore qu'une certaine exaltation des sens et de l'esprit soit nécessaire dans la création des atmosphères héroïques et dans les efforts surhumains qui sont si souvent demandés aux nations pour vivre ou simplement pour bien mourir, en fait, la propagande ne consiste pas à étourdir celles-ci.

Quelques-uns encore regardent volontiers la propagande comme l'instrument subtil qui, utilisant tout ce qu'apportent les sciences et les arts, toutes les séductions de la vie, toutes les perversions des sens, toutes les faiblesses de l'âme humaine, modifie les couleurs, défigure les faits, invertit la direction des mouvements, transforme l'oppression en raison et la violence en justice, invente une histoire, formule un droit et « crée une vérité », si nette, si incisive, si évidente, que tout le monde est amené à la juger véritable. Et bien que, pour la haine qui nous accuse aveuglément, le corbeau soit blanc et le cygne noir, suivant l'image de Vieira [1], la propagande à nos yeux n'est pas cela.

Qu'est-elle donc ?

Toutes les fois que j'ai abordé ce sujet, j'ai rattaché la propagande à l'éducation politique du peuple portugais, et je lui ai attribué deux fonctions : information d'abord, formation politique ensuite.

Dans des occasions diverses, je dois avoir proféré deux phrases qui se complètent l'une l'autre et qui résument ce que je pourrais dire. C'est la suivante pour le premier point : « Politiquement, n'existent que les choses dont on sait qu'elles existent »; et c'est celle-ci pour le second : « Politiquement, l'apparence est une réalité ». Vous pouvez ouvrir des routes, jeter des ponts sur des rivières, bâtir des édifices, réparer des monuments, tendre des fils téléphoni-

1. Le Père jésuite Antonio Vieira (1608-1697), prédicateur, diplomate et missionnaire, est peut-être le plus grand prosateur portugais (N. T.).

ques, construire des ports, établir des barrages, irriguer des campagnes : si tout cela est ignoré, votre œuvre n'existe pas. On crée des industries nouvelles, on explore le sous-sol, on développe l'agriculture, on conquiert de nouveaux marchés, on améliore la qualité des produits, on protège de différentes manières l'économie nationale : cela est, mais, pour celui qui l'ignore, cela est sans être. On veille sur les travailleurs et sur le fruit de leur travail, on les protège, on les organise, on leur procure une maison à eux dans des quartiers agréables et hygiéniques, on répand l'instruction, on corrige les mœurs, on relève le niveau de la vie dans les limites des possibilités locales, on embellit les villages, on multiplie des améliorations tantôt pour adoucir la vie et tantôt pour faciliter le travail, on soulage le sort des malheureux, on fait prospérer les œuvres d'assistance privée et publique : mais, si toutes ces réalisations demeurent ignorées, ce n'est ni le fait d'avoir été demandées ni le fait d'avoir été menées à bien qui leur conférera l'existence. Si elles existent à l'actif de la nation, politiquement elles n'existent pas dans les esprits à l'actif du régime.

Je viens de justifier la première phrase, c'est-à-dire de montrer que le premier fait se constate d'un grand nombre de manières. Voyons maintenant le second.

Dans la formation de la conscience publique, dans la création d'une atmosphère définie, si l'on tient compte du défaut d'esprit critique ou de la difficulté que chacun rencontre à vérifier personnellement les choses, l'apparence équivaut à la réalité, c'est-à-dire que l'apparence est une réalité politique. Et cette connaissance erronée est pire que l'ignorance. C'est pourquoi le soin de donner aux actes du gouvernement ou de l'administration des apparences qui soient en rapport avec les intérêts contrôlés ou défendus, avec l'honnêteté des intentions, avec la justice des causes, constitue le premier geste de défense; redresser chaque déviation de l'opinion générale, rétablir à chaque instant les faits dans leur exactitude contre les déformations de l'ignorance ou de la mauvaise foi, c'est un devoir et c'est une nécessité qui s'imposent aux gouvernants et à ceux qui sont chargés de les aider dans l'accomplissement de leur mission.

Trad. Robert Ricard.

CHRONIQUE SOCIALE ET FINANCIÈRE

Epargne et finances

On a beaucoup parlé, depuis le début des hostilités, d'un plan proposé par un économiste britannique pour aider au financement de la guerre. C'est le plan de M. Keynes. Il a fait l'objet de multiples appréciations. En Angleterre d'abord, où il a été assez favorablement présenté par les grands journaux comme le *Times* et l'*Economist*, où il a même été évoqué à la Chambre des Lords. La France, ayant à faire face aux mêmes problèmes que sa grande alliée, a réfléchi elle aussi sur les propositions de M. Keynes : les *Nouveaux Cahiers* dans la livraison du 1er février, M. Frédéric Jenny dans sa chronique financière du *Temps* le 11 mars dernier.

Quand on songe aux dépenses entraînées par la guerre, 10 millions de livres sterling et près de 1 milliard de francs par jour pour chacun des deux pays alliés, aucun être pensant ne peut se désintéresser de la manière dont vont être équilibrées les dépenses. C'est que la façon dont cet équilibre sera assuré réagira plus ou moins profondément sur la structure économique et sociale des nations engagées. L'idéal apparaît donc d'atteindre cet équilibre sans avilir cette structure.

M. Keynes est un professeur de Cambridge très connu du public anglais. C'est un esprit hardi qui s'est rendu célèbre dès le lendemain de la dernière guerre par ses violentes critiques de la politique monétaire britannique. Il n'est pas un de ces économistes qui se bornent à constater et à interpréter des faits passés. C'est un imprudent qui veut agir sur les faits à venir. Il nous donne aujourd'hui une nouvelle preuve de son amour du risque.

Dans un pays qui, comme le nôtre, a accepté la guerre pour sauver dans le monde la liberté compromise, il n'hé-

site pas, nous allons le voir, à proposer un plan financier et social qui se traduit par une négation provisoire sans doute, mais immédiate, de la libre disposition de certains revenus.

*
* *

Une préoccupation très louable domine la proposition Keynes : éviter l'inflation et, par là, sauvegarder la monnaie. Une monnaie sauvegardée c'est, pour demain, un gage certain de justice sociale. Or, en temps de guerre l'inflation est comme le bombardement : c'est un risque perpétuel. Les moyens financiers normaux, les impôts et les emprunts ordinaires ne peuvent pas suffire à couvrir les dépenses devenues anormales. Il faut donc trouver des moyens extraordinaires qui n'aient pas l'inconvénient de l'inflation, c'est-à-dire qui n'engendrent pas une hausse accélérée des prix. La raréfaction des produits et la demande accrue des fournitures de guerre suffisent à provoquer une hausse qui, celle-là, est inévitable.

M. Keynes a donc cru découvrir un procédé de financement qui échappe à cet inconvénient majeur. En temps de guerre, constate-t-il, la masse des salaires payés augmente. Et cela pour plusieurs raisons : un plus grand nombre d'hommes et de femmes sont employés; ils travaillent pendant un plus grand nombre d'heures et à des tarifs d'heures supplémentaires; enfin, la demande de main-d'œuvre en excès sur l'offre provoque, en l'absence de réglementation, des augmentations de salaires de l'ordre de 5 à 10 %.

M. Keynes chiffre ainsi à 500 millions de livres par an l'accroissement des salaires versés, donc l'augmentation du pouvoir d'achat de la masse des salariés. S'il était possible de prélever cette somme, on ferait pour ainsi dire d'une pierre deux coups : on éviterait la hausse des prix que ne manquerait pas de provoquer la disposition sur le marché de ce nouveau pouvoir d'achat, et on pourrait immédiatement alimenter les caisses du Trésor.

Telle est l'idée. Voici maintenant comment elle serait exploitée. L'originalité du projet réside dans la distinction du provisoire et du définitif. Il ne s'agit pas de spolier les salariés, mais seulement de les priver d'une partie de leur

aye pour la durée de la guerre seulement. Autrement dit, conviendrait de contraindre les salariés à l'épargne; d'où nom d' « épargne forcée » donnée à la proposition, le emboursement devant être fait une fois la paix revenue ar un prélèvement sur le capital. Autrement dit encore, et 'est cette seconde appellation que M. Keynes adopte finale- ient pour ne point effrayer, il s'agit d'un retard de paie- ient des salaires ou de « paye différée ».

Voulez-vous quelques chiffres pour préciser davantage les lées? En voici. Le prélèvement porterait sur tous les sa- aires et appointements supérieurs à 45 shillings par se- aine lorsqu'il s'agit de célibataires, et à 55 shillings pour es contribuables mariés. Une allocation familiale de 5 shil- ngs par semaine serait accordée pour chaque enfant de oins de quinze ans. La retenue serait progressive, respec- ant une « ration de fer » intangible, et allant de 20 à 80 % our les revenus annuels supérieurs ou égaux à 20.000 livres.

Sur les sommes ainsi perçues les impôts normaux se- aient perçus, et c'est le surplus qui ferait l'objet de « épargne forcée » ou de la « paye différée ». Les salariés emeureraient propriétaires de ces épargnes ou de ces ayes, dont le montant serait inscrit sur des carnets de aisse d'épargne postale ou syndicale et remboursé à la fin es hostilités augmenté d'un intérêt de 2,5 %. M. Keynes ttend annuellement 600 millions de livres de l'application e son plan.

*
* *

La proposition de M. Keynes a au moins deux mérites : lle est parfaitement logique. Elle est aussi empreinte d'une rande franchise. Ce sont ces qualités qui lui ont valu un ertain crédit.

Lorsque les dépenses s'enflent subitement, la première dée d'un gouvernement est d'y faire face par des procédés mpiriques à rendement immédiat. Il s'efforce, par exem- le, de limiter la consommation par le rationnement des uantités et la taxation des prix, puis de disposer par un mpôt nouveau, par un impôt ancien aggravé, par l'em- runt, des sommes ainsi conservées dans les différents pa- rimoines. Mais souvent il expérimente sans coordonner tou-

tes les mesures de détail, et cela l'oblige à intervenir sans arrêt pour ajuster, compléter, harmoniser la multitude de ses décisions.

Le mérite de M. Keynes est de voir par avance la totalité du problème et d'en déduire toutes les conséquences qu'il comporte. En cela, la logique économique préventive vaut mieux que les expédients et les improvisations de la dernière heure. Elle permet d'établir une fois pour toutes les conditions de l'équilibre. La soustraction obligatoire d'un certain pouvoir d'achat pare, pendant la guerre, aux inconvénients de l'inflation et remplit en même temps les caisses de l'État. La restitution de ce pouvoir à la fin des hostilités est destinée à satisfaire les exigences de la justice privée et à prévenir les inconvénients de la déflation que pourrait entraîner le retour de la paix. Si le calcul du prélèvement est fait avec discernement, le procédé ne pourrait-il pas suffire à financer quasi automatiquement toutes les dépenses de guerre ?

Au mérite de la logique le plan Keynes joint celui de la franchise. Un calcul fait par avance est, en effet, plus franc qu'une série de tâtonnements décidés après coup sous la pression des nécessités. Évidemment, il ménage moins le contribuable, mais aussi il le traite comme une personne responsable et digne de comprendre. Il ne lui épargne pas la vérité, mais c'est tout à son honneur.

Malheureusement, si le système de M. Keynes fait preuve d'intelligence et de courage, s'il est susceptible de résoudre aujourd'hui le problème économique et financier créé par la guerre, il porte aussi en lui des germes de désagrégation sociale qui ne sont pas négligeables. Le raisonnement ne suffit pas à équilibrer le monde social comme le monde physique.

M. Lescure a fait remarquer que la Russie soviétique était le seul pays qui ait pratiqué ces retenues forcées sur les salaires. Elle y a d'ailleurs largement renoncé. M. Jenny a observé, de son côté, que M. Keynes recourait, pour résoudre les problèmes posés par la guerre, à des méthodes ressemblant singulièrement à celles qu'employait l'Allemagne dans les années qui ont précédé le conflit. La *Frankfürter Zeitung* a elle-même ajouté : « Tandis qu'en Angleterre le débat est dominé par le mot d'ordre d'épargne forcée lancé

ar le professeur Keynes, il est en Allemagne expressément éclaré que le caractère volontaire est si intimement lié à essence même de l'épargne que, même en temps de uerre, on ne doit pas songer à des mesures de contrainte. » Voilà qui est troublant et paradoxal. M. Keynes saura ien nous dire que la contrainte à laquelle il recourt est ussi exceptionnelle et provisoire que la guerre. Il n'en este pas moins qu'une seule chose serait immédiatement ertaine, c'est le prélèvement sur les salaires. Et, malgré la romesse, la restitution serait moins sûre qu'on veut bien ous le dire, surtout quand on songe au procédé annoncé 'un prélèvement à venir sur le capital et à l'ampleur des ommes mises en jeu.

Le plan Keynes n'est resté jusqu'alors qu'à l'état de pro- et privé. Tant que sir John Simon n'avait pas présenté aux ommunes son second budget de guerre, on avait pu pen- er que le chancelier de l'Échiquier aurait, d'une manière u d'une autre, fait une place aux idées de M. Keynes. Or, e 23 avril dernier, sir John Simon a exposé ce budget. Le otal des dépenses est évalué à 2.667 millions de livres 170 milliards de nos francs). Malgré l'énormité de ces hiffres, le chancelier n'a pas osé ou n'a pas voulu intro- uire de moyens nouveaux de financement. Un peu moins e la moitié du budget sera fourni par les impôts anciens; e nouveaux impôts donneront 101 millions de livres, et le urplus sera demandé à l'emprunt. Sir John Simon a net- ement rejeté la proposition Keynes. Il a voulu rester clas- ique. Il lui a semblé que l'on ne pouvait pas mélanger des néthodes d'emprunt volontaire et des méthodes d'emprunt orcé. Le succès du premier emprunt spontané de 300 mil- ions de livres de rentes 3 % lui a donné confiance. Le inancement par des procédés volontaires et classiques n'a- -il pas une valeur supérieure au financement par la con- rainte ?

Ce n'est qu'après avoir épuisé les sources vives et spon- anées du pays que le gouvernement d'une nation libre doit en venir aux mesures d'épargne obligatoire. Continuons à espérer que la France saura, de son côté, se faire librement crédit à elle-même, sans être elle aussi obligée d'user du procédé logique mais dangereux de l'épargne forcée.

HENRI GUITTON.

Campagnes de France

1er avril. — M. C., qui étudie avec une certaine passion méticuleuse les questions de salaires, d'échanges, sur notre chère petite planète Terre, m'explique que, depuis 1931, à peu près partout, les droits de douane ont été quadruplés. Quelle pente vers la guerre! La crise de 1929 aurait été une conséquence assez directe de la guerre de 1914... Les États-Unis drainant forcément l'or, appauvrissant les nations ex-belligérantes, les forçant de vivre sur elles-mêmes...

Ce doit être vrai, ce doit être sérieux, encore que M. C. avoue qu'un de ses collègues a exagéré : cet « économiste distingué » chiffrait pour l'Europe les importations venues d'Amérique à cent trente-huit milliards : emballé par la vitesse acquise, il oubliait simplement de considérer que les nations importaient de leurs voisines, c'est-à-dire de l'Europe aussi, et non pas seulement de l'Amérique : il s'est trompé de cent milliards environ...

Se défier de ces vues panoramiques d'Économie politique où le fleuve des événements roule de cascade en cascade et de guerre en crise comme un cours fatal selon la moindre pente. Et si ces schémas ne sont qu'une manière de prendre la vue sous un certain angle, jeux et illusions ? Si je refuse à croire à une fatalité ? Si même j'entends tenir compte de notre espèce d'hésitation, d'oppression devant ces problèmes ?

Enfin, admettons. Le sort d'un économiste doit ressembler à celui d'un météorologiste. A peu près et de tout près, il peut prédire l'avenir. Le changer, cela fait deux. Lui servirait-il d'être aux affaires et même chef de pays, s'il ne l'était de toute la planète ? Ce doit être la grande mélancolie du métier.

... Il est midi; on entend sonner l'angelus. Derrière le mur de la rue, des gamins pourchassent à coups de pied quelque boîte de fer blanc. Nous parlons de ces choses assis devant une fenêtre qui donne sur une allée verdie en fin d'hiver d'une mousse rase. En relevant le regard, je vois par-delà les pruniers sans fleurs la montagne qui verdoie, et plus haut qui bleuit, d'un vert et d'un bleu admirables, sourds, un peu fumeux sous la nuée : une chose lointaine, découpée, comme d'une Chine de laboureurs et de devins, une chose pure, un pays de fontaines, d'oiseaux, de terrasses solitaires.

Pourquoi ne pas accepter ce sentiment confus, mais fort, que l'Économie politique, la Banque, la Bourse, tout cela c'est le dia-

? Un néant, des chiffres, du papier, rien : le faux semblant, mais
i vient à bout de mener tout. De mesure en mesure, mathéma-
uement dictées par son propre intérêt, chaque groupement hu-
ain travaille dans l'économique à une perdition générale. Énorme
ge du Malin. Saura-t-on bousculer la courte logique des mer-
riales et du matérialisme pour retrouver la grande raison, celle
i nous hausserait en pays plus déraisonné, devant un champ de
s vert où l'air passe ?

5 avril. — Les fausses compagnies ? Il n'y aurait de vraie compa-
ie que l'amour, s'il n'y a au bout du compte comme réalité que
commerce des âmes ? Histoire d'un garçon victime de la vie
oderne. Il est ingénieur; il a si efficacement développé l'affaire où
est entré, qu'il l'a amenée à la surproduction et à la ruine. Pour
nger, il lui faut devenir homme sandwich, pis : automate. Décer-
é, par ce métier, il s'abandonne, perd tout lien avec le passé, fait
u de cas du présent, n'a plus le goût de l'avenir. La vie se retire
lui. Il n'aime même pas la jeune fille qu'il aime, — celle qui
i a suggéré de se transformer en automate, et il le lui a rendu,
lui a fait prendre un métier tout semblable. Plutôt qu'un amour,
ne espèce d'enchantement inquiétant, où la chair entre pour peu,
isque c'est à peine si elle lui tend quelquefois le bout des doigts.
la sent comme lui hors de la création, peut-être abandonnée du
éateur, sans ange gardien. Elle le laissera seul, une nuit, sur le
ai d'une petite gare... Et soudain le voici en pleine campagne.
Ce grand air et tout ce ciel... Je ne savais plus que cela existait.
omment peut-on... Oh! mais ça va changer, il n'y a plus de
mps à perdre. »

Je ne me sens pas trop le droit de tirer une moralité de cette
ble. Le roman de Christian Mégret a le charme d'une énigme
ns les tons sourds : beige, gris-souris, bleu de fumée. Un roman
ui, n'acceptant pas d'être un roman policier, aurait porté l'aven-
re sur un autre palier, en air plus haut, de façon qu'elle gagne
intérêt véritable ce qu'elle refuse à l'intérêt dramatique. Pas
thèse, pas de morale : une couverte poésie. On est tenté de
penser longuement à ce Gérard. « Je ne sais pas comment, mais
faut que ça change... »

Et nous, nous commençons à savoir comment. Nous voilà « en
mpagne ». Dans la guerre ? Probablement. Aux champs ? Pas
ncore. Cependant commence de se lever ce vent où il va bien fal-
ir faire quelque changement, de la vie moderne à la vie tout
urt.

12 avril. — « Je suis allée piocher la vigne qui était celle de
es parents, dit une amie. J'ai emmené deux hommes d'ici, —
-bas, on ne trouve personne. Il fallait tout faire dans la journée
. ma petite aide n'a pas été négligeable. Bien sûr, je ne montais

qu'une rase, qu'une raie, pendant qu'eux, ils en montaient deux. Mais si je tentais de m'arrêter, probablement par modestie — « Je ne vous suis pas très utile! — le jardinier se redressait en s'essuyant la moustache : « Bougre, madame, ce que vous faites est fait! Si ce n'était pas l'embêtement de vous faire fatiguer, pour ce qui est de l'aide, ça compte! »

« Nous ne sommes rentrés qu'à 9 heures du soir. Il faudra retourner pour enlever les tas d'herbe et tailler, mais nous avons fait le plus dur. Les ronces et les acacias étaient déjà là : leurs pousses sont tout de suite prêtes à tout envahir, et en deux ans, au lieu d'une vigne, voilà une sauvagerie. Que je suis contente de cette journée. Il faisait tellement beau... Les collines toutes proches si douces, de tons, de contours, je ne sais pas, montrant leur terre retournée de frais, l'Allier, en bas, du même bleu exactement que le ciel d'en haut, et menant sa petite chanson qui est celle de ces matinées de silences, ces pêchers roses partout, mais d'une incroyable rose de paradis, sous leur bourdonnement d'abeilles qu'on sentait s'étendre à des lieues, sur tous les autres pêchers de toutes les autres collines, et ce bleu de l'air qui est en même temps cette chose d'immensité, l'espace... »

« Nous avons déjeuné d'œufs durs, de jambon, de fromage. J'ai vais soigné le pinard de mes hommes. Ils étaient de très bonne humeur, ils n'ont pas plaint leur peine. J'étais brisée en rentrant mais ivre de ces masses d'air. « Ça réchauffe deux fois! » disent les paysans quand ils fendent les bûches : peut-être que le vin de la vigne grise deux fois. »

19 avril. — Première rencontre avec Guéhenno. D'abordée, par de Jean P. et les atomes crochus s'accrochent, en cette même chaude amitié d'émerveillement, de gratitude. Avec Gachon et son ami S., vu le château où S. installe une école de plein air; et le parc éployé, montant vers les hauteurs, de tous ses emmêlements de prairies et de massifs de feuillages vernis, redevenus sauvages. Paix de l'herbe à peine née, vive et qui brille, avec des flaques de pâquerettes et des ruisseaux d'eau de roche, déroulant partout la paix des groupes de gros vieux arbres, et des petits défilés de sentiers partis vers les surprises de la montagne. Il y a des découvertes d'où l'on voit des lointains en écrans étagés, prodigieux de finesse. Quelle paix, quel silence, point défait par quelques chants d'oiseaux haut juchés.

Longue, bonne causerie. Guéhenno dit qu'il n'y a pas de civilisation paysanne. On pourrait dire qu'il n'y a de civilisation que paysanne : par-dessous toutes, cette paysannerie universelle qui fait base, où l'homme reçoit sa formation première de la nature des choses. Cependant la civilisation, si l'on entend par là une certaine effervescence et générosité d'idées, ne vient aux campagnes que du dehors, Guéhenno a raison. Il a étudié, depuis les cartes

ires, la vie de son village du Sud-Ouest, au bord des âges : la e s'y est éveillée au VIIIe siècle lorsqu'un couvent s'y est fondé, uis avec les Albigeois, etc.; et en 1789, en 1848, en 1871, en 1936, - pour tourner court et assez mal, — enfin toujours sous l'impul- on de la ville...

Mais si la civilisation c'était simplement de *s'apercevoir que les utres existent* : oui, une certaine perméabilité du cœur ? Un tra- il secret dans les maisons autour du clocher, travail invisible et aisible, le contraire des « mouvements », mais qui est la vraie ussite humaine. S'il n'y avait civilisation, et surtout au cours es révolutions, qu'autant qu'il y a chrétienté ? — « Tous les siè- es sont chrétiens par l'espérance qui les emplit, toutes les âmes nt chrétiennes en proportion de leur bonne volonté. » Maurice undel, *Le Poème de la sainte liturgie*. — Pas de civilisation (le ot même le dit) sinon de la cité, et (si l'on veut donner au mot ut son sens) sinon chrétienne.

Je crois que Guéhenno se définirait volontiers un hérétique : n homme qui veut forcer les autres hommes à s'interroger, à ouger. Les instiguer, leur piquer le derrière, car ils ne deman- ent qu'à s'asseoir (conquérir un diplôme, un poste, et puis n'a- oir plus à vivre). Il faut une inquiétude, oui. Mais il faut aussi paix, Guéhenno. Et comment les marier l'un à l'autre, si ce 'est dans l'Espérance ?

Henri Pourrat.

LIVRES

Gaëtan Pirou, **Néo-Libéralisme — Néo-Corporatisme — Néo-Socialisme.** Gallimard, 1939.

Comme l'a dit M. Pirou lui-même en présentant son livre aux lecteurs des *Nouveaux Cahiers*, cet ouvrage n'est pas inactuel. Sans doute il est écrit d'avant guerre. Mais la guerre n'a certes pas supprimé les problèmes sociaux. Elle en a seulement facilité pour un temps la solution. Lorsque, après la victoire, le sentiment de la concorde nationale aura cessé de l'emporter sur l'esprit de classe, on aurait tort de ne pas s'attendre au réveil des antagonismes assoupis. Et si l'on songe au surplus que pour mériter une victoire

plus sûre et plus rapide les nations alliées doivent pouvoir donn
au monde l'exemple d'un équilibre social irréprochable, il convie
de mettre d'ores et déjà sur pied des solutions constructives, il
particulièrement opportun de prendre comme point de départ
bilan des forces en présence à la veille du conflit.

M. Pirou excelle à dresser les bilans. Il établit les vertus d'u
doctrine, mais sans manifester de sympathie à son égard. Il déno
bre ses défauts, mais sans laisser paraître d'antipathie. Il paraît ne
tre. Il s'impose du reste cette neutralité pour rester toujours scien
fique. On aimerait cependant le voir plus souvent « descendre
sa tour d'ivoire » comme il l'a fait dans une des annexes du pr
sent ouvrage. Les périls à écarter n'ont certes pas cessé, et moi
que jamais l'intellectuel ne saurait se dérober aux appels d'u
monde désorienté.

Mais avant de sortir de sa neutralité, tout homme pensant do
connaître avec objectivité les données du problème. Et en cela
bilans de M. Pirou sont extrêmement précieux. Les trois vieilles do
trines en « isme » se sont rajeunies sous la pression des circon
tances. Or en se rajeunissant elles se sont rapprochées. Malgré l
oppositions d'intérêts et de conceptions dont elles sont parties, l
doctrines qui ont dû composer avec la réalité ont fini par se re
sembler. Le néo-libéralisme d'un Walter Lippmann fait une larg
place à l'intervention des pouvoirs publics. Le néo-corporatism
limite ses ambitions : il ne veut plus ignorer la liberté syndica
ni le rôle arbitral de l'État. Le néo-socialisme ne veut plus mépr
ser l'initiative individuelle et les exigences de la technique capit
liste.

Ce rapprochement est un encouragement. Il suffirait de s'ente
dre sur un minimum de conceptions fondamentales pour que l
tenants des trois grandes doctrines rénovées cessent de s'oppos
irrémédiablement. La guerre est certainement l'occasion de prép
rer cette synthèse constructive.

LES LETTRES ET LES ARTS

H. Bremond. *Lettres.*
(recueillies et présentées par Marcel Hayot.

« Une pensée et, ce qui vaut mieux, une âme. »

Michel Seuphor. *Vincent Van Gogh.*

« Aucune peinture n'est plus facile à aimer pour un homme encore vivant. Il suffit d'avoir retenu une ou deux lettres de l'alphabet de la joie. »

CHRONIQUES

Lettres étrangères : *Un poète brésilien,* par Daniel-Rops.

Lettres françaises : *Introïbo,* d'André Billy, par P.-H. Simon;
Chronique privée, de J. Chardonne, par H. P. ;
Gaston Baty, de P. Blanchart, par M. Ch.

Théatre : *Les Monstres Sacrés,* par H. Gouhier.

Cinéma : *Les musiciens du ciel ; Elles étaient douze femmes ; L'étrange sursis ; Good bye Mr. Chips ; Mr. Smith goes to Washington ; Ninotchka,* par Yette Jeandet.

Le mois artistique, par G. P.

Des lettres d'Henri Bremond

La correspondance échangée entre l'abbé Henri Bremond, de l'Académie française, et l'abbé Georges Mortal, jeune étudiant belge en théologie, fut écrite entre 1931 et 1933, l'année qui devait connaître la mort du grand écrivain français [1]. Selon une de ses expressions, Henri Bremond était « vieux et décrépit » à cette époque. Malade, usé, surmené et « plus que surmené », il avait néanmoins su garder dans son intégrité, outre sa fraîcheur d'âme, la remarquable lucidité, l'extrême souplesse de son brillant et vif esprit. Les lettres que l'on pourra lire ici l'attestent clairement. Mais ces lettres nous apportent aussi un autre témoignage, une confidence presque, spontanée en tout cas, et toujours digne d'intérêt, celle du vieux maître s'adressant au jeune disciple. Car telle est au premier abord la nature de ces lettres rapides et quelque peu fatiguées : c'est le maître savant et vigilant qui éclaire, encourage et redresse au besoin le disciple fervent mais inexpérimenté. C'est tour à tour l'homme de cœur et l'homme d'Église, le métaphysicien et l'historien, toujours simple, toujours bienveillant. Et cependant, si on examine ces lettres de près, on s'aperçoit qu'elles sont encore autre chose. Derrière chacun des écrits par où la pensée d'Henri Bremond s'exprime et se livre, il y a toujours l'âme d'Henri Bremond...

Ces lettres traitent ou effleurent les sujets les plus

1. Henri Bremond mourut à Arthez-d'Asson (Basses-Pyrénées) le 17 août 1933. Il était né à Aix-en-Provence le 31 juillet 1865.

livers. Tout y est, palpitant de vie et de naturel, jeté en vrac et comme entassé pêle-mêle, sans ordre et sans littérature.

Arthez-d'Asson, le 29 novembre 1931.

Cher ami,

Vous commencez comme nous avons tous fait, par la fin. Une revue? Quelle revue? Comment y entrer?? Le problème ne se posera que dans quatre ou cinq ans. D'abord : exiit qui seminat. *Il n'est pas mauvais du tout de songer à l'impression, mais sans vous arrêter à cette pensée. Il faut d'abord méditer, méditer, méditer. Oui, écrivez au jour le jour, quand un sujet vous tente. Essayez ainsi vos forces, enrichissez-vous en vue de l'avenir. N'écrivez que lorsque vous avez quelque chose à dire, et l'occasion s'en présentera souvent : une idée qui tombe du ciel, une autre que feront lever vos lectures. Rien ne presse. On commence toujours trop tôt. A vous naturellement de vous orienter, mais sans hâte, l'orientation se dessinera d'elle-même peu à peu. Certains se fixent un sujet, par exemple une thèse à préparer. (La plupart nous consultent pour savoir quel sujet prendre. Ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder.) Encore une fois, lisant beaucoup, réfléchissant comme vous faites, les sujets ne manqueront pas. Au bout de quelques années, vous aurez tout un trésor de notes, d'études commencées, etc., etc. Pour l'immédiatement pratique, il me semble que vous pourriez fort bien dire à votre évêque, ou lui faire dire par les directeurs du séminaire, que vous auriez du goût pour une vie d'étude, on déciderait de votre sort en conséquence. En principe, je suis d'avis, avec saint François de Sales, qu'il ne faut rien demander, se laisser conduire dans un esprit*

de foi. Quoi qu'on fasse de vous, il sera difficile que tout travail intellectuel vous soit impossible. Le soir d'une paroisse, par exemple, ou d'une classe, vous laissera des loisirs. D'ailleurs, quand on a la vocation d'écrire, tout peut s'y adapter, ainsi la préparation plus soignée de vos sermons ou un travail plus personnel qu'il n'est rigoureusement nécessaire pour préparer une classe, si humble soit-elle.

Tout ce que j'ai écrit sur la poésie tourne autour du problème du sens : Poésie pure; Racine et Valéry; Prière et Poésie.

Vous me dites que j'ai dû connaître le démon d'écrire. Oui, mais ce démon était paresseux. En principe, j'écrirais quelque jour. Mais je ne savais quoi. Et j'écrivais fort peu, qui plus est, fort mal. Ce m'est venu peu à peu, quand j'ai eu quelque chose à dire. Je suis un retardataire, mais ce n'est pas une mauvaise part; Joseph de Maistre a commencé tard. — Consultez M. X. ou d'autres plus près de vous, mieux au fait des conditions où vous êtes.

Je vais vous demander un service. Pouvez-vous me dire : 1° qui était archevêque de Malines en 1637 — (il s'appelait Jacques); 2° Antoine Coriadre, vicaire général et administrateur sede vacante *du diocèse en 1667-1668, était-il suspect de jansénisme? 3° Même question au sujet de l'augustin Lupus (Christian Loup), du Dr Lambert Vincent, qui étaient professeurs à Louvain en 1675, et de P. de Roeck, censeur des livres. Bien entendu, n'allez pas bouleverser toutes les bibliothèques de la ville. Mais vous connaîtrez sans doute dans votre entourage quelque érudit au courant. Mais pour peu qu'il vous soit difficile de me répondre, n'y pensez plus; un mot sur une carte suffirait largement.*

Tout ceci au galop, mais avec beaucoup d'amitiés.

Les renseignements désirés devaient probablement être utilisés dans le tome XII de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux,* qui ne put être terminé avant la mort de son auteur. *Pendent opera interrupta.* L'archevêque de Malines en 1637 s'appelait Jacques Boonen, et Henri Bremond en fait mention à la page 300 de son tome XI. Grâce à l'entremise du chanoine Laenen, archivisite à l'archevêché de Malines, l'abbé Montal avait recueilli une documentation précise sur ces questions; aussitôt transmise à Henri Bremond, elle devait notamment lui dicter ces lignes :

> Ami intime de Jansénius, Jacques Boonen eut la faiblesse de se refuser à publier la condamnation de l'Augustinus. Aussi fut-il suspendu de ses fonctions et le Chapitre nomma-t-il, en sa place, un administrateur du diocèse, le 1er août 1653. Mais dès le 20 du même mois, l'archevêque fit sa soumission et fut absous. Sa doctrine propre n'en reste pas moins d'une orthodoxie parfaite (p. 301).

On voit par cet exemple au prix de quelles patientes recherches Bremond écrivait l'Histoire. En réalité, ces renseignements n'avaient d'autre but que de concourir à étayer son point de vue à propos de cette querelle du pur amour sous Louis XIII qui devait précéder de quelques années celle qui éclata sous Louis XIV entre Bossuet et Fénelon.

Sitôt en possession de ces renseignements, Henri Bremond adressait ces mots à l'abbé Montal :

Arthez-d'Asson, le 14 décembre 1931.

Merci mille fois. C'est parfait et plus que parfait. Exactement ce que j'attendais et désirais. Tout mon travail depuis vingt ans confirme les vues de votre très savant correspondant. Ce confirmatur *— si circonstancié — sera pour moi d'une grande utilité.*

Bien cordialement à vous.

Presque illisible, la lettre suivante est d'un homme qui souffre physiquement.

Je vous écris de Pau où je suis en traitement pour quelques jours — une oreille qui bat la campagne — et plus surmené que jamais.

Oui, mon cher ami, en principe. Mais je reviens à mon refrain : tout en notant et développant pour vous-même les intuitions d'ensemble qui vous viennent, appliquez-vous à développer — écrire, écrire — plus tard vous choisirez entre les diverses rédactions. Mais d'abord, prenez une pleine conscience. Tout ce qui a été écrit jusqu'ici, doit être regardé comme ébauche, premières pierres. Souvent les additions qui vous viennent, si vous les pressez un peu par écrit, vous entraîneront à reprendre ce qui a déjà été écrit.

Maurice Blondel est presque aveugle, mais travaille. J'espère qu'il pourra donner bientôt sa Pensée *qui vous dispensera de* L'action.

Oui, en principe, je continuerai. Le tome X va paraître : Prières de l'ancien régime (*en marge de mes machines poétiques*). *Puis un volume ou deux et j'en finirai avec le XVII^e^ siècle, puis le XIX^e^... Mais je suis vieux.*

Mon tome III et les deux de la Métaphysique des saints *sont pleins de choses pour vous.*

Au galop. Merci pour les mains à copier; je ne dis pas non, mais tous les enfants deviendraient aveugles. Au triple galop.

P. S. — Dans les derniers numéros de La Vie Spirituelle, *il y a des indications sur les deux parties de l'âme. Du P. Gardeil, chez Lecoffre, deux volumes sur la structure de l'âme (un peu durs). Mais lisez François de Sales.*

Le tome X, bientôt suivi du tome XI, parurent en

effet l'un et l'autre dans le courant de l'année 1932. L'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France* devait s'arrêter là, « à cette quiétude dans le sanctuaire de laquelle Bremond a déposé sa plume ». Ainsi s'exprimait M. Masure. « Le dernier effort de Bremond mourant, poursuivait celui-ci, a été pour nous laisser le testament d'une vie tout entière dépensée au service de cette magnifique cause : le maître de l'*Inquiétude religieuse* s'est endormi dans le Seigneur après avoir eu le temps d'écrire ce suprême chapitre sur la *Quiétude*, où, sans renier ses curiosités de jeunesse, il a trouvé le moyen de les apaiser dans une synthèse qui résume enfin son témoignage; et celui-ci s'est donc déroulé, en quarante ans, de l'inquiétude à la quiétude, en l'honneur de la prière [2]. » Nul ne pouvait mieux dire.

Le problème de la poésie pure le travaillait mystérieusement depuis longtemps. Le 3 novembre 1931, il écrivait à l'abbé Montal cette lettre que l'on pourrait aussi bien attribuer à Shelley ou à M. Bradley.

Un poème est fait de plusieurs éléments; il peut contenir un cours d'horticulture et, de ce chef, des indications utiles. On peut très bien demander aux Géorgiques *des recettes pour la culture des abeilles. En tant que recettes pratiques, il n'y a pas d'ombre de poésie. Mais si c'est un poète qui a écrit ces recettes et s'il était en état de grâce poétique quand il les a écrites, le poème sera aussi poésie.*

L'ancienne poésie, tels les commandements de Dieu et de l'Église, était très souvent mnémotechnique. Mais si ces commandements avaient été rédigés par Racine, un peu ou beaucoup de poésie n'y serait glissée, l'un portant l'autre. Tout ce que j'ai dit sur le sens *s'applique là. Ce n'est pas par les vérités qu'il exprime, qu'un*

2. Eugène Masure, *L'humanisme chrétien*, Paris, 1937, p. 314.

poème est poésie. Mais il ne s'ensuit pas qu'un poème doive être vide de pensées. Le poète en tant que poète, ne vise qu'à la beauté. Mais comme le poète pur n'existe pas, il peut être en même temps prédicateur, tout comme Virgile pouvait se promettre que ses poèmes lui permettraient de payer son loyer... Elle y est ou elle n'y est pas, mais quand elle y est, la poésie ne sert à rien qu'à notre plaisir.

La poésie peut fort bien se trouver dans une œuvre qui d'ailleurs est utile, moralisante, enseignante, enrichissante. Mais ce n'est pas cette utilité qui lui confère son caractère de poésie, puisque un traité d'horticulture en prose prosaïque a au moins la même utilité. Et puis, en dehors de la poésie qui se trouve ou non dans un poème, il y a celle que le lecteur peut y ajouter. Le Credo *est un court catéchisme, mais la musique aidant, il peut devenir un vrai poème; faire passer en moi les ondes poétiques.*

Pardonnez-moi de ne pas insister davantage, je suis surmené; si je n'ai pas été assez clair, dites-le moi.

Maurice Blondel est bourguignon naturalisé aixois. Quand vous rencontrerez un vieux livre de moi : La Provence mystique, *publié chez Plon vers 1908, lisez-le. Vous y trouverez tout l'esprit de la Provence.*

Merci de votre aimable lettre qui a réchauffé mon vieux cœur. Bientôt soixante-dix ans !! Et mille affectueuses pensées.

On reconnaît ici les thèmes inépuisables développés par *La Poésie pure* et *Prière et Poésie.* Isoler d'abord la poésie de tout ce qui n'est pas elle; séparer dans un poème, par un effort d'abstraction, le pur de l'impur, le chant du discours, la poésie de la prose. La critique et l'analyse parviennent à expliquer, à rendre compte des beautés littéraires. Mais en partie seulement. Un mo-

ient vient où l'analyse s'arrête; elle ne sait plus rien xpliquer, alors qu'elle sent néanmoins que tout reste- ait encore à dire. A ce point précis où la critique est ontrainte de s'arrêter, commence la poésie. Dès lors, st impur, prose et discours dans un poème, même le lus poétique, tout ce qui peut s'expliquer, se traduire t s'exprimer. Est pur, la poésie en soi, l'ineffable. La oésie est mystère.

Mais c'est précisément ce mystère qu'il importait de onder. Dès ce point précis où la raison s'arrête et s'in- line impuissante à aller plus loin, commence une acti- ité propre de l'âme profonde. Henri Bremond a ainsi, n le sait, situé le problème sur son propre terrain. Il est ne autre activité de l'âme profonde qu'il avait particu- ièrement explorée pendant longtemps, celle du mysti- ue. Il lui suffisait d'éclairer l'expérience poétique par 'expérience mystique, de rapprocher, sans les confon- lre, l'essence de la poésie et l'essence de la prière. La néthode était simple. En réalité, toute l'esthétique ncienne et moderne se trouvait ainsi à nouveau mise n cause.

Mais la santé de l'abbé Bremond fléchissait de jour en our. Et cependant sa pensée reviendra jusqu'à la fin aux grands thèmes qui l'ont sans cesse inspirée.

Paris, le 21 avril 1932.

Plus que surmené et, qui plus est, malade pendant ces derniers mois. Impossible de répondre à votre tumultueux questionnaire, mais si j'en juge par le petit mémoire qui vient de m'arriver, vous répondez tout seul. Au fond, je m'aperçois qu'il y a plus de choses dans Prière et Poésie — *et autres bavardages de ce genre — que je ne croyais. Le difficile — l'impossible plutôt — est de décrire scientifiquement les activités de la fine-pointe. En somme c'est ce que tout le monde cherche,*

Newman. Biran. Blondel. Bergson. Trouvez pour nous. Meilleures amitiés. Me voici à Paris pour trois mois.

Trois mois plus tard, Henri Bremond se reposait dans les Pyrénées. Témoin ce mot rapide écrit à l'occasion de l'ordination sacerdotale de l'abbé Montal.

Cauterets, le 26 juillet 1932.

J'assisterai de cœur et de tout mon cœur à l'ordination du 31 juillet et à la première messe du 7 août. Introibo ad altare Dei, ad Deum qui laetificat juventutem meam.

Très cordialement.

Je vous envoie ce petit mot de Cauterets, où je suis venu me reposer d'un trop long surmenage.

Arthez-d'Asson, le 2 septembre 1932.

Mme Gaston Paris a traduit chez Bloud la Grammar of assent *vers 1910 — épuisé — mais peut se trouver dans une librairie d'occasion. Mon Newman* Développement du dogme *contient son œuvre — Newman.* Psychologie de la foi *— épuisé — vous serait beaucoup plus utile. On réimprime* Newman. Essai de biographie psychologique, *je vous l'enverrai quand il sortira.*

Le plan que vous me proposez est bien, mais un travail aussi vaste se fera lentement; il y aura des jours, des semaines de paralysie. C'est la rançon.

Merci pour la coupure Goyau. Vous voyez que tous les grands hommes ne me lisent pas. Je ne suis pas brillant et j'ai beaucoup de peine à mettre en train mon tome XI. Merci pour vos prières et bien cordialement à vous.

Pau, le 26 décembre 1932.

Avant tout, guérison complète. Je vous attends entre avril et juin, 16, rue Chanoinesse. Les pages que vous m'envoyez sont très bien. Mais timeo virum unius libri. *Oui, oui, la visite au Saulchoir vous sera bonne. C'est une pensée, mais ce qui vaut mieux, une âme. Le fascicule sur le* Pur amour *n'est qu'un chapitre du tome XI, lequel devait paraître en juin. Mais je suis très vieux et décrépit.*

Du point de vue social et catholique, j'aime bien les directives de La Vie Intellectuelle. *Pour thomistiser, lisez un excellent petit livre du P. Mennessier, O. P.,* Somme théologique. La religion. *Édition de la Revue des Jeunes. Bonnes fêtes de Noël et de nouvel an, et bien à vous.*

Pau, le 22 février 1933.

Tout impotent, mais ravi de votre dernière lettre. Eh! oui, c'est là le point essentiel. Il faut beaucoup de prudence à cause du concile du Vatican. Mais vous avez bien compris qu'il n'est pas question de savoir si on peut démontrer Dieu, mais de savoir, si avant toute démonstration, avant l'idée de le démontrer, Il n'a pas commencé par se donner. Don mystique, même chez les primitifs. Bravo, bravo. Je compte sur vous à Paris en avril ou en mai. Meilleures amitiés.

Celui qui écrivit ces lignes ne devait plus jamais revenir à Paris...

Peut-être ces quelques lettres aideront-elles à mieux connaître l'âme d'Henri Bremond. On aura remarqué cette toute petite phrase comme perdue dans la lettre qu'Henri Bremond adressa de Pau à l'abbé Montal, le 26 décembre 1932 : « C'est une pensée, mais ce qui vaut

mieux, une âme. » N'est-il pas vrai qu'Henri Bremond se livrait inconsciemment, une fois de plus, en écrivant ces mots ? Ah! certes, lui aussi fut une pensée, et quelle pensée! En cheminant avec elle par les sentiers les plus divers — celui de l'humanisme et du mysticisme chrétiens, celui du romantisme et de la poésie pure — nous nous sommes bien aperçus que ces voies conduisent toutes à un même but, à ce moi profond, « image et temple de Dieu ». Mais nous avons aussi senti que cette pensée était mieux encore une âme, et quelle âme! Car c'est elle qui se cache et se dérobe dans les replis de la pensée. Et c'est cependant elle qu'il importe de saisir dans chacune des démarches de cette même pensée. Derrière les persistantes investigations autour des activités de l'âme profonde, il y a l'âme *in-quiète* d'Henri Bremond avec son drame pascalien, « l'angoisse éternellement recommençante ici-bas de ceux qui cherchent encore, comme il le faut bien, même après avoir trouvé ». *To be at ease is to be unsafe,* s'est-il répété maintes fois avec Newman. Son âme était une âme en marche vers l'Infini et que rien d'humain ne pouvait pleinement combler. Sans cesse en quête des vastes synthèses et des grandes intuitions par où son génie s'est manifesté, la pensée de l'abbé Bremond n'est autre chose que le sublime succédané de son âme en quête du Réel divin.

MARCEL HAYOT.

Vincent Van Gogh

Réflexions au cinquantième anniversaire de sa mort

Dans l'exergue de sa vie on devrait écrire ce mot de l'Apôtre : Ah ! mes amis, que ne supportiez-vous un peu de folie de ma t ? Mais vous le faites. »

Il voulait évangéliser les mineurs pauvres du Borinage. De fait, fut un apôtre, mais de l'art. Et nous supportons son peu de folie. rien n'est plus léger que le joug de cette peinture. Rien n'est us près de l'émotion visuelle d'un chacun que ce plain-chant de couleur.

*
* *

Peu de gens, sans doute, penseront au cinquantenaire de sa mort. and des milliers d'hommes s'entre-déchirent, qu'importe le sou- nir de l'intérieur déchirement d'un seul, ce déchirement fût-il ne qualité si éminente qu'à chaque génération des milliers eux continueront à se repaître du spectacle de son reflet, de son erveilleux rachat dans l'art de peindre, de se dire en couleurs.

*
* *

Une vie sombre, plutôt déprimante à évoquer; un art joyeux, ut ouvert. Une course dans un cul-de-sac, aboutissant au suicide; n art libérateur, où la lumière triomphe et sa cour de couleurs. L'artiste a-t-il sa seule joie dans l'expression ? L'expression n'est s toujours joie, elle peut être douleur; le plus souvent, joie et ouleur s'y mêlent. Plus de douleur, si la charge était trop forte; us de joie, si des grâces arrivent, inattendues, pendant l'exécu- on. La question joie ou douleur est aussi insoluble que l'évalua- on de la part du prévu et de l'imprévu dans une œuvre.

Ce qui importe, c'est la nécessité. L'artiste doit, il obéit.

Quelques jours avant sa mort, lorsque Van Gogh veut tout de uite peindre une nature morte qu'il voit dans le salon du Dr Ga- uet, cet effrayant besoin n'est nullement d'un fou, malgré les pparences, mais d'un homme dont la vue est tout émotion, émo- on surcultivée, d'un homme qui, évidemment, n'a pas appris à maîtriser, mais qui sait aussi, peut-être, que le moment émo-

tionnel passe, et avec lui cette occasion de se dire, de se décharger d'une mission : je dois laisser des toiles sur mon passage, vite saisissons celle-ci, car il me faut mon compte, car tout n'est pas toile qui paraît tel, tout n'est pas document d'une sensibilité, d'un bel embrasement d'amour.

« Mon travail à moi — écrit-il dans une de ses dernières lettres à son frère —, j'y risque ma vie, et ma raison y a sombré à moitié... mais que veux-tu. »

***

L'art libère l'exécutant parce qu'il se donne dans l'œuvre. Il se donne dans la mesure où elle est nécessaire.

L'art libère aussi celui qui admire, à cause de l'exaltation centrifuge qui fait place chez lui à ce même amour qui, chez l'artiste, présidait à l'œuvre.

L'artiste se communique à un objet étranger qu'il fait de ses mains amoureuses.

Celui qui admire accueille l'objet et, dans une certaine mesure, communie dans le même amour. Le premier sort en quelque sorte de soi-même, le second lui fait place en lui-même.

C'est toujours l'amour qui libère.

L'artiste a fait un œuf. L'admiration du spectateur le féconde. La survie de l'art est dans cette admiration. Ce que crée l'artiste, après tout, c'est de l'admiration. Cela se paie parfois très cher. Mais un homme, cela ne regarde pas au prix.

***

Cet homme qui, le 27 juillet 1890, à Auvers-sur-Oise, se tira un coup de revolver dans la région du cœur et qui, deux jours plus tard, mourut dans sa trente-septième année — cet homme était ce qu'on appelle dans le vulgaire un original. Mais original, il l'est si puissamment, qu'il se singularise par le moindre de ses gestes. Ce qui n'enlève rien à l'intelligence qui rayonne dans ses trois volumes de lettres, ni à cette admirable humanité qu'on y trouve d'une si pure émotion.

***

Bien que tout art soit un composé de style et de cri, on décèle aisément une lignée de style et une lignée de cri dans l'histoire de la peinture. Marquons comme jalons de celle du style : l'iconographie byzantine, Van Eyck, Ingres. Celle du cri ne se dessinera clairement qu'à partir du Greco et de Schiavone. Van Gogh sera à l'aboutissement. Au-delà de Van Gogh, il y a autre chose que peinture, quelque chose qui ressemble encore à la peinture, mais

i cherche le rythme en soi et se détache de l'objet, une peinre qui voudrait devenir de la musique ou de l'abstraction vielle.

Il faudra, de guerre lasse, revenir à l'objet, car de la peinture à musique la route est longue : elle passe par la poésie, par tou les gammes de la pensée, qui ne deviennent aériennes qu'à leur uisement. Aériennes, puis danse pour revenir à la terre, boucler boucle avec l'architecture, où commence ce cycle merveilleux l'art. Architecture, sculpture, peinture, poésie, philosophie, usique, danse.

*
* *

Un essai de peinture sans « la règle qui corrige l'émotion », et orent Fels fait bien de le comparer à Rimbaud. Le cri de Rimud épuise toute la littérature de son temps, comme le cri de n Gogh épuise à la fois l'impressionnisme et l'expressionnisme. un Campendonck, pour l'expressionnisme allemand, ni un Cénne pour l'impressionnisme français, n'iront plus loin dans l'art se dire en disant la nature, de se trouver dans la nature en la ouvant en soi. Chez Van Gogh impressionnisme et expressionsme atteignent leur plus haut point d'émotion et d'unité. « Les notions qui me prennent devant la nature vont chez moi jusqu'à évanouissement » (lettre citée par Gustave Coquiot).

*
* *

A l'asile de Saint-Rémy, il y a un joli campanile roman, un oître moins riche que celui de Saint-Trophime, mais de la même poque. Presque devant la porte se trouvent les *Antiques* de Saintémy : le Mausolée et l'Arc de Triomphe. De braves indigènes se nt un peu offusqués de ce que Van Gogh n'ait pas peint ces marquables monuments, qu'on ne les voie nulle part sur aucune ses nombreuses toiles de Saint-Rémy. Même pas pour faire pare d'un fond de paysage.

C'est qu'un homme aussi rempli de forces originelles allait à ne antiquité bien plus ancienne, et qui servit elle-même d'exemle ou d'éducateur pour tout ce que l'homme fit jamais : la ature. Il allait droit à la vie. Ou plutôt, la nature en lui cherhait le contact avec la nature environnante. Leurs épousailles nerveilleuses, c'est l'œuvre que nous connaissons.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

*
* *

Les docteurs Doiteau et Leroy ont fait de la folie de Van Gogh n diagnostic vraisemblable. Ils disent : épilepsie larvée mentale. eur point de vue est étayé par les faits et ils ont probablement

raison. Je me range volontiers de leur côté, mais je me refuse quant à moi, à voir dans aucune des œuvres du peintre une trace de sa folie. L'art des fous est tout autre chose. Voyez Prinzhorn (la *Bildnerei* du Dr Hans Prinzhorn est un véritable catalogue d'art cubiste et surréaliste), voyez Vinchon : les fous ne sont pas libres, un automatisme morbide ne ressemble ni en tout ni en partie à une généreuse impulsion dont le mouvement est franchise, dont le résultat est un document sur un acte d'amour merveilleusement libre, régnant en maître sur la toile et la palette. Maître aussi de chaque trait de pinceau : voici comment je suis, voici comment je veux, voici comment je vois.

« Je ne suis aucun système de touche. Je tape sur la toile à coups irréguliers, que je laisse tels quels. Des empâtements, des endroits de toile pas couverts par-ci par-là, des coins laissés totalement inachevés, des reprises, des brutalités; enfin, le résultat est, je suis porté à le croire, assez inquiétant et agaçant pour que je ne fasse pas le bonheur des gens à idées arrêtées d'avance sur la technique » (lettre à Émile Bernard).

Comme il savait ce qu'il voulait ! Comme il ne faisait rien, de impulsif, sans vraiment le vouloir.

Les crises d'épilepsie étaient des cyclones où la raison sombrait momentanément. Il la recouvrait tout entière, et sans une faille entre les crises.

*
* *

Il a fait toute son œuvre en trois ans. Une telle puissance de travail fait suffisamment comprendre sa tenue négligée. Rien d'autre n'existe que son art, de la grandeur libératrice duquel il n'est peut-être pas tout à fait conscient — au moins ne sait-il pas ce que le monde en fera, et quelle autocritique est vraiment efficiente ? — mais qu'il nourrit d'une intelligence ardente, magnifiquement éveillée. Les beaux passages abondent dans ses lettres à Théo.

« Que veux-tu, ce qui se passe en dedans, cela paraît-il en dehors ? Tel a un grand foyer dans son âme et personne ne vient jamais s'y chauffer, et les passants n'en aperçoivent qu'un petit peu de fumée en haut par la cheminée, et puis s'en vont leur chemin. Maintenant, voilà, que faire, entretenir ce foyer en dedans, avoir du sel en soi-même, attendre patiemment, pourtant avec combien d'impatience, attendre l'heure, dis-je, où quiconque voudra viendra s'y asseoir — demeurera là, qu'en sais-je ? Que quiconque croit en Dieu, attende l'heure qui viendra tôt ou tard » (lettre 133).

*
* *

Pas fait pour notre vie quotidienne. Inadaptable. Pas d'ici. Mais il vient avec une mission qui germera de lui et qu'il accompli

malgré tout. Il s'en ira, laissant cette trace lumineuse. Il subit cette force primitive, divine, qui se donne en lui et qui le donne. Et c'est d'un tel excès que l'homme se casse.

Cette montée de l'intensité est si grande en trois ans, qu'on n'imagine pas ce qu'il aurait fait encore de plus puissant, de plus simple et de plus grand que ce paysage d'orage en bleu et vert qu'il peignit à Auvers peu de jours avant sa fin.

⁂

Il est des moments de l'histoire, il est des milieux sociaux où se singulariser c'est préférer le chemin droit, avoir le culte de la simplicité. N'aimer pas de bibelots chez soi, ni de dentelles sur les meubles, n'est-ce pas se singulariser dans un certain monde ? Il se singularise, celui qui ne lit pas le roman à la mode. Il se singularise dans notre douce province, celui qui ne tient pas les propos usuels sur la pluie et le beau temps, et sur le prix du beurre.

C'est évidemment un crime de lèse-démocratie que de ne pas porter le faux-col et la cravate de tout le monde. Mais a-t-il le temps d'y penser ? Doit-il y penser ? Van Gogh serait bien étonné d'apprendre que certains lui imputent ce manque de soin à folie. Il répondrait : « Je porte le bourgeron de tout le monde et ne veux nullement me singulariser. Nous ne sommes pas du même monde, voilà tout. »

A la vérité, Van Gogh n'est d'aucun monde.

⁂

Il se singularise.

L'audace d'un homme qui veut peindre la nuit, qui veut peindre le soleil, ne se compare pas à la mesure commune de nos audaces de tous les jours. Comment ferait-il pour penser à son allure, pour se préoccuper du qu'en dira-t-on ?

On écrit de lui, un peu à la légère semble-t-il, que son regard est « dur et sombre », que son expression est « triste, sauvage, concentrée, ou même très souvent farouche », que notre peintre est « méfiant, volontaire, irascible, sinistre, hostile, agressif, fermé, têtu, brutal », qu'il a l'air d'un « vagabond hagard, mourant de faim, halluciné, persécuté, traqué ». Cela fait beaucoup d'épithètes. Sans briguer de pareils records, Van Gogh met d'autres richesses et d'autres générosités dans ses toiles. C'est là qu'il faudrait le chercher, c'est là qu'on trouve des renseignements sur lui autrement sûrs que dans son accoutrement ou son aspect extérieur.

Il peindra le soleil, il peindra la nuit! Et cela n'est pas une fumisterie avec lui, cela n'est même pas impossible. Tout Van Gogh est plausible. Tout Van Gogh est près de chacun de nous. Ce qui harmonise cet extraordinaire clavier et cet extraordinaire virtuose,

c'est qu'il n'y a nulle part la moindre tricherie, le moindre procédé; le matériau n'est pas tant la matière colorante elle-même que ce qui préside à la fête : l'éminente dignité de la sensibilité humaine.

La sensibilité, ici à sa plus haute puissance.

*
* *

Il faut avoir perdu l'enfance pour la retrouver dans l'esprit. Quelques rares météores, comme Van Gogh, jouissent de ce privilège de ne pas perdre l'enfance, ou de ne faire qu'un de l'enfance charnelle et de l'enfance spirituelle. La simplicité à la fois et la richesse de ses lettres en font foi. Une même générosité, une même propension au don de soi dans toutes. A dix-huit ans comme à trente-six, Van Gogh est pareil à lui-même, et ses abondantes lectures, si elles nourrissent et exaspèrent sa personnalité, ne la changent pas.

*
* *

L'homme ne sait vraiment que ce qu'il a appris deux fois : une fois dans son enfance, pour l'oublier, une autre fois dans la maturité, pour retrouver ce qu'il avait, l'unir enfin à sa texture, rendue plastique par l'expérience.

Van Gogh, lui, n'a rien appris. Sa sensibilité lui tient lieu de tout. Non pas qu'il se fie à l'intuition seule : il est trop positif pour cela. Il ne se fie qu'aux impressions directes et ne devine rien, mais il est impressionnable à l'excès. Le monde tout entier, visuel et intellectuel, se résorbe dans cette impressionnabilité. Puis cet homme étrange pour qui la sensation visuelle est l'être même, cet homme qui a toute la sensibilité et toute l'intelligence dans la pupille de l'œil, se met à cracher des couleurs. De trente-trois à trente-six ans, il crache des couleurs.

C'est pour cela qu'il est venu. Pour que des générations passent devant ces toiles — ces pochades données, jetées — en disant : « Ah! que c'est beau! On n'a jamais chanté comme cela en peinture. Quelle leçon de jeunesse! »

Et les écoles qui suivront n'ajouteront peut-être rien à la conquête de cet art, à la bataille perdue-gagnée par cet effrayant solitaire. On n'organisera pas mieux une toile, on ne trouvera pas une simplicité plus véridique, on ne sera pas plus direct, plus coloriste, ni même plus intelligent que ce « fou ».

C'est fou d'aimer à ce point la peinture. Il ne la courtise pas, il ne la caresse pas, il ne joue pas avec. Il aime.

Pour qui sait ce que parler veut dire, il y a dans *aimer* plus que tout ce que la terre peut contenir. D'autres sont morts de trop aimer. Van Gogh d'avoir trop aimé la peinture.

Aussi chaque trait parle-t-il d'amour dans ses tableaux. Il en rayonne une fulgurance, une force qui emporte tout dans un paradis qui n'a rien d'artificiel, un paradis de saine joie qu'il nous a laissé en se vidant de sa vie.

Ce qui est noir en dedans est devenu lumière au dehors. Mais l'opération fut néfaste à l'organisme humain.

***

Ce mal de peindre est devenu si terrible à la fin que plus rien n'aurait pu le sauver, même pas le succès (un premier article lui est consacré dans le *Mercure de France* quelques semaines avant sa mort), même pas l'admiration (le Dr Gachet l'appelle « un géant de la peinture »), car aucune admiration ne peut payer ce qu'il donne, ne peut équivaloir à ce brasier d'amour toujours plus grand en lui. Il court à sa perte, il court dans son impasse. Et le monde entier serait impuissant à arrêter cette chute, car il tombe de plus haut que le monde. Nous n'assistons qu'ébahis au feu d'artifice final qui nous révèle un meilleur nous et ne nous donne aucun mal. Mais malheur à celui qui n'admire pas! Il serait trouvé sans vie et ne pourrait fleurir.

Car aucune peinture n'est plus facile à aimer pour un homme encore vivant. Il suffit d'avoir retenu une ou deux lettres de l'alphabet de la joie.

***

Comment faire pour ne pas être un original dans une petite ville de province? Il faut passer outre, aller peindre *la nuit* sur les berges du Rhône, la tête ceinte de bougies qui éclaireront la toile. Mais le brave peuple arlésien ne pardonne pas ces choses. Il est fou, il est dangereux, il n'est « pas digne de vivre en liberté ».

Dans cette solitude, il lui arrive un Gauguin grand seigneur de la peinture, un Gauguin qui pontifie et qui traite Van Gogh un peu en enfant naïf, en *minus habens*.

Faites un rapprochement entre l'exaspération intérieure de son amour de l'art (la foi en l'art, voulait-il qu'on dise) et le milieu ambiant où il doit vivre, avec ce Gauguin en surcharge, supérieur, sans réceptivité vis-à-vis de Van Gogh. La crise est inévitable.

Van Gogh n'est pas un cas unique, loin de là! Mais peut-être la crise touche-t-elle plus souvent et plus facilement des caractères débiles.

Il serait faux de ranger Van Gogh parmi les débiles mentaux pour la seule raison qu'il n'a jamais longtemps tenu en place. Cela ne prouve rien, tout en nous indiquant l'inquiet, l'impulsif. Mais qui ne passe pas par ce stade aigu de *Sturm und Drang*?

Les lettres de Van Gogh sont là pour prouver les harmonies et

les forces de son esprit, plus porté, il est vrai, à la marche en avant, à la course jusqu'à l'extrême conséquence d'une idée, qu'à la contemplation pacifique.

***

Il se singularise à ne fréquenter que des gens de rien, des filles de joie. Mais il n'a pas le choix. Les intellectuels de Paris ne seraient pas plus à sa mesure que les bourgeois de province. Plutôt réduire sa mesure à rien et vivre avec les intouchables. Car l'homme n'est pas fait pour vivre seul. De même, il s'attache désespérément à ces mineurs du Borinage, et il s'efforce, plus tard, d'aimer la poignée de fous de l'asile de Saint-Rémy.

« La singularité a toujours été censurée, dit un Jésuite célèbre. Quiconque fait le singulier demeure seul. »

Jésus demeure seul. Même son Père l'abandonne à l'inévitable croix. Mais l'esprit d'un obscur Galiléen rayonne sur le monde entier, et Van Gogh n'a certainement pas prévu non plus la somme de joie visuelle que le produit de sa souffrance a déjà distribuée aux enfants des hommes.

***

Pas seulement l'artiste, tout homme est né pour être exception pour tenter et réaliser l'impossible (« Dans un tableau, je voudrais dire quelque chose de consolant comme une musique »). Nous sommes tous nés pour ce qui est folie pour le monde, mais qui sauve le monde parce que cette folie est sagesse devant Dieu, est obéissance à la sagesse de Dieu même — obéissance à cet intemporel que le temporel ne reçoit pas, tout en lui étant involontairement soumis. Sage folie par laquelle nous sommes mandatés pour communiquer au monde le royaume de Dieu et *sa* justice et *sa* paix; sage folie des saints par laquelle le monde est jugé (« Les saints jugeront le monde » — « Le Prince de ce monde est déjà jugé »).

***

Vie de Van Gogh : une nuit affreuse, un amoncellement de ténèbres opaques, mais que surmonte un ciel où étincellent une multitude d'étoiles (ses œuvres, les belles pensées de ses lettres) qui cependant n'éclairent ni n'allègent cette nuit quant à Van Gogh lui-même.

***

L'homme se retrouve toujours dans ces misères, dans ces grandeurs, dans ces dérèglements ou dans cet héroïsme. Dans le pire —

et particulièrement chez Van Gogh — il y a encore un mélange de don de soi, d'excès du don de soi. Nous entrons en contact avec le trop humain qui est latent en chacun de nous, ou bien nous ressentons plus vivement cette nostalgie tenaillante du plus qu'humain, ce désir d'être fils de Dieu, désir qui est une capacité réelle et dont on peut atteindre l'objet par une multitude de chemins, tous bons, mais tous semblables sur un point : qu'il faut être vainqueur du monde en étant vainqueur de soi. Après, le Christ règne.

29 janvier 1940.

MICHEL SEUPHOR.

Un poète catholique brésilien

Nous ne connaissons guère ce qui se passe dans ce vaste monde de l'Amérique du Sud, en qui un des plus profonds livres de Keyserling nous a désigné l'archétype de la civilisation de demain. Pourtant, si minimes que soient nos documentations, c'est assez pour pressentir ce par quoi peut se justifier l'opinion du voyageur philosophe. L'Europe s'épuise, vit sur son passé, renouvelle de plus en plus difficilement les sources où toute vie véritable s'alimente. L'Amérique du Nord a peut-être trop cédé au prestige de la machine, à une tentation d'automatisme et d'abstraction. L'Amérique du Sud est très différente : l'exubérance de sa vie végétale, les profondes influences ethniques qu'elles a subies de populations indigènes encore pleines d'une immense vitalité, les possibilités neuves que ce continent réserve encore à l'homme, déterminent des caractères qui, aujourd'hui, semblent imparfaitement accordés, mais qu'on voit tendre de plus en plus à l'équilibre d'un humanisme nouveau. Le Brésil est un des éléments constitutifs les plus considérables de cette nouvelle civilisation hyper-occidentale qui sera celle du XXIe et du XXIIe siècle. Il suffit de lire, dans *L'Homme de couleur* [1], la remarquable étude d'Afranio Coutinho pour comprendre dans quelles terres encore vierges prend racine une forme de sensibilité et de pensée qui, en même temps, procède de la meilleure tradition européenne. Un tel accord, entre ce qui

1. « Présences », Plon.

vient de nous et ce qui vient du vieux fond de la terre américaine, peut donner quelque chose de rare et de puissamment original. On a dit que la femme brésilienne était un des types humains les plus remarquables par l'équilibre qu'elle manifeste entre les puissances du sentiment et celles de l'intelligence. J'en dirais autant des poètes, qui, sur ce point, sont semblables aux femmes.

Jorge de Lima [2] est un des meilleurs poètes du Brésil contemporain. Le mot de poète doit ici être entendu dans un sens extensif, qui déborde les définitions de l'expression. Les romans de Jorge de Lima ne sont pas plus séparables de sa poésie que ne le sont, de la poésie claudélienne, les grands drames. La poésie est plus question d'intention que de forme, et c'est, en vérité, dans un univers poétique que nous sommes ici plongés. Aussi le mode — et les modes — de cette expression a pu changer (et Jorge de Lima a subi diverses influences), on sent toujours en lui cette même passion, cette vitalité spontanée, vigoureuse, dont la lucide intelligence d'un Tristan de Athayde et la fantaisie subtile d'un Ribeiro Couto nous donnent d'autres interprétations. Marcel Brion, qui fut, bien entendu, un des tout premiers à parler en France de Jorge de Lima, l'a, en un sens, rattaché à Walt Whitman, c'est-à-dire à ce courant vigoureux, pur et sensuel tout ensemble, qui passait à travers les nobles envolées du lyrisme américain d'il y a cinquante ans et dont la mécanisation extrême du monde yankee semble avoir presque tari la source. Mais, pour Jorge de Lima, il me semble qu'il n'y a là qu'un des éléments originels de son inspiration; un autre s'y associe, c'est la tradition chrétienne.

Dans la préface qu'il a écrite à un récent recueil de *Poèmes* de Jorge de Lima, Georges Bernanos a magnifiquement loué cette poésie qui, dit-il, en une heure sévère, lui apporta « la divine compassion du chant sacré », et dans laquelle il crut entendre « l'écho de la plainte humaine répercutée par les cieux ». Il en a profité pour attaquer les poètes catholique apologistes, et rappelé que le vrai de son témoignage, l'écrivain chrétien le donne naturellement « comme malgré lui » dans son œuvre, c'est-à-dire sans aucune intention édifiante. La poésie de Jorge de Lima, telle qu'on la voit dans ses récents poèmes (Robert Garric en a traduit quelques-uns), est chrétienne par le plus profond mouvement qui la porte. Elle rejoint cette adoration de Dieu dans le monde créé que tant de chrétiens omettent, dont les Laudes du Soleil de saint François d'Assise et le Cantique des Trois enfants dans la fournaise rappellent cependant la pressante vérité. Les vieux textes, les anciens symboles, reprennent, à travers cette expression, une saveur neuve, et, en lisant tels de ces poèmes, je me suis demandé si l'on ne

2. J. de Lima a publié une vingtaine de livres, poèmes (*Tempo e Eternidade*; *A Tunica Inconsutil*), essais, romans (*A mulher obscura*), histoire, traductions.

pourrait pas chercher, dans le séjour que fit Claudel en Amérique du Sud (les influences hispano-portugaises sont si sensibles dans le *Soulier de Satin*), un des éléments fondamentaux de son style lyrique. Jorge de Lima m'y a, plus d'une fois, fait penser.

Je vous donnerai le Poisson, affamés,
Abandonnés par tous les peuples,
Misères de toutes races, de toutes couleurs,
Je vous donnerai le Poisson.
Il était avant que l'eau fût,
Il durera après la dernière source.
Ce poisson unique, je vous le partagerai.
O affamés, ô rassasiés...

L'inspiration chrétienne et la sève vitaliste d'un monde neuf semblent se mêler sans cesse dans cette poésie. Péguy aimait à louer la patrie charnelle, image et promesse de la cité de Dieu : ce sentiment profond d'une « racination », Jorge de Lima le porte en lui et l'exprime avec force. Et c'est peut-être à tout ce qu'il y a de mystérieux dans ce monde sud-américain où des forêts encore demeurent impénétrables, où le fond nègre et le fond indien s'unissent aux traditions des conquérants hispaniques et portugais, qui donne à cette poésie ses résonances étranges, une sorte de symbolisme de l'obscur, dont un poème comme *La mort de la folle* suggère avec force le drame. Le très difficile équilibre entre le naturel et le surnaturel, ce pont aux ânes du poète, Jorge de Lima en mesure l'impérieuse nécessité et il en a le sens. L'a-t-il atteint ? Je ne saurais le dire. Il faudrait plus que les fragments, si nombreux soient-ils, que j'ai sous la main. Il me paraît qu'en certains moments il y touche, et c'est déjà beaucoup.

Dans un petit livre que vient de lui consacrer un critique portugais, Manuel Anselmo, on peut lire : « Tous les poèmes de Jorge de Lima sont aujourd'hui la chronique du voyage qu'il fait vers l'au-delà, à la trace du Christ. Il s'écarte de l'imperfection humaine. » Et encore : « On y sent la faim de l'universel à travers la faim de Dieu. » Un jour, sans doute, les lecteurs français connaîtront-ils en traduction une part de ces poèmes pleins de suc. *L'ode à la Communion des Saints, L'Esprit Paraclet, L'Invocation à Israël*, mériteraient d'être lus chez nous. C'est une interprétation nouvelle qui nous est ici donnée de la Parole éternelle dont les mots des poètes ne sont que les échos.

DANIEL-ROPS.

« Introïbo »

Je ne pense pas que M. André Billy soit un dévot; bien mieux, je le soupçonne d'une secrète et vieille hostilité contre les gens d'Église, sinon contre l'Église même. Mais il est de ces anticléricaux, et peut-être de ces incroyants, qui manifestent pour les choses de la religion une surprenante et significative curiosité. Témoin cet *Approbaniste*, qui fit, il y deux ans, parler de lui...

Aujourd'hui, avec *Introïbo* [1], c'est encore une exploration du monde ecclésiastique que tente M. Billy. Et, cette fois, son sujet l'entraîne à un étalage d'érudition liturgique et à des discussions sur le droit canon qui enchanteront les licenciés en théologie et les fidèles de Huysmans. Il n'est que justice de reconnaître d'abord à ce roman original et sévère les caractères d'une œuvre de qualité. On y goûte la rapidité d'un récit sans phrases, la négligence élégante de l'allure, et surtout une manière discrète, je n'oserais dire d'éluder, mais de refouler dans la pénombre le scandaleux et le scabreux. Il ne serait point étonnant qu'avant d'écrire *Introïbo* M. Billy eût relu Stendhal : cette sobriété froide, ce ton de chronique et ce goût de la pointe enveloppée ne sont pas sans rappeler *le Rouge et le Noir*. Et bien que Firmin Sancerre soit un tout autre homme que Julien Sorel, ces deux séminaristes malheureux ont eu des maîtres qui se ressemblaient.

Ce Firmin Sancerre a donné, au cours de son adolescence, les marques les plus ordinaires et les moins discutables d'une vocation pour l'état ecclésiastique. Il s'y est préparé au séminaire, intellectuellement et moralement, de la manière la plus sérieuse. Mais des circonstances extérieures à sa volonté l'ont placé dans l'impossibilité de devenir prêtre, ou du moins de vivre ouvertement comme un prêtre. Le

1. Flammarion.

ici promis à une destinée exceptionnelle, fertile en crises en tourments. Le monde auquel il est rendu n'a pas de ace pour ce demi-clerc, et lui-même ne pourra jamais s'y climater tout à fait. Par contre, les ecclésiastiques n'aont que méfiance pour un des leurs qui semble avoir voulu séparer d'eux, ou du moins sur qui pèse la suspicion 'une carrière irrégulière et manquée. Tel est, réduit à son chéma le plus simple, le sujet d'*Introïbo* : M. Billy a dû voir pour premier dessein d'évoquer, sur un fond de œurs cléricales, le drame d'une conscience religieuse qui e trouve pas sa paix dans l'Église.

Mais il n'était pas commode de traiter un sujet aussi nu, ussi rigoureusement intérieur. La première difficulté était 'imaginer ces circonstances qui empêcheraient Firmin ancerre d'aller jusqu'au bout de sa vocation, en les renant en même temps assez vraisemblables pour que le récit e parût point décroché du réel, et assez nécessaires pour u'une mésaventure individuelle pût prendre un sens un eu général. Cette difficulté, M. Billy la joua à fond : car il oulut que son héros fût réellement prêtre, marqué du sine définitif des ordres majeurs, isolé dans le monde par n caractère sacré et pas seulement par des habitudes psyhologiques et par une disposition morale particulière. La ituation y gagne sans doute en intensité pathétique; mais faut reconnaître que le romancier ne réussit à la créer u'au prix d'une intrigue compliquée et romanesque qui te beaucoup de poids à son roman.

M. Billy suppose, en effet, que Firmin Sancerre est le protégé d'un prélat ambitieux, politicien et lettré, Mgr Duberille, dont la figure équivoque, et par moments assez bien enue, passe au premier plan dans le récit. Sur le point d'être suspendu par Rome, Mgr Duberville, dans le dessein l'entraîner un disciple dans son schisme, confère secrètement les ordres à Firmin Sancerre, qui se les était vu jusqu'alors refuser par la malveillance de ses supérieurs. Au ours d'une scène analogue au fameux épisode de *Jocelyn*, t aussi difficile à admettre, on voit l'évêque consécrateur lemander l'absolution au prêtre qu'il vient de consacrer. Mais, pour des raisons qui resteront mystérieuses, Firmin Sancerre refuse de la lui donner : péché contre les mœurs ou péché contre la foi ? M. Billy fait tout ce qu'il faut pour

que le lecteur incline à la première hypothèse, bien qu'il affirme que la seconde est la plus vraisemblable. Toujours est-il que Firmin se sépare du révolté. Et le voici dans une situation parfaitement fausse à l'égard de l'Église : ordonné irrégulièrement, par un évêque dont la foi peut être mise en doute, il ne saura jamais si son ordination est ou non valable. Et ses supérieurs ecclésiastiques, loin de l'aider à régulariser sa situation, le repousseront avec une douce ténacité, car un soupçon pèsera toujours sur celui qu'on a pu croire complice d'un prélat accusé d'athéisme et d'attaches avec la franc-maçonnerie.

Dès lors, l'intérêt du roman se déplace : l'analyse du cas de conscience de Firmin Sancerre y est beaucoup moins développée que le récit de ses démêlés avec l'Église, pour obtenir un juste arrêt que sa bonne foi et sa piété méritent, mais que la circonspection des bureaux ne cessera de lui refuser. L'idée de derrière la tête semble être de montrer que l'Église est administrée par des hommes dont la vertu est plus souvent une prudence polie qu'une charité véritable. C'est le grief habituel des incroyants et de ceux qui, voyant de l'extérieur les choses de l'Église, n'ont pas suffisamment réfléchi sur les conditions de son existence temporelle. La scène avec Mgr Merry del Val est, à ce point de vue, très significative : bien que traitée d'une plume délicate et avec un sens des nuances incomparablement plus marqué que certaines scènes analogues dans les *Hommes de bonne volonté*, de Jules Romains, M. Billy n'y évite pas le poncif et la facilité. De quoi qu'il s'évertue, il n'est qu'un théologien amateur. Mais c'est un romancier estimable, qui ose viser les grands sujets, et qui les manque de peu.

P.-Henri Simon.

LIVRES

Jacques Chardonne, **Chronique privée** (Stock)

C'est une chronique, mais privée : une œuvre de moraliste qui, l'un livre de souvenirs, tient quelque chose de secret et de nuancé — en disant les choses, faire sentir ce qu'elles ont d'indicible; — un essai qui serait aux autres essais ce que les romans de Jacques Chardonne sont aux autres romans; — qu'on songe aux *Destinées sentimentales* : dans des tons d'une justesse et d'une délicatesse extrêmes, tout est peint avec l'entente la plus fine des êtres et des choses. On pense à ce qui est marqué ici de tel roman où l'auteur, en nous confiant sa propre méditation sur la vie, exprime « par son humilité même et la précision de la nuance ce qui n'est senti qu'une fois ».

Dans le mot privé, n'y a-t-il pas l'idée d'unique et surtout l'idée de secret ? Le romancier, c'est celui qui rend significatif le chaos des événements; et s'il le rend trop significatif, s'il en tire des maximes, il sera nommé moraliste. Parce qu'il traite des mœurs en général, Jacques Chardonne est un moraliste. Mais, chose étrange, ce moraliste ne cesse de répéter que tout échappe à nos regards pour rester une énigme sous des mots insondables; qu'il ne peut comprendre cette vie et qu'il ne saurait qu'en dire, à peu près comme ses romans n'ont fait que répéter, croit-il, « quelle chose étonnante que l'homme! » (Car, au vrai, quel mystère que ce prix sentimental que l'imagination donne aux choses et qui fait réellement les destinées.)

Autour de nous, chaque réussite est un secret; la vérité subtile de chaque fait en est un autre; celle de chaque être, secret encore, et la vie est plus obscure que la mort même. Jacques Chardonne se souvient de promenades d'autrefois, à Bordeaux, avec François Mauriac. « Nous parlions de la guerre déjà commencée, de l'avenir incompréhensible, de la mort, et rien de tout cela ne s'est éclairci. »

Est-ce à dire qu'il n'a rien à dire ? Plutôt, il a à tout faire sentir. C'est pourquoi il lui faut revenir toucher terre « autour de Barbezieux ». Revenir au fait même, à la vérité terrienne, celle de l'homme aux prises avec la nature des choses. Notre monde est

aujourd'hui urbain et logique. Nous vivons « parmi la contagion des idées, dans le monde simplifié de la chose écrite ». « L'empire du fait qui avait porté si haut notre civilisation est à peu près ruiné par un mauvais usage de la raison. » Ceux qui aiment les réflexions pourront en faire sur cette phrase!

Jacques Chardonne est-il surtout romancier, surtout moraliste ? Il est sans doute un sage de l'espèce la plus rare : celle qui sait aller chercher la sagesse si près des choses qu'elle en garde à défaut du rayon de lumière la moiteur intacte du vivant.

HENRI POURRAT.

PAUL BLANCHART, **Gaston Baty** (N.R.C., 1939)

Au travers de louanges et de jugements qui affirment la valeur de ce que Baty a fait sans décrire ce qui a été fait, M. Blanchart cite assez de paroles de Baty pour qu'on se rende compte de l'importance de Baty et de son œuvre — et pour que le livre soit intéressant.

M. CH.

THÉATRE

« Les monstres sacrés »[1], M. Jean Cocteau appelle ainsi les très grands artistes de la scène, un Talma ou une Rachel, une Sarah ou un Mounet. Par eux et en eux, le théâtre est une religion, et cette religion a pour corollaire une éthique dont un des personnages exprime sans doute le premier commandement en déclarant : le bon acteur joue au théâtre, le mauvais acteur joue dans la vie. Nous ne savons pas si les biographies de « monstres sacrés » confirmeraient ces vues ingénieuses : du moins celles-ci permettent-elles à M. Jean Cocteau de dessiner une nouvelle figure d'ange dépaysé. Esther est, en effet, un ange parce qu'elle

1. *Les monstres sacrés*, d'abord au Théâtre-Michel, puis au Théâtre des Bouffes-Parisiens.

un « monstre sacré » ; elle se promène « l'âme toute
e ». Mais comme l'auteur des *Parents terribles* a entre-
s de faire revivre aux boulevards la comédie bourgeoise,
her manifeste tout simplement son angélisme en étant
e épouse modèle et une bonne mère. N'a-t-elle pas, d'ail-
rs, pour mari un autre « monstre sacré », le grand Flo-
, de la Comédie-Française ? Esther et Floran franchissent
grement la cinquantaine dans le bonheur d'un amour
ans intrigues ni péripéties ». C'est pourquoi ils ne se-
ent pas eux-mêmes des héros de théâtre si...
Mais ici se pose le cas Cocteau.
M. Jean Cocteau n'est pas un créateur de situations dra-
tiques. Son imagination a besoin d'une matière consis-
te qu'elle ne peut tirer d'elle-même. Nul mieux que lui
sait exprimer l'essence tragique d'une œuvre ancienne;
Antigone, son *Œdipe*, son *Roméo et Juliette* ne sont
des « adaptations », ce qui serait parfaitement inutile,
is des raccourcis lumineux destinés à fixer la ligne du
, réussites paradoxales d'un esprit qui se révèle poète en
guant. *Orphée* et *La machine infernale* seront parmi les
elques pièces des dernières années dont la guerre n'abo-
pas le souvenir; des légendes primitives dont Jean Coc-
u s'inspire, sans doute ne reste-t-il que des thèmes ré-
its à leur plus simple dessin afin de laisser libre l'auteur
variations inédites : ces thèmes le dispensent pourtant
nventer le point de départ; il a, au commencement, un
lonné », si mince soit-il. Lorsque Jean Cocteau doit à la
s tracer le canevas et ajouter la broderie, il écrit *Les*
nstres sacrés.
La broderie est d'un artiste qui est aussi un artisan sûr
sa technique. Les formules heureuses scintillent; le dia-
gue est vif, bondissant, d'un style simple et bien mesuré;
e fois encore, le poète atteint la profondeur en ayant l'air
tre seulement ingénieux. Malheureusement, à aucun
ment l'homme de théâtre ne conduit jusqu'au bout la
tamorphose du jeu en réalité. Cette métamorphose ina-
evée peut être le charme de certaines œuvres; Jean Coc-
u est même le maître du genre; toutefois, ce n'est plus
ssible lorsqu'on veut « faire du Bataille »; car, dans *Les*
nstres sacrés, M. Cocteau « fait du Bataille », comme il
ait « fait du Bernstein » dans *Les parents terribles*, et,

dans la mesure où il est sérieux, il ne réussit qu'à enlev tout sérieux aux situations : il est trop clair que les chos sont ainsi parce que cela l'arrange. Ni la psychologie ni fatalité ne sont ici des forces qui cachent la volonté de l'a teur.

Mlle Liane, de la Comédie-Française, vient dire à Esther j'aime votre mari et votre mari m'aime; mais je viens vous entendre et de vous voir; je me traîne à vos genoux vous rends Florent. Esther déclare : j'ai un couteau dans cœur, un couteau de théâtre, puisque je vais désorma vivre chez moi comme sur la scène, dans un foyer où il y des péripéties et des mensonges. Florent arrive : confron tion; Mlle Liane reprend la parole : tout ce que j'ai racon est faux; j'ai voulu jouer un rôle en me glissant dans biographie de deux comédiens illustres... Rien n'est invra semblable : l'art du dramaturge consiste à rendre l'invra semblable semblable au vrai. Ce premier acte est une sui de coups de théâtre habilement assenés : ils étonnent sa émouvoir; personne ne croit que c'est arrivé...

Le deuxième acte est simplement manqué. Esther a d cidé d'installer Liane dans sa maison. Un mot nous ava fait entrevoir un beau sujet : Esther, actrice avant tout, a rait reconnu un « monstre sacré » dans cette jeune fille q a si bien joué la comédie à ses dépens : elle voudrait faire une élève. Mais c'était une fausse piste. L'étrange co duite d'Esther n'a aucune raison pour le spectateur qui n pas lu *Rappel à l'ordre*. Il faut, pour en trouver une, co naître les plus anciennes idées de M. Jean Cocteau sur l'a gélisme : le désintéressement, l'amour pur, l'innocen exigent une espèce d'amoralisme. Esther aime Liane et Fl rent; elle veut que Liane et Florent s'aiment librement bénissant leur bienfaitrice; et elle souffre parce que si Lia et Florent s'aiment librement, Florent se sent plutôt gê devant la bienfaitrice, tandis que Liane la couvre d'injure Si c'était une parodie, cela pourrait être du très bon Co teau : ce n'est que du très mauvais théâtre.

Qu'au troisième acte, Florent revienne à Esther et que L « monstres sacrés » se débarrassent de Liane en l'expédia à Hollywood, cela ne nous intéresse plus. On s'étonne d'e tendre M. Cocteau parler des machines comme le Duham des *Scènes de la vie future* et l'auteur du *Secret professio*

l tenait des propos moins faciles sur le « cinéma, dixième ise ». Quant aux leçons de morale et d'esthétique qu'il nble donner aux jeunes générations, c'est une plaisan- ie et nous voudrions être vraiment sûr que M. Jean Coc- u joue au vieux monsieur.

La pièce contient deux ou trois personnages de vaudeville i sont de l'excellente caricature. Une interprétation re- arquable lui assure un long succès, avec Mme Yvonne de ay, Mlle Jany Holt et M. André Brûlé dans les trois rôles Esther, de Liane et de Florent.

HENRI GOUHIER.

LE CINÉMA

Septembre 1939 a brutalement arrêté en France la vie artistique. algré le répit apparent dont nous jouissons en dépit des efforts, ts de tous côtés, pour que cet arrêt ne semble qu'un ralentisse- ent, nous souffrons profondément de nos musées fermés, de nos efs-d'œuvre enfuis, et de cette littérature de guerre qui déjà nous ouffe. Mais alors que le théâtre paraît reprendre petit à petit ses oits, le cinéma se relève mal du coup qu'il a reçu. Comment en rait-il autrement ? Acteurs, scénaristes, producteurs sont mobili- s, et le temps ne semble pas proche où l'armée consentira à se iver d'effectifs pour satisfaire nos goûts, voire nos besoins, fus- nt-ils artistiques! Bien des films ont dû être interrompus tandis l'on les tournait, bien des projets ne seront pas repris. Citons pendant, parmi la production française hivernale, *Les musiciens u ciel* [1], tiré par Georges Lacombe du beau livre de René Lefèvre. nous gardons plus de tendresse envers le livre qu'envers le film, ngeons simplement que jamais mise en scène, si parfaite soit-elle, vaudra celle que bâtit notre imagination autour d'un livre que ous avons aimé.

Enfin, la semaine dernière, Yves Mirande nous a donné un film de guerre » dont il faut vanter l'habileté. Pendant deux heures, a réussi à maintenir notre attention et souvent notre gaieté en ous contant l'histoire de *Elles étaient douze femmes* [2]. Douze fem-

1. Aubert-Palace.
2. Le Français.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

mes vivant ensemble les premiers mois de la guerre, avec l'alerte et les rues sans lumière, l'absence de domestiques et la préparation des colis pour le front, avec aussi les mille petits soucis quotidiens, les mille petites histoires... Douze femmes et seulement, pour finir, l'ombre d'un homme : c'était une difficulté à vaincre. Yves Mirande l'a vaincue sans jamais nous ennuyer. Il est vrai qu'il y a été puissamment aidé par Françoise Rozay, qui mène le jeu avec un entrain remarquable, Gaby Morlay, et dix autres actrices excellentes même dans des rôles de second plan.

Souhaitons au cinéma français de continuer à produire sinon beaucoup de films, au moins quelques beaux films. Il serait navrant qu'il se laissât à nouveau devancer, comme pendant la précédente guerre, par son concurrent d'outre-mer, avec lequel il était arrivé à rivaliser parfois heureusement. Et il faut avouer que, pendant cet hiver et au début de ce printemps, le cinéma américain a une fois de plus triomphé.

Mettons à part *L'étrange sursis* [3], mélange de réel et de surnaturel qui a surpris notre public, sans doute plus par l'humour avec lequel était traité le sujet que par le sujet lui-même, mettant en scène la mort habillée en gentleman d'un chapeau mou et d'un imperméable, et guettant ses proies au détour du chemin. Mais chacun a vu et peut-être revu *Good bye Mr. Chips* [4]. Sinon, qu'il y coure. Rarement film émeut aussi doucement, aussi sincèrement à l'aide d'une histoire toute grise et cependant jamais monotone : l'histoire d'un vieux collège anglais perdu dans ses lierres où des générations inscrivent leurs noms sur les murs avec une étonnante continuité. Les années passent, les événements aussi, creusant sur le visage de Mr. Chips, jeune professeur tout d'abord « chahuté » puis sincèrement aimé et respecté, des rides profondes... jusqu'au jour où le petit-fils de son premier élève sera le dernier à lui dire, dans l'entrebâillement d'une porte jusque-là toujours ouverte aux enfants, le dernier « good bye », celui qu'on dit avant le grand voyage.

Dans un tout autre genre, *Mr. Smith goes to Washington* [5] a été pour nous, Français, cependant habitués à toute liberté, une révélation. L'histoire de ce jeune homme candide élevé aux honneurs du sénat, qui se trouve mêlé aux pires corruptions et qui, lorsqu'il s'en aperçoit, n'a pas peur de s'élever contre elles, et qui finit grâce à sa foi par les déjouer, c'est une belle leçon de confiance et d'énergie. C'est aussi du très beau cinéma : la promenade émerveillée du jeune Smith dans les rues de Washington et certaines vues du palais de Lincoln sont parmi les meilleures réussites de Frank Capra.

3. Ciné-Opéra.
4. Triomphe.
5. Biarritz.

Toujours d'Amérique et tout récemment, *Ninotchka* [6] vient de nous apporter une autre note. « Garbo rit » avaient dit toutes les publicités, et nous nous demandions avec quelque souci comment le rire transformerait le visage mélancolique de *Marie Walewska*, celui angoissé d'*Anna Karénine*, et cette image de marbre aux yeux grands ouverts que nous avait laissée *la Dame aux camélias*. Mais c'est bien ce même visage que nous avons retrouvé tout d'abord et l'éclat de rire que l'on guette n'est pas une révélation. C'est un rire un peu forcé qui ne parvient pas à être vraiment gai; comme le sourire de Ninotchka, commissaire du peuple soviétique, en vacances à Paris, reste voilé d'une mélancolique ironie. Tant mieux! Garbo n'est pas plus faite pour nous faire rire que nous pour nous amuser vraiment de cette satire un peu lourde des mœurs russes. Cette comédie où Ernst Lubich a mis beaucoup de son talent vient à un moment où il nous est peut-être difficile de rire de ces choses. Tel qu'il est, *Ninotchka* reste un film agréable à voir, et une fiche à ajouter à celles que collectionnent avec amour les admirateurs de Greta Garbo.

YETTE JEANDET.

MOIS ARTISTIQUE : AVRIL

2. — Réduite et excellente réunion, au Palais de Chaillot, des Salons d'Automne, des Décorateurs et des Tuileries. Envois remarqués : Maclès, Nakache, Euzet, Mouillot, Oudot, de Waroquier Terechkovitch, Liausu, Jean Marchand, Levrel, Hambourg, G. Duval, Savin, Durey, Céria, Labat, Bouneau, G. Klein, Darel, Malvaux, Foucault, A. Roz, Pelisson-Mallet, Duval, Ralli, Issaïev, Bouchet, Belmondo, Burel, Dejean, Gimond, Deluol, Arbus, Burel et Kars au premier rang des peintres. Une sélection à sélectionner.

4. — Mort d'un peintre, Charles Mezzara.

6. — Mort d'un autre peintre, le paysagiste provençal Paulin Bertrand, qui atteignit quatre-vingt-dix-neuf ans et qui était sociétaire récompensé des Artistes Français.

6. Colisée.

8. — Galerie Zak, le peintre Aliseris et ses œuvres d'Uruguay, d'Argentine, du Brésil et du Paraguay. — Chez Katia Granoff, Exposition Gimel et le peintre provençal Auguste Chabaud.

9. — Mort d'un homme qui fit pour les artistes plus que toutes les administrations compétentes, S. Ém. le cardinal Verdier, archevêque de Paris, qui disait, alors que le chômage commençait : « Je voudrais que mes églises fussent aussi celles des artistes », et qui sut réaliser son souhait. Le Salon d'Automne s'honorait de le compter au rang de ses membres d'honneur. Il fut pour les artistes le premier de leurs bienfaiteurs, parce que le plus compréhensif.

10. — Les concours pour les Grands Prix de Rome sont suspendus pendant la durée des hostilités. — Les « Artisans de France » exposent Galerie Revillon : ces artisans sont souvent des artistes, témoins Lenoble, Paule Marrot, Guidette Carbonel, Coutaud, Decœur, Decorchemont, Desprès, etc... Artisans d'art, après la lettre... avec un vrai potier, Joseph Massé, député.

14. — Émission de la première « Vignette des Armées », éditée par l'Art des Fêtes au bénéfice de l'Entr'aide des Artistes. Elle est due à Dunoyer de Segonzac, dont c'est, croyons-nous, la première œuvre philatélique.

16. — Le signataire de ces lignes, incorporé dans l'Artillerie, retrouve, dans une chambre de sa caserne décorée par le dessinateur Dubout, le peintre Jean Milhau.

17. — Inauguration de la série de conférences de l'Entr'aide des Artistes. M. de Monzie parle de « l'Art de l'Amitié chez les Artistes », nouveau témoignage de la plus efficiente amitié dont les artistes bénéficient.

19. — Mort de Mme Pierre Champion, artiste-peintre.

23. — Exposition du peintre Albert Marquet, dont nous avons parlé dans *La Vie Intellectuelle*, à la Galerie de *Beaux-Arts*.

24. — Deuxième conférence à l'Entr'aide des Artistes... Le Président Herriot parle de Rodin.

26. — A la Galerie Zak, exposition Laure Delvolvée, petite-fille d'Eugène Carrière.

30. — Le beau peintre Planson décore le foyer du soldat d'Ermenonville en évoquant J.-J. Rousseau.

GASTON POULAIN.

JEUNESSE

JALONS DE ROUTE

T. Plé, O. P. *Pourquoi vis-tu ?*

Éléments d'un dialogue très commun.

TÉMOIGNAGES

Maréchal Lyautey. *Notes de jeunesse (1875-1877).*
(présentées par P. Heidsieck).

« Très jeune encore, il a senti les difficultés que posait l'évolution politique, sociale, religieuse, du monde moderne. Il a eu le courage de ne pas écarter des questions dont il ne voyait pas les réponses et il a accepté de vivre dans l'angoisse et l'action plutôt que dans le plaisir et l'indifférence. »

★★★ *Lettre d'un légionnaire.*
(présentées par François Perroux).

« Il y a longtemps que j'ai choisi dans la mêlée. Le Christ nous a demandé de préférer sa vérité aux sentiments traditionnels. J'ai préféré la grande possibilité de fraternité et de réalisation chrétienne qu'incarne la France, au pays où je suis né. »

CHRONIQUES

M. Ch. *Aux avant-postes* (page de journal).

H. B. *Chronique de la Rue.*

LIVRES

La Voix de l'Église. — Le Rosaire vivant du soldat.

JALONS DE ROUTE

Pourquoi vis-tu ?

— « Au fond, on ne sait pas pourquoi on se bat. »

La réponse est toute prête — et engage à coup sû une conversation fructueuse :

— « Tu dis cela parce que tu ne sais pas pourquoi tu vis. »

Car c'est bien là de quoi il s'agit. Le soldat français souffre trop souvent d'un manque de foi — divine ou seulement humaine — en un but de vie, un but qui en vaille la peine.

La presse et les discours officiels, à l'avance discrédités à ses yeux, lui enlèvent, plus qu'ils ne lui donnent, le peu de foi qui pouvait lui rester en la civilisation, la liberté, la justice, la valeur sacrée de la personne humaine dont on lui dit qu'elles sont l'enjeu de la bataille.

Au Français moyen devenu troupier, nos journalistes et nos politiciens donnent l'impression que leur propre vie n'est pas misée sur ces vérités-là — dont ils parlent trop bien. Civilisation, justice, liberté : ce sont des mots, et non pas des réalités. On ne meurt pas pour des mots; on ne donne pas sa foi à des mots : on évite d'en être bernés — la propagande soviéto-allemande dira d'être exploités par eux.

Civilisation, justice, liberté : ce serait beau d'y croire et d'en vivre; c'est souhaitable : ce n'est pas possible. De fait, tout le monde ne cherche qu'à se tailler sa part au soleil et ne réussit que par ruse et par force. Alors, puisque tous ces grands mots ne sont que des mots, qu'on ait l'honnêteté de nous en dispenser! Et puisque sont vaines les seules réalités pour lesquelles on aurait pu envisager de mourir — parce qu'on en aurait vécu —, c'est donc que nous nous battons pour rien; à moins que ce ne soit pour des intérêts de classes ou de capitaux, pour les banquiers et les Anglais.

Telles sont les pensées qui tôt ou tard visitent et tentent le mobilisé français.

Pour les chasser, il ne suffit pas de donner au soldat français un objet de dégoût ou de haine en la personne, les théories et les tenants de Hitler, ni même en ceux de Staline.

Il ne suffit pas non plus de lui dire que la France vaincue aurait le sort de la Pologne : il arrive au soldat français de douter — ou de croire qu'il doute — de la Patrie. France, Patrie : mots que trop de bouches insincères et intéressées ont compromis.

Il ne suffit pas non plus de lui dire que la défaite signifierait pour lui la fin de son confort, de sa liberté, de sa famille, de son bonheur : si attaché qu'il soit à tout cela, il lui arrive de penser qu'il parviendrait toujours à se « débrouiller », à retrouver un minimum de confort, de liberté, de famille et de bonheur. Alors que, pour l'instant, il en est totalement privé. On lui dit que c'est pour les sauver; il reste que pour le moment il ne les a plus. C'est là un paradoxe dont le soldat français souf-

fre, dont il s'étonne, dont il se méfie, même quand il le comprend inévitable. Un exemple fera comprendre le danger sournois de cette situation. Quelque temps après la mobilisation, une caserne se trouve consignée. On sait que ne plus pouvoir sortir représente pour le soldat la perte de sa toute dernière liberté. Le commandement, soucieux du moral de ses hommes, organise à l'intérieur de la caserne une séance de cinéma; on y passe un film de propagande qui se termine par cette déclaration, écrite en grandes lettres sur un drapeau flottant au vent : « Français, vous défendez vos libertés. » Sur plusieurs bancs, c'est un gros rire et des ricanements.

Il faut que le soldat français redécouvre par lui-même l'authenticité de ces valeurs de civilisation que, de fait, il défend, mais dont on l'a fait douter.

Toute la difficulté vient de ce que le sens de la vie lui étant obscur ou indifférent, il ne peut trouver de base de départ, soit à l'argumentation qu'il s'essaie à trouver, soit à celle qu'on lui propose.

Il ne sait pas pourquoi il se bat, parce qu'il ne sait pas pourquoi il vit.

Le philosophe dira que le Français manque de « cause finale », de « fin ultime ». Car, ainsi que nous l'a appris saint Thomas (en ouvrant la longue partie morale de la Somme théologique *par le traité de la fin dernière), la vie morale se spécifie et s'anime par la fin ultime qu'elle se donne. On admire alors la perspicacité du Français qui, ignorant le pourquoi de sa vie, ne sait plus pourquoi il se bat...*

Cette ignorance s'étage sur deux plans, se rencontre en deux types d'hommes.

A celui qui ne sait plus où placer sa fin, la vie apparaît vide, impossible, intolérable; la civilisation, la justice, la liberté ne sont plus qu'une comédie irritante par l'absence de fondement qu'elles manifestent, haïssable par l'hypocrisie ou l'aveuglement qui les maintient encore.

A celui pour qui la fin dernière n'est pas même une préoccupation et qui se contente de fins immédiates, provisoires et successives, la vie n'apparaît pas comme exigeant un sens; la civilisation, la justice et la liberté ne sont plus que des mots sans correspondance réelle. Tout cela lui est étranger; il s'en désintéresse.

L'un comme l'autre, manquant de raison de vivre, n'en trouve pas de mourir.

A l'un comme à l'autre, il faut porter secours en lui révélant le sens de la vie.

*C'est une question de Fin ultime, c'est-à-dire d'*amour. *Donner à un homme une fin, c'est lui fournir un* objet d'amour. *Rendre au Français désemparé sa fin ultime, c'est lui proposer un objet d'amour plénier. En un mot, c'est lui rendre Dieu, et du même coup la Justice, la Liberté, la Personne humaine enfin vitalement retrouvées.*

Et c'est ici que l'on perçoit à quel point civilisation et personne humaine n'ont de valeur sacrée, ne sont possibles et réelles que situées par rapport à Dieu et vivant de lui. L'humanité n'a d'autre assise, plénitude et grandeur que celles qui lui viennent de Dieu.

Certes, il y a des hommes, athées, qui sont prêts à mourir pour la Civilisation : c'est qu'ils appartiennent à cette famille des esprits humanistes de la Renaissance pour qui la « chose humaine » se suffit à elle-même.

L'esprit populaire, et notamment celui de cette génération, a ceci pour lui qu'il est assez lucide pour comprendre que si Dieu n'existe pas, rien n'existe qui vaille la peine d'exister. Que s'il n'y a pas de Dieu, il n'est pas d'être ni de valeur qui ne se trouve vidée du plus essentiel d'elle-même, qui ne se diminue de sa raison d'être et de son but. Une humanité vidée de Dieu (qui lui donne d'être elle-même) va aussi fatalement à l'anéantissement et aux ténèbres que la lumière cependant encore visible d'un astre déjà éteint. Cela, maintenant, le Français le sait.

C'est pourquoi on ne voit pas d'autre moyen efficace de lui rendre la foi en la civilisation et la valeur sacrée de l'homme que de lui faire retrouver la Foi en Dieu.

Alors, alors seulement, ces trésors de l'esprit que nous défendons — avec des mains bien impures — cesseront de lui apparaître comme des mots et se révéleront à lui dans le jaillissement de la vie la plus authentique.

Que les chrétiens donc — ils sont les seuls à pouvoir le faire — donnent au Français le spectacle quotidien d'une vie juste, libre, humaine — parce que divine —, et du même coup ils lui montreront que justice, liberté, valeur sacrée de l'homme, cela existe, *que c'est superbe, épanouissant, qu'il y fait bon vivre, qu'on peut s'estimer heureux de mourir pour elles.*

Ce sera aussi l'avoir rapproché de Dieu, car la foi en l'humain précède ou suit toujours la foi au divin. Ces deux fois sont liées inséparablement. On n'a pas l'une sans l'autre.

L'une et l'autre sollicitent aujourd'hui, impérieusement, notre témoignage.

*Jeunes chrétiens de France, l'Action catholique nous
ı préparés. Mais — qu'on nous permette cette spéciale
ıtitude! — s'il est un mouvement d'Action catholique
nt les membres doivent se trouver tout particulière-
nt prêts, c'est bien les* Équipes sociales. *On sait que
écisément elles sont nées de l'autre guerre. Un jeune
rmalien des années 1914, plein de vie humaine et
rnaturelle, frappé de trouver, dans la vie de soldat,
possibilité d'un contact humain et purifié de tout arti-
e entre les hommes venus des coins les plus opposés
l'horizon social ou spirituel, profitant de ces condi-
ns exceptionnelles pour mettre en commun ses pro-
es richesses d'intelligence et de cœur avec celles —
'il avait jusque-là méconnues — des plus humbles des
mmes, témoignant ainsi, dans un enthousiasme crois-
nt, de la réalité vivante de l'intelligence et de l'amour
mains :*

Telle fut l'expérience de Garric en 1914-1918.

*Telles furent, la paix revenue, les nombreuses expé-
nces que beaucoup d'étudiants chrétiens connurent à
suite dans leurs équipes.*

*Aujourd'hui, de jeunes chrétiens mobilisés nous écri-
nt : « Je revis l'expérience de Garric », et viennent
ossir le bataillon des Équipiers du temps de paix qui,
ns la guerre, continuent et enrichissent encore leur vie
Équipe. Sans doute, l'enseignement, partie essentielle
s Équipes, n'est-il pas toujours possible. Il reste, en
ut état des circonstances, l'amitié « équipe », le con-
ct humain, l'accueil d'un cœur ouvert, gratuit, com-
réhensif, le bon sourire de l'âme sur le visage et la
ain offerte qui caractérisent l'attitude de l'Équipier.*

Ils convainquent ainsi, par contagion plus que par argumentation, de l'authenticité des valeurs humaines; ils les montrent dans la réalité, la sincérité, l'épanouissement de leur vie forte et joyeuse; ils rendent au Français la foi dans la cause qu'il lui est donné de défendre.

Telle est la seule réponse possible au pauvre petit Français désemparé qui se prend à dire : « Au fond, on ne sait pas pourquoi on se bat. »

Il sait *pourquoi dès qu'il se voit commandé par un chef en qui se trouvent* incarnées *toutes les noblesses humaines; il combat pour lui en même temps que pour les valeurs sacrées qu'il découvre et aime en lui.*

C'est alors seulement que le Français, enfin redevenu lui-même, est invincible.

Aux Armées.

fr. Albert Plé, O. P.,

TÉMOIGNAGE

Notes de jeunesse du Maréchal Lyautey

Saint-Cyr, École d'État-Major (1875-1877)

Introduction

Les dernières années du maréchal, étrangement, re-
ignirent sa jeunesse, et ceux qui l'ont connu rue Bona-
arte ou à Thorey ont réellement connu Lyautey. « Seul
e couchant reproduit les couleurs de l'aurore; je crus
'avoir qu'à tourner la tête pour connaître sa jeunesse »,
pu justement écrire la princesse Bibesco qui le vit pour
a première fois à soixante-quinze ans. Alors, tel que
ous l'avons vu au milieu de nous, « n'ayant plus ni
rudence à garder, ni gouvernement à combattre, ni
uissance à ménager, ni démission à donner », Lyautey
etrouve pleinement son âme de vingt ans, ses enthou-
iasmes, ses espoirs, ses craintes et finalement sa foi.
Notre joie et notre honneur seront de l'y avoir peut-être
idé, en tous cas d'en avoir été les témoins.

Avec plusieurs d'entre nous, le maréchal a parfois
elu ces notes de jeunesse. C'était généralement à Tho-
ey, dans l'intimité et le calme de certaines soirées dont
e souvenir garde pour nous quelque chose de sacramen-
el : l'union du présent et du passé se faisait à sa voix
ous lisant ces pages et les commentant sans cesse, et
ous vivions intensément avec le jeune cyrard de vingt
ns, nouveaux disciples d'Albert de Mun et fervents

de Lacordaire ou de Pie IX, comme lui savait vivre notre vie de scout, d'équipier, d'étudiant, quand il se faisait « le grand camarade ».

C'est pourquoi, plus encore que dans les Lettres du Tonkin et les Paroles d'Action où s'exprimait le Lyautey que nous admirions, il y avait pour nous dans ces Notes le Lyautey que nous aimions : celui qui cherchait encore comme s'il n'avait rien derrière lui, retrouvant après l'action son âme d'autrefois et l'heure toujours renouvelée des craintes et des espérances.

De ces notes, j'extrais aujourd'hui quelques passages caractéristiques [1]. En les lisant, on se souviendra non seulement que Lyautey a vingt ans, mais qu'il écrit quelques années à peine après la défaite de 1870 et avant le ralliement, donc en pleine épreuve nationale, en pleine difficulté politique et religieuse. Les noms de Lacordaire, de Pie IX, du Comte de Chambord sont dans les cœurs et sur les lèvres de bien des jeunes gens, mêlés à des regrets trop sensibles ou à des espérances trop étroites. Pour celui qui n'est pas étourdi par les plaisirs, annihilé par l'indifférence, la vie extérieure pose de douloureux problèmes sur le plan national, social ou spirituel : problèmes mal éclairés ou déformés, car les causes de division intérieure du pays commencent à agir, et elles seront toute sa vie une souffrance pour Lyautey.

La vie intérieure pose, elle aussi, au jeune officier de délicates questions. Sa vocation sociale semble incomprise des siens dont la religion stricte et peut-être imprégnée d'un certain jansénisme porte l'âme à de pénibles retours sur soi-même plutôt qu'à l'épanouissement dans le service de Dieu et du prochain. Religion personnelle et action sociale, si intimement liées aujourd'hui dans la doctrine et la pratique, sont encore bien séparées et pour certains esprits, presque incompatibles : en 1894 encore, à Saint-Germain, quand il s'occupera de se

1. Réunis à ceux-ci, d'autres textes paraîtront prochainement en librairie.

nmes et vivra avant de l'écrire son rôle social, Lyau- sera traité de socialiste et ne trouvera guère de enseurs dans son milieu traditionnel.

Sûr de sa vocation sociale, Lyautey souffre dans sa science de ce désaccord apparent entre les besoins uveaux du monde moderne où il doit agir et la foi 'il tient des siens. Quand il quitte le plan social sur uel il a si profondément vibré, il aborde avec crainte e vie religieuse qui lui semble sur un tout autre plan, s lien avec celui dont il sort, et cette vie intérieure trop uniquement faite des émotions sensibles de la rgie ou de celles plus douloureuses de l'examen de science. Son esprit, son cœur souffrent de ce par- e; pendant les deux ans où il prend des notes parfois otidiennes, il cherche l'accord de la méditation et de ction : la première lui semble indispensable, mais il rouve trop uniquement des regrets, des faiblesses, des uffisances ou des satisfactions d'amour-propre et d'or- eil; la seconde le saisit tout entier, le passionne, mais laisse à certaines heures une effrayante sensation solement, de vide ou d'à quoi bon.

Sur le plan extérieur, social et politique, Lyautey erche l'accord entre le passé et l'avenir. Toute divi- n, qu'il la sente en lui-même entre ce qu'il est et ce 'il voudrait être, entre ses désirs d'action et la néces- é de méditer, ou qu'il la constate autour de lui sépa- t ceux qu'il aime, attaquant ceux qui agissent, iso- t les êtres dans des préjugés de classes ou de fonc- ns, les figeant dans des attitudes de critique, d'ironie de scepticisme, toute division l'atteint au plus pro- d de lui-même. Il voudra sans cesse *unir* : unir les nérations, unir les classes sociales, unir les supérieurs les subordonnés, unir les races. « L'attitude d'union t chez moi une idée fixe. » — « Ne dites pas de moi : est ceci *ou* cela. Je suis ceci *et* cela. » Unir dans sa vie pensée et l'action, la poésie et le danger, le rêve et la te, le temporel et l'éternel, voilà son perpétuel tour-

ment. Parfois seulement il se distraira de ce tourmen
se consolera des efforts restés impuissants ou matéri
lisera ses victoires en bâtissant. Unis, bâtir, telle se
surtout son œuvre. Unir, d'ailleurs, n'est-ce pas bâ
au-dessus de l'autre la cité invisible ?

Mais à vingt ans déjà, comme tous les précurseu
Lyautey souffre et cherche; il se défie aussi de lui-mê
car il sait que l'illusion, l'esprit propre, l'ambition pe
vent perdre le meilleur et que plus on est monté ha
plus la chute est terrible.

Il souffre aussi de sentir que sa religion, dans
qu'elle a de familial et de traditionnel, dans tout ce q
en elle est un héritage des siens et de son milieu soci
se trouve trop intimement liée avec un régime politiqu
avec une forme de gouvernement qui semble pour lon
temps écarté de la scène. « C'est une faiblesse, finira-t
par écrire en 1876, d'être encore étroitement légitimis
comme d'être étroitement d'un parti quelconque. »

Voilà ce que l'ensemble des notes découvre de l'â
de Lyautey. On peut voir par là que, très jeune enco
le maréchal a senti au maximum les difficultés que pos
l'évolution politique, sociale, religieuse, du monde m
derne. Il a eu le courage de ne pas écarter des questio
dont il ne voyait pourtant pas les réponses et il a accep
de vivre dans l'angoisse et dans l'action plutôt que da
le plaisir et l'indifférence. Angoisse d'avoir à choi
entre une religion dont certains préjugés lui cachaie
l'essentiel et une action sociale jugée imprudente auto
de lui. Angoisse de se livrer à des méditations tr
ardentes où s'épuise en vain sa bonne volonté. Angoi
des problèmes sociaux de l'avenir dont il pressent d
l'importance. Angoisse de voir son pays s'abandon
peu à peu aux querelles stériles et aux divisions in
rieures. Angoisse de sentir liées les formes politiques
la religion et d'ignorer là aussi le chemin de la paix,
conciliation du devoir de Français et de celui du croya

Combien par tout cela la jeunesse de Lyautey s'ur

à la nôtre. Ces brefs extraits le montreront; partout retrouve la trace d'un génie personnel. Ce génie, les araud le résumaient ainsi : « Lyautey a mis la poésie ns l'action. » Pour nous, il a mis aussi cette poésie ns sa vie intérieure ou plutôt dans ce *tourment créa-r* qui le résumait tout entier.

PATRICK HEIDSIECK.

octobre 1876. — Méditation.

Dieu nous demande d'abord de sauver notre âme, celle autres ne vient qu'après. Consacre-toi à tes frères, st bien, mais après t'en être rendu digne. Il y a en deux êtres séparés par un abîme, celui qui parle, qui pressionne R..., qui prend de l'influence sur T..., r parlant seul à seul. Et puis au-dessous, parallèle-nt, l'homme intime sans autre guide que l'égoïsme, la issance, la frivolité.

octobre. — Méditation.

Tu te crois saint, tu te crois quelque chose, parce que t'ai placé dans un flot de grâces, parce qu'entouré dès n enfance de toutes les facilités que te donne ma reli-on pour traverser la vie sans tache, tu n'as eu qu'à te sser faire pour ne pas tomber dans ces grandes fautes e tu t'enorgueillis de n'avoir pas commises. — Mais t'eût fallu lutter davantage pour rompre les chaînes de devoir élémentaire que pour y rester.

Puis tu as avancé dans la vie, tu as continué d'être un u de mon cœur.

Comme tu étais intelligent et actif, j'ai donné un ali-ent à tes facultés que les sauvegardes communes n'eus-nt peut-être pas satisfaites, et je t'ai mené par la main

à l'Œuvre qui devait se servir de toutes les puissance de ton être.

Qu'as-tu fait cependant ? — Tout le mal qu'il t'éta possible de faire sans te compromettre. — *Tu n'a jamais lutté.* Sans cesse je t'ai envoyé ma pensé comme je te l'envoie en ce moment; sans cesse je t'a permis de te recueillir et tu n'as jamais su te servir d mes révélations. Je t'ai quitté parce que ton orgueil m repoussé. Au lieu de sentir que c'était moi qui daignai te parler, tu t'es obstiné à croire que, dans ces *bon moments de retour sur toi-même*, c'était toi qui t'éleva par un généreux effort au-dessus de ta vie de tous lo jours et tu t'es complu en toi-même — tu t'es compar avec admiration —; comment voulais-tu donc médite avec fruit quand, au lieu de te *retirer de toi-même*, d faire le silence en ton âme, tu te séparais pour ainsi dir en deux personnes, l'une prosternée devant l'autre, celle ci semblant méditer, et la première lui disant : « Tu e grand, tu es beau, tu es saint, tu es généreux. » Encor maintenant où je te parle, n'es-tu pas tout prêt à t'ad mirer, parce que tu *m'écoutes. Songe donc, mon fils, tous ceux auxquels je ne parle point.* Songe aux grâce absolument spéciales que tu as reçues.

19 octobre. — Méditation.

Si vous saviez le don de Dieu...

Un des plus grands obstacles de la vie, c'est l'igno rance et le dédain du bien présent. (Père...) Quelle vé rité !

N'a-ce pas été ma vie depuis tantôt un an ? Oublian que la vie facile n'est pas de ce monde, j'ai argué de c que je trouve de difficultés matérielles dans ma vi actuelle, pour me croiser les bras, et tout remettre demain, c'est-à-dire à ma sortie de l'École. — Eh bien

ne fois sorti de l'École, j'en ferai de même. — Certes, a vie que je mène ici n'est pas en elle-même, ruyante et désordonnée qu'elle est, favorable à une ction préparée par la concentration de ses forces dans a méditation et le silence, — mais si peu qu'elle me aisse de ces heures où l'on peut agir, ce sont pour des eures dont la valeur doit être décuplée par tout ce qui 'y rencontre. J'aurai plus de temps, soit, un jour, mais urai-je encore cette sève de vingt ans qui double les orces. J'aurai plus de temps, mais où serai-je alors? urai-je encore, comme je l'ai ici, la lumière qui illu- nine les quelques heures qui me reviennent, cette lu- nière intellectuelle et morale du Paris vivant, pensant, gissant? — J'aurai plus de temps, mais aux heures où 'on dort, qui viendra donc me réveiller? Sera-ce encore e bruit du combat, le tumulte de la mêlée, au milieu de aquelle ici je suis jeté, sans moi, souvent malgré moi, andis que là-bas, quelque part, je n'en entendrai plus que de loin en loin aux arrière-lignes les échos affaiblis...

« Non, mon fils, me dit Dieu, ne blasphème pas con- re le temps présent; la pensée d'action que je t'envoie ujourd'hui, ce n'est pas pour demain qu'il faut la gar- der, demain je t'enverrai une autre inspiration, appro- priée à l'heure nouvelle que tu traverseras. — Dès que tu sors de la journée matérielle et pénible (*qu'Adam t'a faite*), relève la tête, secoue-toi fièrement et au lieu de regarder en arrière, pleurant sur les heures passées, *sur- sum corda,* élève ton cœur et tes yeux; prends vigoureu- sement en main les heures qui te restent, ramasse et concentre ta foi endormie depuis la veille et marche. Si tu vas courageusement et en me glorifiant, je serai là. Ignores-tu donc ce que sont ces heures de travail pres- que matériel que tu maudis? Mais c'est ton salut, mon fils, si tu sais me les rapporter. Ta vie, mais c'est celle

du laboureur sur son champ, de l'ouvrier sur son métier, c'est celle de l'homme qui travaille à la sueur de son front, c'est celle de tout homme venant en ce monde, c'est celle du péché originel. Pourquoi serais-tu soustrait à la loi commune ? Mais ta vie de la journée, cette vie impersonnelle, astreignante, que tu sembles considérer comme anormale, c'est la règle, la loi. Et tes heures de grandeur et de jouissance intellectuelle, dont tu semble vouloir faire ta vie normale, ce sont les heures d'exception, c'est la faveur que je vous donne à tous mes élus, c'est le repos du soir, c'est la récompense du travail mesurée par moi à chacun selon ses forces et ses facultés; à l'ouvrier, au laboureur, qui rentrent au soir, les labeurs accomplis, la paix de la famille, les jouissances un peu matérielles de la vie domestique; à vous, que j'ai choisis pour voir les vérités éternelles et les dire aux hommes, à vous que j'ai destinés à la lutte pour la vérité et la justice, à vous le repos dans l'action, l'activité intellectuelle et morale qui réconforte après *l'activité paresseuse et factice* de la journée. Voilà ce que je vous offre, mes fils, mais c'est une récompense, et quand vous me méconnaissez, comme tu le fais toi, presque chaque jour, quand vous oubliez vous, de vous prosterner et de dire : « Dieu, vous m'avez comblé »; quand vous rapportez à vous cette puissance, qui n'est qu'une étincelle de la mienne, dont j'ai bien voulu vous animer; quand vous éparpillez sur la foule des objets, des êtres et des idées indignes, les forces dont je vous ai favorisés; quand, arrivés au soir vous blasphémez en me reprochant de n'avoir rien fait pour vous, en réclamant une vie plus facile, plus heureuse, plus favorisée, alors, ne vous plaignez [pas] si devant une telle ingratitude, me face se voile et si vous ne me voyez plus. Heureux êtes-vous, favorisés de mes dons, qu'après tant et tant

tant de bienfaits reconnus par autant de trahisons, vous suffise encore d'une si faible aspiration, d'un si ince effort pour me retrouver et entrer en possession la plénitude de mes dons. »

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

4 octobre.

—Un prêtre passait. Dans ce Paris, enivré de révolutions, aveuglé par cent ans d'athéisme, dont la foule ne ait plus supporter le culte public du Dieu qui l'a faite, en ne le distinguait de tout prêtre qui passe. Et omme pour tout prêtre qui passe, la foule ricanait, ouvrier le heurtait, le bourgeois haussait les épaules; our tous enfin c'était un paria, celui qui peut-être hier vait essayé de leur porter une aumône ou une consolation. Pour nous cependant, qui sommes initiés à ces secrets divins, son visage resplendissait d'un éclat particulier, sa démarche avait quelque chose de plus sacré ue de coutume, il nous semblait, absorbé dans une ontemplation intime, passer à travers les hommes sans es comprendre et sans les voir. C'est que, dans sa soutane de tous les jours, sur sa poitrine, reposait Dieu, et e prêtre portait au mourant la victime éternelle, que le on des cloches et l'appareil sacerdotal n'annonçaient lus aux hommes.

En voyant ce prêtre, distrait de la terre par la contemplation intérieure de son Dieu, et la foule ricanant son passage, ma pensée descendit d'un degré dans 'ordre de l'univers et se porta à l'homme que Dieu a loué d'une part plus grande de sa compréhension infinie. Poète, philosophe, artiste, quel que tu sois, amant de l'idéal, toi enfin qu'entre ses créatures Dieu a favorisé d'aspirations infinies, de *sursum,* passe, ami, à travers les hommes qui te heurtent et ricanent en haussant les épaules. Ne te laisse pas étonner par la foule igno-

rante et moqueuse, quand tu passes le front rêveur, absorbé toi aussi dans ta contemplation intime, l'âme fixée vers un but qu'ils ne voient pas, que tu marches au milieu de leur vie, comme le prêtre à travers la rue et qu'ils te montrent du doigt, va, comme lui, sans les voir, sans les entendre, ne t'arrête pas parce qu'ils te nomment ironiquement, va comme lui qui ne sent plus la terre, ne te demande pas si ce que tu as en toi n'est rien parce qu'ils ne le comprennent pas; ce n'est pas en bas qu'il faut voir, ni même à tes côtés, c'est là-haut, c'est en toi où Dieu a déposé une étincelle de sa lumière; comme ce prêtre qui passe, on pourra te frapper et te meurtrir, mais qu'est-ce, cela ? et si ce sont des souffrances qu'ils n'ont pas, ils ignorent tes jouissances sublimes, ami. Va donc et passe. Tu sais ce que tu possèdes, que t'importe d'être compris ?

21 décembre. — A la Grande Chartreuse.

J'essaye de fixer ici les traits principaux d'un entretien que le P. de Nicolaï eut avec nous sur l'amour de Dieu. Mais ce qu'aucune plume ne peut retracer, c'est la vie que le Père donne à sa parole, c'est le regard ardent qui la souligne sans cesse, ce sont les inflexions pénétrantes de sa voix, c'est le contraste touchant entre la rude voix de commandement du vieux général russe et les délicatesses qu'elle sait prendre, pour exprimer les nuances les plus tendres de l'amour et de la passion. Les yeux dans nos yeux, il parla près de deux heures, captivant nos cœurs, illuminant nos âmes; quand il s'arrêta, ce que nous éprouvions était vraiment de la stupeur de l'éblouissante vision que le Père venait de nous faire entrevoir, en même temps qu'à sa suite nous nous sentions montés à un degré de foi et d'amour que nous n'avions jamais connu.

« Dieu est amour. » (« Amour, amour, c'est Dieu », dit saint Jean.) Amour c'est la religion tout entière; aimez Dieu, aimez-le réellement, tendrement, passionnément et vous ne connaîtrez plus d'obstacles. Mais comment arriver à cet amour de Dieu, oh ! ce n'est pas en raisonnant et en cherchant, c'est en le désirant et en le demandant simplement... Il nous aime comme lui seul peut aimer, d'un amour infini; perdu sur la terre dans notre infime petitesse, il nous couve, nous enlace, nous chérit, et son bonheur est de nous contempler; quel est donc l'amour que nous pouvons lui rendre à côté de cet infini, un rien un atome; aussi que nous demande-t-il pour le satisfaire? la seule [chose] que nous puissions entièrement et absolument [donner], la volonté. Il nous aime comme aucune mère n'a aimé, il ne nous demande donc que le possible. Et voyez cette mère, elle couve du regard cet enfant qui trouve à des riens son plaisir; il est tout pour elle, et lui, distrait par ses jouets, l'oublie; mais ses bras sont toujours ouverts, elle l'aime ainsi, et si en se retournant il se jette un instant dans ses bras enlacés pour retourner de suite au jeu qui l'attire, elle est contente, il lui suffit; et, pour cet élan d'un instant, elle rend tout amour, toute protection; voilà Dieu, et c'est tout ce qu'il nous demande; il n'exige pas de ce petit enfant, l'homme vivant dans le monde, de tout quitter pour lui, ce serait l'impossible, il ne lui faut que ce ressouvenir momentané et répété.

Mais, pour cet amour de volonté, si imparfait, Dieu rend son amour immense, et comme le but suprême de l'amour est l'union, il nous appelle à lui, se donne à nous, et n'attendant pas le jour de l'éternité, il consomme dès le temps par l'Eucharistie cette bienheureuse union; mais, pour que ce bonheur dans l'union soit parfait, il faut qu'il soit partagé, et que nous éprouvions à

être à Dieu le bonheur qu'il ressent à être à nous; il faut que nous le partagions.

Dieu se fit chair, et l'homme captif du corps a pu aimer l'Homme-Dieu, comme seulement il sait aimer, à travers un corps, et cet homme était à la fois notre Dieu et notre semblable.

Mais Dieu a voulu multiplier à l'infini ce bonheur qu'il donnait à l'homme dans son amour. Puisqu'une des plus grandes jouissances du bonheur est le partage du bonheur, il a voulu que cette créature qu'il créait pour l'aimer et pour être heureuse dans son amour pût faire partager cette béatitude à d'autres êtres.

C'est ainsi que les pures amitiés de la terre se créent et se resserrent dans le temps, puis se fixent et s'épanouissent pour l'éternité.

— Ah! qu'il est beau le plan divin! — Dieu a tout prévu.

Dans sa pensée éternelle, cette pensée qui ne succède pas à elle-même, mais qui est, chaque homme a eu le point de sa naissance marqué, puis la ligne de sa vie tracée, et toutes ces lignes des vies des hommes, tracées dans l'esprit de Dieu, courent les unes à côté des autres, et se coupent et se croisent et se rejoignent à des jours marqués de toute éternité. Cet homme a rencontré cet autre et dès lors, destinés à devenir amis en Dieu, leurs lignes jusque-là séparées, vont désormais se croisant, s'enchevêtrant, s'éloignant pour se rapprocher, et ces deux êtres jusqu'alors étrangers l'un à l'autre vont s'aimer d'un amour qui croîtra de toute leur influence réciproque. — Ils se poussent, s'exaltent, s'encouragent, se reprennent, et chacun d'eux excite et développe l'autre au bien, c'est-à-dire qu'il augmente la part d'amour de Dieu dont il est digne.

Si tel est le bonheur de deux amis, quel n'est pas le

bonheur des saints, de tous ces saints fondateurs d'Ordres, dont les fils vont tous les jours encore à la conquête des âmes. Quel n'est pas, enfin et surtout, le bonheur de la Vierge Marie, qui est à elle seule l'*occasion* de tous ces amours, l'instrument de l'amour immense dont Dieu a embrasé le monde.

Et comme, dans son plan divin, Dieu a marqué la place à toutes choses, fixant le cours des astres et celui des hommes, il en est parmi ceux-ci comme parmi ceux-là qu'il a favorisés d'une force d'attraction plus grande sur les créatures qui les entourent. Tel astre attire et retient dans leurs orbites une multitude de mondes; tel homme, comme Albert de Mun, doué d'une attraction plus grande, attire, retient, amène à Dieu un plus grand nombre d'âmes. Quelle grâce à la fois et quel écueil! Leur rôle est éclatant, mais l'orgueil peut s'y glisser comme le ver qui ronge tout.

A côté d'eux, il en est de plus cachés, qui ne connaissent même pas les âmes qu'ils sauvent; enfouis dans leurs cellules, les religieux ignorent le résultat de leurs efforts, mais la pensée qui les fortifie, dans leur ardent amour pour Dieu, c'est qu'ils font par leurs prières l'apostolat des âmes, comme d'autres par la parole, et qu'ils sont souvent les ressorts cachés qui amènent les conversions dont on ignore la cause, ces élans subits et inconcevables de populations entières vers Dieu, ces manifestations soudaines de foi qu'on ne sait, dans un siècle de ténèbres, à quoi attribuer.

Voilà ce que doit être l'amour de Dieu, et l'amour en Dieu et l'amour pour Dieu, et si vous croyez cela, tout effort vous deviendra facile, et vous irez vivant avec Dieu en toute confiance, en tout amour.

Regards sur l'avenir. Luttes et espoirs [2].

Gare! Tout grandit autour de toi, tu n'es déjà plus le jeune homme de quinze ans dont l'on se disait qu'il était bien avancé pour son âge. Sept ans ont passé, sept ans, songe un peu, et depuis tes quinze ans tu as bien peu marché; tu prenais la tête alors, maintenant tu rentres dans la foule, et cependant il en est d'autres qui commencent à surgir et dont les vingt-deux ans éclatent d'espérance, de gloire et de lumière; tu comptais sur tout cela hier, et maintenant vois, tu t'es arrêté, demain peut-être tu seras de cette foule stupide qui suit, en broutant à la mouton, tous les sentiers rebattus. Tu prends l'habitude d'avoir les journées de tout le monde, la vie de tout le monde, le pas de tout le monde, toi qui, il y a deux ans à peine, frémissais d'enthousiasme, d'ambition et d'espérance; toi qui, le jour de ton entrée à l'École d'État-Major, jetais un regard sur les années

2. Ne nous étonnons pas de l'accent de ces pages du cahier brun. Comme tous, Lyautey avait à lutter; mais une personnalité telle que la sienne ne pouvait se former que dans une vraie tempête intérieure. Nous en retrouverons, dans ses dernières lettres et dans ses paroles adressées aux oblats de Sion, les traits apaisés.

N'oublions pas non plus qu'à l'élément rigoriste de son éducation religieuse s'ajoutaient des aspirations dévorantes et un idéal de pensée et d'action que les plus hautes satisfactions de sa vie n'épuiseront pas. Tout le jour, dans l'ornière des travaux sans intérêt, il se ronge, et il enrage de ne pouvoir donner à chaque minute du temps qui passe son rendement maximum.

Si son ambition le fait tant souffrir — et cela durera toute sa vie —, c'est que privilégié, comme il le dit, d'une faveur doublée de souffrance, il voit sans cesse tout ce qu'il pourrait faire et le peu qu'il est encore. A vingt-deux ans, Lyautey, quoi qu'il en dise, était déjà devenu quelqu'un. Il restait heureusement insatisfait, travaillé de cette insatisfaction supérieure qui fit son génie et nous savons que lorsqu'il nous disait en 1930 à Thorey qu'il avait « raté sa vie », cela voulait dire simplement et humblement : j'aurais pu faire encore mieux.

i venaient en criant avec une orgueilleuse confiance : L'avenir est à moi, je le tiens. » Te souviens-tu de ce ot, de ce cri ?

Eh bien! ton avenir, quelles pierres y as-tu jetées puis dix-huit mois, je ne vois point; je te vois affaibli r un travail sans ordre, sans mesure, par un changement perpétuel de ligne de conduite, aujourd'hui sérieux, er gamin et léger, sans poids, sans persévérance dans projets, sans influence et sans considération autour toi, sans rien enfin de ce qui peut donner à tes vingt-ux ans une confiance justifiée dans l'avenir que tu erchais.

Oh! c'est bien vrai... et je suis bien découragé, mais mment faire ? Il me semble que toute mon activité de nsée est morte, je me traîne dans l'ornière commune chaque fois que je veux secouer mon collier il ne fait e m'écorcher davantage. Écrasé par la longue journée commun, cette journée qui est mère de la fainéantise, and j'arrive au soir abruti par mes travaux sans intét, je n'ai plus ni ressort ni volonté, et mes journées se ssemblent toutes. Comment faire ?

avril 1877.

O cœur de l'homme de vingt ans, qui pénétrera tes crets ? Que de mystères et que de tempêtes! Hier, la ière, l'amour plein d'effusion, la grâce de Dieu. Aurd'hui, presque le blasphème, le découragement et ndifférence. Je ne puis croire que tout le monde ait ces ttes à soutenir, je ne puis croire que tous ceux qui 'entourent, calmes et gais, cachent comme moi sous s dehors de paix tout ce qui se peut concevoir de uerres et de déchirements.

Ah! vous nous avez favorisés, Dieu bon, de la compréhension de bien des beautés; à votre suite nous avons

pénétré bien des régions mystérieuses où nous voyons tous les jours que tout le monde ne sait nous suivre; mais, Dieu juste, vous ne voulez pas que, favorisés sans compensation, nous n'ayons qu'à voir, à comprendre et à aimer.

Il nous faut acheter cette faveur; et c'est par cette faveur même que vous nous avez faite que nous payons; cette faculté de subir les grandes et belles impressions, cette sensibilité aux choses divines, cette imagination qui nous les rend vivantes, c'est tout cela qui, se retournant contre nous, nous rend avec une même facilité accessibles à toute beauté factice et empruntée, à tous les clinquants de cette terre où nous croyons trouver un reflet de la vraie lumière. Mais quelle lutte! Je m'y use et je m'y perds; je crois m'être fixé, il me sembe qu'enfin ma vie n'a plus qu'à s'abandonner pour être celle que je souhaite, et puis, l'heure d'après, une face nouvelle s'offre, je nie mes idoles du matin, évidemment je m'étais trompé, et je cours à d'autres autels. Je crois voir Dieu, la terre disparaît, le salut est là; demain, ce n'est plus qu'une question d'heures, vite; la mort presse, la Chartreuse, les projets de sainteté et d'ascétisme remontent un à un, je les retrouve avec tout ce que j'y avais entrevu de pures et éternelles jouissances; mais fantômes, je ne peux les saisir, ils m'échappent des doigts, et déjà le fantôme du monde les a remplacés. Elles dansent toutes devant mes yeux, ces nonnes dont je suis le Robert, et, dans leur ronde diabolique, je les reconnais toutes une à une : ici l'ambition, là tous mes beaux projets de seize ans, pleins d'orgueil, d'égoïsme, de vanité assouvie, de domination hautaine, d'abaissement de ce qui m'entoure; puis elles viennent me rappeler tout ce que je m'attribuais de succès futurs, les trônes humains où je me plaçais et de toutes sortes; et toutes dansent,

'enserrent, scintillent, mes narines gonflent; cette
nbition effrénée, leur abbesse à toutes et ma plus
eille maîtresse, cette ambition effrénée de mes quinze
dix-huit ans, des jours où j'ignorais presque Dieu,
te tord, m'agenouille et me dompte; je hume mes suc-
s de demain, ces succès du monde que j'aurai dès que
me jetterai dans ce tourbillon dont je sens l'écume, si
consacrais dans leur unité, forces, facultés, volonté...
Mais l'apparition s'évanouit, et la grande lumière
vine monte sa douce et paisible flamme. C'est la vraie,
seule lumière qui éclaire; l'autre aveugle, je le sais
en. Je retrouve Dieu, et l'amour, et la grâce. Mais le
mbat a duré tout le jour, et déjà hier, puis la veille et
s jours précédents; et moi, le seul combattant de cette
tte quotidienne et acharnée, je suis brisé, anéanti; je
'incline et j'adore, mais c'est tout ce que je puis faire,
on activité est morte à cette journée d'armes qui de-
ain recommencera, et jusqu'à quand, ô mon Dieu!
ussi je m'use, je perds chaque jour un de mes éléments
e force. Paix, paix, paix! Mais force surtout, et qu'il
n'en reste assez pour la bonne et vraie lutte.

Achevez celle que je soutiens contre moi-même, déli-
rez-moi de cet ennemi de chaque heure, ma double
me... et que je vive, lutte et ne m'use plus que pour la
ause qui est la vôtre et que je veux être mienne!

Lettres d'un légionnaire

... Surtout, n'en faisons pas de la littérature. Le combattant (au sens étroit) prend vite le dégoût de tout ce qui est expliqué, parlé. Les avant-postes enseignent une grande pitié pour les « journaux de guerre » et les « impressions de mobilisés ».

Là-bas, il y a à faire.

C'est « faire » qu'être pris sous le feu d'un avion ou se barricader dans une maison, repérer la progression de l'ennemi par le serpentement des fusées éclairantes, écouter le craquement des mitrailleuses, organiser la corvée de soupe et lui tracer son itinéraire, placer des sentinelles, répéter des rondes silencieuses. C'est « faire » que se familiariser avec le voisinage de la mort qui ferme si bien les bouches (ou qui les ouvre, mais pour y faire pousser l'herbe). C'est encore « faire » qu'aller voir les copains au poste voisin, ou simplement garder patience et regarder dans la nuit.

En-deçà, ou au-delà des mots.

Et nul besoin de mots pour sentir « peuple », vivre « peuple ». Un bon séjour dans les troupes coloniales enseigne ce qu'est la soif, la lassitude, la sueur, la courbature, la résistance des choses, des hommes, de nous tous, le poids de ce qui est réel. Après cela, sans discours, nous savons que nous sommes avec les humbles, les petits, que nous « en sommes » et que nous en serons toujours. Nous recouvrons l'habitude des actes, un peu plus de lenteur dans le maniement de la phrase, la volonté têtue de juger vrai de vrai.

... Non, décidément, ce serait faire trop d'honneur à littérature.

Mais ce qui suit n'appartient à aucun genre littéraire.

e jeune Français (vous me comprenez : le jeune Fran-is) *qui a écrit ignorait que ses propos seraient divul-ués. Je le connais bien. Je l'aime comme un frère.*

Il comprend vite et sait beaucoup. Surtout, à un âge u tant d'autres n'ont ni cherché ni trouvé l'occasion de endre leur mesure, il a supporté de vraies douleurs, uri à la pauvreté, vaincu la solitude, exorcisé toute sence à soi-même.

Je l'ai vu bien droit dans un drap bien raide. Peu mili-ire, mais très soldat. Preuve réconfortante que le clerc, and il est un gars, porte allègrement le sac et manie ns broncher le fusil. A condition évidemment que sa éricature ne soit pas un jeu d'esprit.

Il a cessé de faire la théorie de l'engagement person-uliste. Il s'est engagé. Il paie de sa personne.

Il ne traçait pas ces lignes pour nous. Mais quelle ie de lire, par-dessus une épaule, ceci :

(...) Vous savez qu'il y a longtemps que j'ai choisi ans la mêlée. Le Christ nous a demandé de préférer sa érité aux sentiments traditionnels. J'ai préféré la rande possibilité de fraternité et de réalisation chré-enne qu'incarne la France, au pays où je suis né. Il y une hiérarchie de nos devoirs. Au-delà des vérités avec squelles nous sommes nés, sont celles que nous avons connues à mesure que nous nous sommes efforcés de iscerner.

L'option, à ce moment où s'éprouve la sincérité de nos hoix, ne peut être douteuse. Ma situation actuelle ne eut donc me satisfaire. Je suis dans un « camp de réfu-iés allemands » à Gondreville. J'espère toujours être ientôt incorporé. Ma naturalisation n'avait, au début es hostilités, malheureusement pas encore abouti. Je n'étais d'ailleurs engagé à titre d'étranger, pour la du-ée de la guerre, à la rue Saint-Dominique et j'avais

déjà passé le conseil de révision qui m'avait trouvé « apte ». J'espère que l'attente ne durera plus longtemps et que, quittant l'abri forcé je pourrai bientôt servir.

Ce séjour involontaire n'est pourtant, comme toute expérience, pas sans utilité. Le travail manuel n'est certes pas mauvais pour les muscles de ceux qui en temps normal ont limité leurs exercices physiques à de légers mouvements de stylo. D'autre part l'étude sociologique des groupes enfermés vaut la peine d'être faite. La baisse de la conscience de la responsabilité devant les tâches communes, la formation d'une camaraderie entre des hommes très différents rassemblés par un sort provisoirement commun, la distribution des fonctions et les motifs de leur acceptation permettent de pénétrer dans la psychologie des foules et de préparer une théorie qui dépasse le fait observé.

Vous voyez, de ce fait, que je crois encore à l'utilité de la théorie. Cela provient peut-être de l'éloignement du front. Mais il me semble que les jours où le sort des conditions charnelles de la civilisation se décide et où la reconstruction d'une Europe nouvelle se prépare, ne permettent pas d'oublier devant l'imminence de l'épreuve le souci de bien réfléchir au choix et aux méthodes futurs. Toute une génération de l'Allemagne weimaro-hitlérienne qui prépare son trépas s'est perdue pour avoir préféré l'action à l'inquiétude de l'esprit qui cherche et qui nous dépasse et qui veut organiser par son économie la vie au lieu de la subir.

*
* *

(...) Je commence à devenir impatient. Je n'ai pas choisi la France pour rester en dehors de la mêlée. Et je ne connaîtrais pas plus grand déshonneur que d'avoir dans cette lutte, vécu à l'abri forcé, au sein d'un peuple qui a combattu...

*
* *

(...) Je pourrai bientôt sortir de cet abri forcé pour mieux servir la France. Les apparences semblent parler contre cette possibilité, mais il serait trop dur que l'on ne puisse défendre ce que l'on aime.

J'espère de tout mon cœur de pouvoir bientôt vous revoir dans la paix d'une Europe en paix, renouvelée et avante où les hommes et les nations seront plus libres plus fraternels.

*
* *

(...) C'est comme apprenti légionnaire hâlé par le soleil d'Afrique qui recommence à rayonner, et désireux de rentrer bientôt en France et parmi les Français que vous envoie ces quelques lignes.

Depuis le début de décembre j'ai pu souscrire un engagement à la Légion étrangère pour la durée de la guerre. Peu après j'ai quitté le camp de concentration pour commencer une série de voyages dirigés conduisant d'un camp militaire à l'autre et au bout desquels je ne suis certainement pas encore arrivé.

La vie militaire n'est pas trop dure. On ne saisit pas toujours le sens profond de ces occupations. On est dispensé dans une très large mesure du travail de réflexion et de la décision personnelle. On devient fort numéroté. L'instruction qui accentue particulièrement ces caractéristique avance d'ailleurs assez rapidement et j'espère l'avoir bientôt franchie.

La Légion a son idéal et son élan propres. Il y a évidemment une certaine tension entre cet idéal et celui du soldat citoyen qui défend la civilisation de sa cité ou de la cité qu'il a entrevue. Mais cet élan est sans nul doute une bonne école du soldat.

*
* *

(...) Les heures d'attente s'écoulent et la décision s'ap-

proche. Nous avons pris l'habitude d'un devoir qui a dé
passé la zone de la discussion possible. Je reçois l'ins
truction militaire dans les monts d'Oranie, au milie
d'un paysage âpre, caillouteux et ensoleillé. L'apprentis
sage est assez dur et ne concède guère du temps inoc
cupé et sans tension, libre à la lecture ou même à l
réflexion suivie. Il s'agit de mouler un ensemble infini
ment disparate d'hommes aux origines, aux habitudes
aux choix les plus divers, pour en faire une armée dis
ciplinée qui agit selon un rythme commun. L'individ
en pâtit. Mais tout ce qui est nécessaire à la poursuit
d'une tâche qui dépasse notre sort individuel est pou
la personne le choix préférable dans l'ensemble des pos
sibilités concurrentes. J'espère qu'au moment où l
guerre éclatera dans toute la violence décisive que nou
attendons sans joie, mais sans crainte et comme un
épreuve indéclinable, notre préparation à la tâche d
fantassin sera achevée. Au contact avec la réalité q
aujourd'hui paraît loin, l'homme présent et agissan
aura une conscience plus nette de son service.

. . . . . .

La nouvelle ambiance est pleine d'enseignements. L
très grande différence des manières habituelles et l'in
terversion des positions sociales rendent apparen
maints phénomènes que la coutume du milieu obnubil

Ce qui frappe peut-être le plus l'esprit accoutumé
certains jugements d'évidence sur la société, c'est l'ex
traordinaire similitude des hommes appartenant au
couches sociales les plus diverses et dont les modes d
penser et de réagir habituels diffèrent dans les détai
les plus apparents. Les réflexes du médecin et du ma
quignon, de l'ouvrier et du monsieur distingué, place
dans la même situation ne se laissent pas classer selo
la caste sociale à laquelle appartient le soldat. La cama
raderie, la loyauté, le courage ne sont de droit ni de fai
ni aux privilégiés ni même aux déshérités. Les salaud
et les saints sont assez équitablement partagés. L

ième observation vaut pour les manifestations de l'in-
ligence devant le fait commun. Dans chaque milieu
n'est qu'une certaine intelligence spécifique qui peut
nner le plein rendement aux facultés exigées. Ce n'est
s seulement valable pour les instincts, étiolés par des
nditions de vie qui font perdre le contact avec des réa-
és élémentaires, auxquelles une existence plus primi-
ve nous ramène maintenant. Une certaine imagination,
n minimum d'inquiétude, quelque sens de l'essentiel
uvent rendre très dure une pensée attentive et suivie
ns des conditions de liberté et de résistance favorables
l'épanouissement d'une personne. C'est pourquoi lors-
l'une égalité s'établit et qu'une distribution en somme
isez arbitraire des positions sociales s'annule, un re-
assement se produit et que le fait accompli ne paraît
s le meilleur des mondes possibles, mais dans l'en-
mble l'expérience vécue me convainc beaucoup plus
la nécessité et de la beauté de la liberté que de l'op-
rtunité et de la splendeur d'une planification générale
l'humanité.

Je ne crois pas que les méthodes d'éducation préféra-
les pour la formation des adultes soient bien différentes
es voies qu'il faudrait choisir pour acheminer l'enfant
une connaissance et à une habitude. La redoutable
itié envers l'être qui se parfait visiblement, n'est
u'une forme de mépris rabougri et qui ne s'avoue pas
anchement. Dans la vie civile le goût de la facilité par
ésir d'amitiés et crainte de ressentiments mène souvent
une indulgence excessive qui flatte la paresse et né-
lige la tâche. Des maîtres placés dans des conditions
ui les protègent contre toute contestation et contre
oute critique, penchent au contraire par l'absence de
ésistances, au commandement morose et au mépris de
'homme sous leurs ordres. L'enseignement sans amour
ne sera jamais parfait. Cet amour doit être sévère, mais
raternel, et stimuler l'émulation. On ne forme pas la
ête, on la dirige. L'homme apprend et s'efforce.

Comme prolongement et reprise d'études abstraites mais passionnées, il y aurait toute une théorie à faire sur l'*homme du camp militaire et le marché*. La manière monétaire est peut-être encore plus intéressante que les complications prodiguées par les réglementations des devises à l'économie allemande. Des instruments monétaires se créent sous la forme de marchandises les plus communément acceptées et selon certaines conventions faciles. Il se forme un marché des services qui se paient en argent, en cigarettes, en bons de café, en services. Le secteur planifié s'étend naturellement avec rapacité. Il y aurait encore une étude à essayer sur l'amende et la punition privative de liberté.

Le problème économique essentiel reste dans la symbiose de la joie et du devoir. La vie dure peut être supportée grâce à une absence de sentiment ou à l'habitude. Elle peut être purifiée, justifiée, embellie par la joie de l'accomplissement d'une vocation dans notre réalité. Notre âme à son optimum marginal vers lequel il faut tendre. Jusqu'à l'établissement de la juste paix des bâtisseurs, nos responsabilités sont fixées...

***

(...) J'ai reçu les deux premiers numéros. C'est une très précieuse présence dans un isolement qui exaspère le besoin de l'entretien à un même plan, dans un milieu où la pleine communion ne se réalise guère qu'en avant des idées de soupe et de corvée et trouve son point de concentration dans le désir d'évasion astucieuse des tâches pénibles. Cela n'exclut pas le sens de l'aide fraternelle, mais il est si peu libéré, il n'attend souvent que la raison qui le justifierait pour s'élancer, sans craindre d'être un imbécile de bonne volonté.

L'instruction est purement militaire. Nous ne sommes pas pourvus d'une éducation nationale. J'avoue qu'il m'est un douloureux étonnement de voir comment la France laisse échapper une magnifique opportunité

d'imprégner des hommes disponibles de son esprit. Ce n'est certes pas que j'éprouve la nostalgie du nationalisme conventionnel et obtus que la guerre fait renaître chez les intellectuels émoussés qui n'ont à affronter ni Dieu ni le feu. Mais quel bien pourraient faire des hommes à l'esprit de N. et X. Ce serait une grande victoire que d'avoir peuplé la France de Français. La nation française porte aujourd'hui l'esprit nécessaire à l'épanouissement d'une civilisation chrétienne, le sens du minimum de choix. Le souci de l'esprit dont le monde sera dominé après la victoire dans l'ordre que nous devons conquérir, doit dicter les tâches les plus urgentes.

L'instruction est terminée. Je partirai sans doute bientôt, je ne sais pas encore où. J'espère que je ne serai pas dans une situation oisive. Je souhaite que cette guerre sera décisive.

*
* *

... Des souvenirs se lèvent, comme, dans la tranchée, ces dormeurs dont on touchait l'épaule.

C'était bon, puisque l'irréparable était venu, d'être avec ceux qui « la » font, pas avec ceux qui « la » regardent faire.

Pour atteindre A... le bataillon avait marché toute la nuit. L'eau tombait dru, dégoulinait dans le cou, trempait la capote. Il fallait, à la dernière halte faire des moulinets avec les bras pour ne pas dormir.

Dans la grande ferme, à F..., on dormait bien sur la paille. Dans le même réduit, côte à côte, avec le sergent chef M... qui m'a fait comprendre ce que peut être la finesse et la bonté d'un berbère, avec le caporal L... qui ronflait terriblement (même pour des oreilles qui à l'ordinaire méprisent le bruit), avec le lieutenant D... qui trouvait que je toussais beaucoup trop fort, et avec le lieutenant B... qui distribuait si généreusement sa gnole, ou, en première ligne, bourrait les poches du capitaine

de chocolats surfins, destinés aux zouaves universitaires.

A C..., ceux qui savaient et ceux qui devinaient attendaient le grand barouf. Dans la baraque, qu'il était devenu d'usage de nommer C...-palace, quand les batteries de chez nous ou d'en face interrompaient si souvent le sommeil qu'il nous boudait, il n'était pas interdit de composer un sonnet-express pour taquiner Br..., ou une chanson dont ce brave Be... répétait les rimes sans comprendre la richesse luxuriante du sens.

Quelques jours plus tard, l'amitié (plus exigeante que le service) poussait le médecin auxiliaire J... le long de la voie ferrée, de poste en poste. Le beurre salé qu'il offrait (pourtant fameux, je vous assure) ne valait pas sa poignée de mains de gentleman.

A F..., où nous arrivâmes sous la neige et à demi congelés, nous apprîmes ce qu'est une alerte, suivie d'un certain nombre d'autres... et finalement sans effet. Quelques nuits dans un lit, et nous voilà gaillards ! La goutte au nez, après avoir consciencieusement cassé la croûte avec l'adjudant P..., reconnu le terrain, creusé les fossés antichar, nous avions le privilège, pour nous réchauffer, de jouer au drapeau. Le caporal-chef A... courait plus vite. Mais, malgré mon âge, je faisais encore un « chien » acceptable.

C'était très simple. Enfin, c'était vrai.

Les livres étaient loin. Les hommes étaient proches.

Mes camarades ! Mes chers camarades !

François Perroux.

Aux avant-postes

(*Page de Journal*)

ux Armées, 3 avril 1940.

On désire, on ne le veut pas toujours, se vouer à une xistence personnelle, mais on a la vie qu'on mérite. rôle de vie militaire. De loin, elle a l'air pénible; de rès, elle se métamorphose. Je suis incapable de l'éva- ler. Ne crois pas que je m'y habitue, non! j'arrive à aimer. La pensée de mes années de travail perdu, de es espoirs passés, ne me la rend pas intolérable. J'ai hangé de monde; je ne suis pas gêné dans ce nouveau onde, j'y suis souvent gai et parfois triste, comme dans ancien, j'y suis libre. Saint Paul écrit, à la façon des toïciens, mieux que les Stoïciens : « J'ai appris à être ontent de l'état où je me trouve. » Je répète ses paro- s, je n'ai pourtant pas le droit de les prendre à mon ropre compte : c'est peut-être le danger qui fait le harme de mon existence présente. Qui peut m'assurer ue, revenu à l'Arrière et cherchant vainement à rem- lir le temps par de l'instruction ou des exercices, je ne n'ennuierais pas, je ne regretterais pas ma vie passée, e ne jalouserais pas les civils ? Mon Dieu, me donneriez- ous encore la force d'aimer ma condition si elle était niformité et non pas aventure ?

L'aventure... Chaque jour est une page de roman d'a- entures, une page ou un chapitre. Aujourd'hui, mission l'observation. Point à atteindre : un groupe de buissons trois cents mètres des Fridolins. Itinéraire : un thalweg narécageux — on appelle ça un marigot. La carte mon- re que le marigot, après avoir été pendant un kilomètre erpendiculaire aux lignes allemandes, tourne à gauche, uis brutalement à droite. Il faudra sauter d'un bord à

l'autre. Sera-t-on abrité ? échappera-t-on à l'observation ennemie ? pourra-t-on même atteindre l'emplacement fixé ? Impossible de prévoir ce que je découvrirai, ce que je rencontrerai. Je m'entretiens de cette impossibilité. Je ne sais pas... La science pourrit la vie civile; il est reconstituant de faire enfin des sauts dans l'inconnu, de faire confiance... La guerre rappelle souvent aux hommes que peu de choses dépendent d'eux.

Des berges hautes, des roseaux : le cheminement est facile et sûr. Les bottes de caoutchouc pénètrent suffisamment dans la boue pour ne pas glisser. Nous marchons — nous sommes trois — avec un bruit de ventouses qu'on décolle. Halte! Sans transition, le marais devient rivière. Suivons la rive gauche. Mais la rive est inclinée comme une piste olympique de ski et fourrée comme un maquis. Longeons le bord même de l'eau, en nous accrochant aux branches. Si les branches cassent... Elles tiennent, c'est une veine! Les pieds glissent, doucement atteignent l'eau, pénètrent dans l'eau; je suis à plat-ventre sur le sol, les genoux dans la rivière, les mains agrippant un arbre; un coup de reins ! je tire sur mes bras, je remonte mon corps, une souche cale mes bottes. Je dois ressembler à un alpiniste. Cherchons d'autres prises : quelques racines, une branche. En avant. On lâche une branche, on en attrape une nouvelle; on croirait qu'on se balance à une échelle horizontale. Des terriers, de temps en temps, permettent de se reposer et donnent aux jambes de solides bases de départ.

Le marigot tourne; la hauteur de la berge diminue. Il faut s'accroupir. Des ronces se mêlent aux arbres; je les arrache, à genoux, les pointes des pieds dans l'eau, le coude gauche coincé entre deux branches; je ne les arrache pas toutes : au moment que j'avance, un coup de griffe sur le visage me rappelle mon oubli. Les trous de lapins se multiplient et servent de marche-pieds. Mes hommes me suivent à vingt mètres de distance, leur

bllets touchent leurs cuisses, ils ressemblent à des gno-
es. D'un geste, je les mets en garde : le marigot tourne
ur la seconde fois, sur une vingtaine de mètres la
rge de droite est interrompue. Il faut ramper. Je
'allonge sur le sol, l'eau — une eau transparente ta-
ée de vert — à quelques centimètres des yeux; j'a-
nce, le tronc presque immobile, par tractions des
ains sur des pierres, sur des racines, sur le sol... Peut-
re un observateur ennemi est en train de rendre compte
e ma progression; peut-être, dans une minute, dans une
conde, une balle que je n'entendrai pas, que je ne sen-
rai pas, m'immobilisera définitivement. Il y a cinq
uits, sur une pente tournée vers les Boches, le corps
resque incrusté dans le sol, les jambes plus hautes que
tête, brutalement éclairé par une fumée, j'attendais
e la même façon un coup de feu. Ce qui est effrayant,
'est qu'on ne sait pas si on est vu. On se sent désarmé,
ulnérable; on se sent indéfiniment débile. On espère, on
rie... Faites qu'ils ne m'aperçoivent pas! Dieu envahit
pensée.

La zone découverte est passée, l'objectif atteint. La
luie commence à tomber. Ici, G.! là, J.! Je choisis ma
lace, je sors le périscope de son étui, je m'élève lente-
nent sur les coudes, sur les mains. Le monde ennemi
ait son apparition. Cette apparition bouleverse mon
ropre univers. Pendant un moment, je n'arrive pas à
roire que les Allemands ne perçoivent pas ce boulever-
ement. Ils ont dû voir mon périscope, ils ont dû me
oir. Ce buisson qui me dissimule, ils l'observent, et ils
bservent ce gros arbre à ma droite, et ce remblai, et
e poteau blanc. Je ne suis pas seul, ce que je regarde
st regardé par d'autres. Où sont les *autres*? Derrière
ette longue toile de camouflage, derrière ce mur, der-
ière ce créneau — oui, c'est bien un créneau? Je m'ap-
plique à ne pas tourner mon attention, je cherche à sur-
prendre un mouvement, un reflet. Je ne découvre rien.
Et pourtant je sais, je sens, qu'il y a quelqu'un, quel-

qu'un qui fixe l'endroit où je tente de me cacher. M'aperçoit-il, moi qui ne l'aperçois pas? S'il t'apercevait, il tirerait. D'où peut-on tirer sur moi? Le parapet ennemi défile. Rien, toujours rien. Mais la pluie me gêne, j'essuie l'oculaire du périscope. A nouveau, j'observe. Lentement, le périscope tourne de la droite vers la gauche. Soudain, dans la terre, je découvre une fente; au milieu de cette fente, un petit cercle sombre. Je me crispe; pendant quelques secondes, je ne regarde plus. Qu'attendent-ils pour tirer? Imbécile! pour tirer il faudrait qu'ils connaissent ta présence. Et même s'ils la connaissent, tu es abrité. Mon attention reprend. C'est bien une mitrailleuse. J'essaie, par écrit, de noter l'emplacement. Mon carnet est trempé. J'avais oublié l'existence de la pluie. En cherchant une feuille de papier dans ma poche, je constate que ma capote est déjà traversée. L'eau goutte dans mon cou, suit des rigoles dans mon dos. Et il faut rester immobile.

Des heures comme ça, tu les imagines. A regarder, à griffonner, à regarder encore. Des heures. Mais le temps passe vite. On ne pense pas à lui; on ne pense pas à lui parce qu'on ne pense pas à soi. On ne pense qu'au territoire ennemi, on s'y promène, on le scrute. Je commence à connaître une position déterminée de la ligne allemande. Sans ma montre, sans la nuit, j'oublierais peut-être de revenir en France. La fascination cesse : c'est le moment de partir. Je sens ma peau mouillée, ma chemise collée à la peau; j'arrive difficilement à me détacher du sol visqueux auquel mes vêtements adhèrent. L'obscurité autorise un itinéraire de retour plus praticable que celui d'aller. Je me souviens des tirs d'hier, j'imagine ceux de demain; j'avais parlé à mes hommes de mission dangereuse, et les armes se sont tues pendant la journée entière; j'éprouve intensément le besoin de dire merci.

M. Ch.

CHRONIQUE DE LA RUE

Il y a quelques jours, on pouvait voir sur l'une des routes de l'Est se dérouler un long ruban d'ambulances. A première vue, elles étaient toutes pareilles à celles qui presque chaque jour suivent cet itinéraire pour rejoindre les formations sanitaires du front. Mais un coup d'œil attentif de la part du passant provoquait aussitôt l'étonnement : sur ces voitures se détache en lettres blanches le nom d'un généreux donateur, avec au-dessus la mention suivante : *Section Sanitaire Automobile Féminine*. Intrigué, il a cherché alors à voir le chauffeur : c'était sur chaque voiture une conductrice en uniforme kaki.

Elles sont parties un beau matin de fin d'avril, ces quelque trente femmes, vers une ville de l'Est où elles assurent le service des transports sanitaires. Elles ont quitté leur foyer, leurs habitudes, tout ce qui est encore permanent dans l'incertain de la guerre, pour affronter l'inconnu. Le soleil leur a offert l'hommage de ses rayons tout au long de la route et les frondaisons printanières leur ont tissé une banderole verte d'une tendresse exquise.

Elles sont parties vers l'inconnu d'une vie de soldat, où les attendaient de dures besognes quotidiennes, une discipline sévère, une vie austère faite de labeur, de dévouement et de patience.

Ces femmes sont les premières en France à accomplir une semblable mission. Certes, les infirmières ont connu avant elles tout ce que leur métier comporte de dévouement et de sacrifices; mais il est une tâche éminemment féminine que la leur : le voile et la cape bleue inspirent à tous le respect. Les ambulancières françaises sont une innovation dans l'organisme militaire et le Français n'est pas indulgent pour la femme de son pays, à laquelle il attribue justement des vertus familiales et domestiques, à l'exclusion de toute autre capacité. Ces femmes en uniforme de tringlot, qui se substituent au laveur de voiture, au mécano et au chauffeur, qui seront peut-être amenées à coucher sous la tente, qui auront peut-être à effectuer leur mission sous le bombardement ennemi, qui doivent apprendre la rude leçon du sang-froid et de l'opportunité, inspirent de prime abord la méfiance; un sourire ironique se lit sur les lèvres de certains militaires, à leur passage — et quand,

à la caserne, elles entretiennent leur matériel, soldats et officiers viennent les regarder comme des bêtes curieuses.

Il faudra du temps avant qu'elles soient définitivement adoptées, avant qu'elles soient payées en retour pour le geste qu'elles accomplissent. Souhaitons qu'un jour très proche, on comprenne dans quel esprit elles sont parties, et que leur pays leur rende un hommage qui rejaillira sur toutes les femmes de France.

H. B.

LIVRES

La voix de l'Église. *Documents pontificaux sur la crise et la guerre* [1].

M. Pierre Bayart, professeur à la Faculté libre de Droit de Lille, a recueilli ici les actes les plus importants du Saint-Siège pour dénoncer les divers aspects de la crise actuelle et mettre en garde les peuples contre la guerre. Ce volume sera très utile aux militants d'Action catholique, en particulier pour alimenter les cercles d'études que nos mobilisés essaient de créer aux armées. L'Index final en rend l'utilisation fort pratique.

Le Rosaire vivant du soldat [2]

Le Rosaire est une prière « en équipe ». Aux armées, elle est proposée comme un hommage, simple et pratique, à Dieu et comme une « chaîne d'amitié » entre les soldats, puisque l'organisation du Rosaire vivant ne demande à chacun que de réciter une dizaine de chapelet et de méditer un mystère, et elle groupe quinze d'entre eux pour que tout le Rosaire soit ainsi offert. Le présent manuel, rédigé par quelques religieux dominicains et par des militants d'Action catholique, donne sur chaque mystère, après le texte évangélique, un commentaire suggestif et précis, admirablement adapté.

1. S.I.L.I.C., 41, rue de Metz, Lille. 10 fr.
2. Éditions Alsatia, Paris.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne)

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY